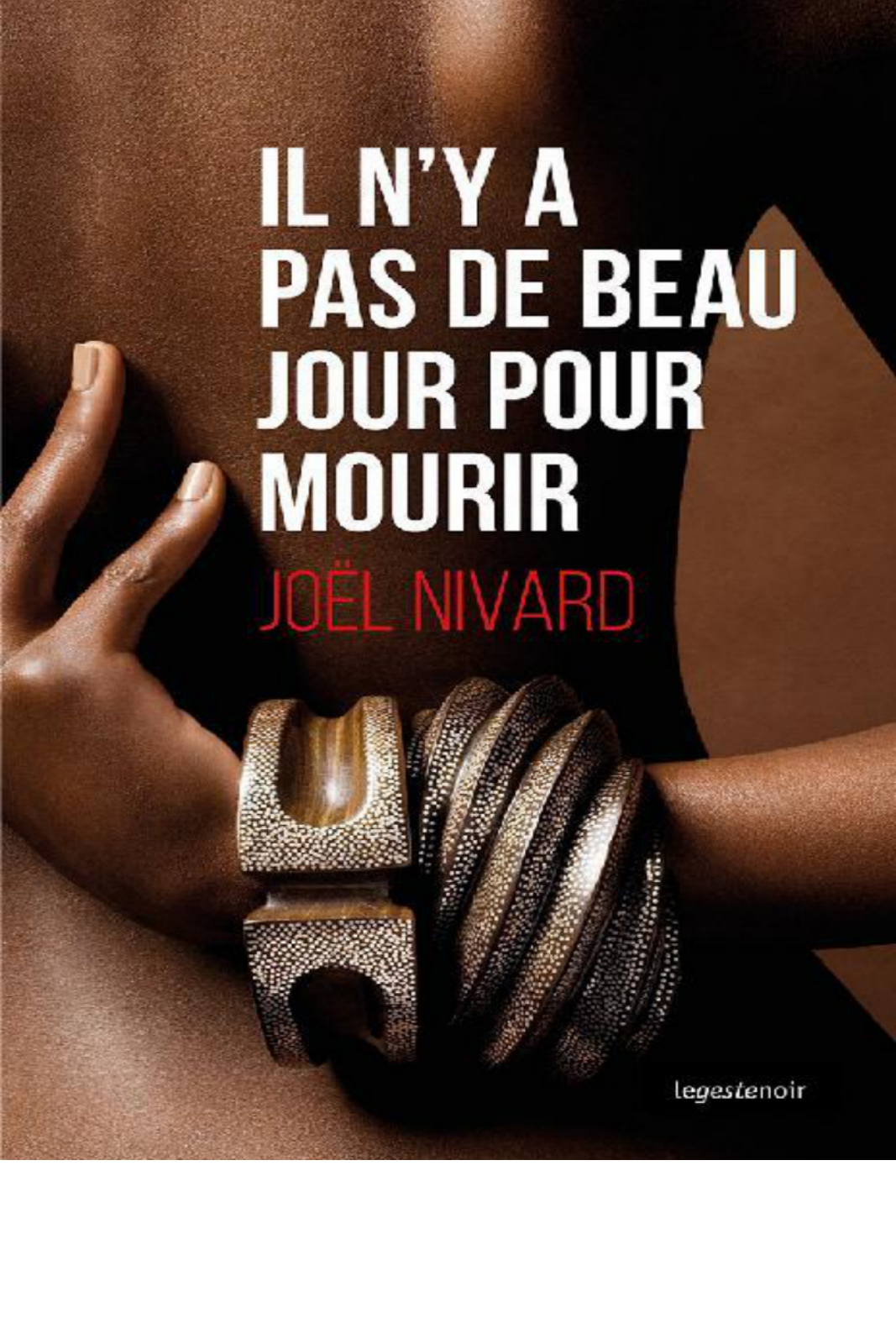


Il n'y a pas de beau jour pour mourir

Nivard, Joël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



IL N'Y A PAS DE BEAU JOUR POUR MOURIR

JOËL NIVARD

legestenoir

il n'y a pas
de beau jour
pour mourir

Collection dirigée par Thierry Lucas

© 2019 – **LA GESTE** – 79260 La Crèche
Tous droits réservés pour tous pays

Joël NIVARD

il n'y a pas
de beau jour
pour mourir

LA GESTE

*Les gens, il conviendrait de ne les connaître que disponibles
À certaines heures pâles de la nuit
Près d'une machine à sous, avec des problèmes d'hommes simplement
Des problèmes de mélancolie
Alors, on boit un verre, en regardant loin derrière la glace du comptoir
Et l'on se dit qu'il est bien tard...*

Léo Ferré,
« Richard ».

QUELQUE PART, LA NUIT, EN MER MÉDITERRANÉE

La nuit enveloppait toute l'étendue plate et le faisceau d'un croissant de lune incendiait, telle une langue de feu, l'obscurité du large. Les vagues s'échouaient mollement sur le sable granuleux. Laissant un ressac inusable s'emparer du silence. Jamais elles n'avaient vu autant d'eau. Le fleuve, à côté, ressemblait à un marigot.

Elles se tenaient là, debout face à cette immensité liquide, incrédules, jusqu'au moment où la crosse de la kalache vint leur frapper les reins.

Ils parlaient un dialecte qu'elles ne comprenaient pas. Mais elles sentaient les hommes tendus. Ils s'invectivaient sèchement. Leurs regards dissimulés traquaient l'ombre, le canon de leurs armes balayant l'obscurité. Celui qui devait être le chef les obligea à mettre le genou à terre, les mains derrière la nuque. Les neuf femmes s'exécutèrent. L'une derrière l'autre. Elles durent avancer ainsi jusqu'au ponton de bois. Les hommes eux-mêmes, le dos courbé, l'arme à la hanche, encadraient la colonne.

En contrebas du ponton, une embarcation attendait. Elles descendirent, l'une après l'autre, l'escalier glissant, jusqu'à ce que leurs pieds touchent le bois du cul de la pinasse. Le clapotis de l'eau cognait contre les flancs et balançait le rafirot en un roulis lancinant.

Après, elles furent allongées sans ménagement sur le sol, la face contre les lattes du pont. Puis il n'y eut plus un mot. Seulement le bruit de la vague léchant la coque. L'odeur du gas-oil. Et la présence des hommes, immobiles. Elles perçurent le froissement des billets chiffonnés par des doigts agiles. La comptabilité tactile.

Le compte y était.

Une fois de plus, elles changeaient de main.

Après que les hommes qui les avaient amenées jusque-là furent remontés sur la terre ferme, les hoquets du moteur ébranlèrent l'embarcation. Puis il sembla trouver le bon rythme. Les gaz d'abord retenus. Le temps que le bateau s'éloigne de la côte. Tous feux éteints. Quand la bande de sable ne fut plus qu'une ligne plus sombre en dessous de la toile tendue, cloutée de points lumineux dans un ciel infini, le moteur accéléra et le tangage également.

Du canon de leurs armes, à bout touchant, ils leur intimèrent l'ordre de s'asseoir, le dos contre le montant du pont. Ils étaient trois. Deux avec des kalaches, et un dont on apercevait le rougeoiement de la cigarette derrière la vitre

du poste de commandement. Le bateau prit de la vitesse, et des paquets d'eau escaladèrent les montants de la coque pour s'échouer sur le pont. Elles étaient trempées, les vêtements plaqués sur leurs corps frêles. L'étrave se cabrait et le plat cognait la vague à la descente. Elles étaient terrorisées. L'une d'entre-elles se mit à vomir. C'était Shakila, la plus jeune.

Soudain au loin, ils aperçurent une embarcation qui n'avancait qu'au gré des courants. Nul moteur n'accompagnait sa dérive. On aurait dit un radeau. La mer affleurait la surface de la plateforme qui tanguait et sur laquelle s'entassait une masse compacte de silhouettes qu'un lamparo éclairait faiblement.

— S'il y en un qui tombe, il se noie.

L'homme qui s'était exprimé lorgnait à l'aide de jumelles dans la direction de l'embarcation.

— Ils sont plus de trente là-dessus. Ils n'arriveront pas tous.

— Non, surtout que les négros, ça ne sait pas nager.

— C'est tout juste bon à faire des casse-croûte pour les requins.

— Oui, eux au moins vont se régaler.

La pinasse accéléra un peu plus encore pour prendre de la distance avec le radeau.

— Ils font des signes dans notre direction. Ils ont dû nous deviner ou nous entendre.

— S'ils ne trouvent pas un tanker pour les récupérer, je ne donne pas cher de leur peau.

— Et eux, ils ont payé leur voyage !

— Un aller simple.

— Putain de migrants.

— Tu ne devrais pas dire ça, pour nous, c'est des clients comme les autres.

Celui qui venait de parler reposa les jumelles. Ils se passèrent la bouteille de Gin que l'autre sortit d'une poche et burent de concert, au goulot. De longues rasades. Il voyait l'embarcation s'éloigner. L'un d'eux exhala un rot puissant.

— C'est jamais que des peaux de boudin.

Ils ricanèrent. Et recommencèrent à boire. Jusqu'à épuisement de l'alcool. Maintenant la vitesse de croisière adoptée donnait plus de stabilité au bateau. Ils jetèrent la bouteille vide dans l'obscurité des flots et s'approchèrent des filles. Ils se plantèrent devant, les dévisageant malgré l'obscurité. La tête de Shakila reposait sur le ventre de Massouda. Elle lui caressait les tempes de ses longs doigts. Avec une infinie douceur. La jeune femme avait les yeux clos.

Ils scrutèrent les corps alors que les femmes détournaient leur regard. Les passèrent sans équivoque à l'acuité de leurs yeux que l'alcool rendait luisants dans la nuit. L'un d'eux, celui qui avait de l'aérophagie, se remonta les couilles d'une main. Il désigna Fatimatou qui n'était pas de la même communauté que les autres.

— Toi. Viens avec moi.

Il montra le chemin à suivre en orientant le canon de son arme. La petite porte battante qui descendait à l'unique cabine. Il rota de nouveau et s'adressa à son

compère.

— J'ai besoin de me les vider. J'en ai pas pour longtemps.

Et il partit d'un grand rire fortement imbibé. Fatimatou ne bougea pas. Il lui enfonça le canon dans le ventre.

— T'as envie de finir bouffée par les méduses, hein, salope ? Debout !

La douleur lui traversa le ventre. Elle conserva son regard dans celui de l'homme et déplia la longue liane de son corps. Elle était plus grande que lui. Et le défia d'un mépris glacé. Comme il trouvait que ça n'allait pas assez vite, il l'accompagna d'un coup de pied dans les jambes.

La cabine sentait la sueur et le gas-oil brûlé. Une paillasse au fond, sur laquelle s'enroulaient des draps sales, tenait lieu de couchette. Il trébucha sur un bidon d'huile de moteur et engueula la terre entière. Il projeta Fatimatou sur la couche, rageusement, releva le vêtement de la jeune femme, découvrant le ventre nu. Le bombé du pubis. Il posa son arme sur le sol. Défit sa ceinture. Les boutons de sa braguette. Il ne portait pas de caleçon et un sexe flasque pendait entre ses jambes trapues. Il écarta les cuisses de Fatimatou. Se laissa tomber entre elles. Tenta de s'exciter. Elle, ne bougeait pas. Laissant son regard vide se perdre dans l'obscurité. Elle, était ailleurs. Loin, dans la chaleur paisible de son pays. Près du fleuve, là où paissent les ankoles.

Il s'énervait. Jusqu'à lui faire mal.

— Putain de salope ! Tu vas me faire bander, oui !

Il finit par rouler sur le dos. Le souffle court. La rage écumante, à fleur de lèvres. Il lui balança un coup de poing dans le ventre, juste au-dessus du sexe. Un éclair traversa la tête de Fatimatou. Un instant très court, elle perdit connaissance.

Il rajustait son vêtement, remettait les boutons de sa braguette, juste avant de fermer la boucle de son ceinturon, quand la main de la jeune femme se posa sur l'arme qui avait glissé sur les lattes du plancher.

Elle n'hésita pas et se saisit de la kalache qu'elle pointa dans la direction de l'homme. Il eut un mouvement de recul. Puis un haut-le-cœur. Elle se leva. Et avança sur lui. Il bondit en avant. Elle appuya sur la queue de détente. Mais pas une seule salve ne sortit du canon. La gâchette restait bloquée par la sécurité.

Il empoigna le fusil et tordit la main de Fatimatou. Il lui balança son poing en pleine face. La lèvre éclata et le goût du sang emplit sa bouche. Il récupéra son arme et lui enfonça la crosse sous la dernière côte. Dans le plexus. Elle s'écroula sur le sol.

Quand elle retrouva ses esprits, elle était sur le pont de l'embarcation, la tête dans le vide au-dessus de la rambarde. Une eau sombre, que l'étrave fendait en deux, s'ourlait d'écume blême. Le vent chaud balayait son visage. Son corps était plié sur le bastingage. Elle allait mourir. Elle entendait, mais la voix semblait lointaine, les mots de l'homme à la kalache.

— Je vais te buter ! Salope ! Crevure ! Sale nègre !

Le bruit métallique de l'armement du fusil, puis la voix de l'autre. Plus sereine.

— Doucement, Saïd. Tant qu'on n'a pas acheminé la came à bon port, tu touches à rien. Je te rappelle qu'on est payé pour livrer neuf putes : s'il en manque

une, tu t'arrangeras avec eux. Mais t'auras intérêt à avoir des arguments et de la tune. Ils n'aiment pas les embrouilles quand elles n'ont pas lieu d'être. Et je suis de leur avis pour tout te dire.

Elle sent l'étreinte qui se relâche. L'emprise qui se desserre. Elle retrouve un peu de souffle. Puis son corps s'abat sur le parquet. Et il lui balance un coup de latte dans la poitrine.

— Tu ne perds rien pour attendre !

Elle lui lance un dernier regard de défi avant de fermer les yeux. La douleur est intense.

Le fleuve revient baigner l'obscurité de sa nuit intérieure.

Elle voit glisser les branches mortes des bois flottés tout au long des sinuosités du fleuve.

Ils sont morts, pense-t-elle.

Et leur odeur est celle des cadavres.

Elle n'oubliera rien.

Se souviendra de tout.

ANTES

- I -

Max

Il dit :

— Tu vois...

La voix prend son temps. Elle traîne. Entre deux silences. Il ne saurait dire ce qu'il voit précisément. C'est beaucoup plus fort. Il n'a pas les mots. Pas le vocabulaire. « Tu vois », c'est forcément ce qu'on ne peut ni voir ni dire. À certaines heures pâles de la nuit. Mais il reste les images.

L'autre répond :

— Oui, je crois...

Les corps reposent sur le coude. La cigarette fichée au bout de la lèvre, éteinte. Le cul posé dans le sable et l'humidité qui grimpe. Qui lèche les fesses. Dans la gueule, le goût brûlé des alcools et du tabac froid. Devant, le jour se lève. Au-delà de la jetée. La mer étale. Aussi plate qu'un ventre de *lenguado*. Le soleil déjà, au bout, comme hissé du tréfonds d'une fosse océanique dans laquelle séjourneraient tous les matins du monde. Pas un seul brin de vent. Rien qu'un silence que tranche parfois le cri agaçant d'une mouette qui s'empare du ciel. Il achève :

— ... C'est ça, l'amitié.

Plus loin :

— Et rien d'autre.

Un temps. Le coup de rein du ressac. L'écume blême qui s'abîme dans le creuset de la flaque. Avant :

— Oui, on peut dire ça.

Et chacun regarde droit devant. Sans en rajouter. Ils savent l'un et l'autre de quoi ils parlent.

Après l'un des deux s'est levé. Péniblement. Une pause sur les genoux fléchis avant de lever sa carcasse que le temps et la surcharge pondérale ont alourdie. Le costume blanc en lin froissé plaqué sur la silhouette. Droit devant. La démarche chaloupée. Quelques pas dans le mou du sable. Comme un cormoran désossé. Les bras qu'on lance au hasard, ailerons atrophiés que délient des muscles avachis. Marcher vers la mer, la tête vidée par la nuit avec, quelque part dans la mémoire, ce vieux refrain qui traîne encore :

*When I lost you honey sometimes I think I lost my guts too
And I wish God would send me a word send me something I'm afraid to lose
Lying in the heat of the night like prisoners all our lives
I get shivers down my spine and all I wanna do is hold you tight
I swear I'll drive all night just to buy you some shoes
And to taste your tender charms
And I just wanna sleep tonight again in your arms,*

et qu'il murmure lentement. Buter puis retrouver les paroles de ce que l'on a su par cœur. « *Drive all night* », Bruce Springsteen, le boss, quand on était beau et fort et qu'on n'avait qu'une seule certitude : jamais le monde ne nous passerait dessus. L'éternité. Sans une ride. Le bras à la portière d'une vieille Ford Taunus pour rouler toute la nuit sur des routes désertes. Dans des rues vides. À rechercher des ombres. Celles qui comme les méduses t'embrassent sur la bouche et te laissent le goût du sang. Pour l'éternité. La mémoire et la mer. Peu à peu les mots reviennent. La voix. La guitare minimaliste. La voix chuchotée. Droit devant sans se retourner.

*I swear I'll drive all night just to buy you some shoes
And to taste your tender charms
And I just wanna sleep tonight again in your arms*

Il avance. Les yeux clos, la tête envahie par une brume indicible. Jusqu'à ce que la langue tiède de l'eau s'immisce entre le cuir tanné de sa chaussure et la peau nue de ses pieds. Il n'y a pas un seul bruit.

*But it's written in the starlight
And every line in your palm
We are fools to make war
On our brothers in arms*

Rien de vivant. Juste cette incertitude engourdie posée entre le jour et la nuit : rien ne s'achève ni ne s'éveille. Le silence fait le reste. Les corps épuisés s'entêtent à rester debout.

— *And I just wanna sleep tonight again in your arms...*

Il chantonne pour lui. Dans sa tête. Avant de poser la question :
— Comment elle s'appelait déjà ?

Le mégot éteint finit sa course dans l'écume grise. Il est planté face à la montée du soleil. Le ciel est d'un bleu qui chauffera toute la matinée. Jusqu'au zénith de l'azur. Quand les ombres, elles, resteront définitivement au fond des salles obscures des cantinas.

— Qui ?

Comme s'ils ne le savaient pas. L'un comme l'autre. Comme si, de bien entendu, elle ne devait pas s'inviter à leur pudeur de faux-cul.

— Tu te souviens ?

Il entend derrière le corps qui se lève. Le raclement de la molette sur la pierre. Le bruit de la flamme qui jaillit. L'embrasement du tabac avant la quinte qui le plie en deux.

— Betty ?

Il finit de cracher ce qui lui reste de poumon.

— Betty ! Bien sûr, Betty !

L'autre, derrière, retrouve du souffle. Ça les ramène loin en arrière. Dans un espace intime qu'ils gardent pour ces moments privilégiés où ils veulent croire encore en des souvenirs intacts.

Comment oublier Betty ? Cette peau d'une douceur élastique. Ces yeux immobiles qui coulaient dans ceux des autres une lave de plomb et puis cette bouche aux lèvres rouges qui s'ouvraient sur des dents de murène, avant que le sourire ne bascule sur la mise à mort définitive. L'éclat de la gorge largement déployée. Oublier Betty. La couleur de ce corps de cette pâleur laiteuse qui achevait la nuit et les petits matins frileux. Ses seins menus et sa taille qui s'empalait sur des hanches étroites. La longueur de ses jambes, le fuselé de ses cuisses. Le duvet roux de son sexe. L'abandon dans cette émotion qu'on appelle le plaisir. Qui pouvait oublier Betty ?

— C'était une sacrée belle gonzesse !

Des mots d'homme. Que l'on veut détachés. Pour éviter le reste. Ils avaient dans la mémoire, l'un et l'autre, le même argentique saturé. De la paupière, une larme glisse le long de la joue sur la peau de laquelle la râpe rêche d'une barbe naissante fait crisser le dos de la main. L'agacement de la fumée sur l'iris de l'œil sans doute. Et seulement ça.

— Dont tu étais amoureux !

L'haleine qu'on recrache loin devant. Les mots qu'on ne cherche plus.

— Comme tout le monde !

Un silence encore. Chacun dans la solitude de la mémoire. La fouille au corps introspective. Et chacun a ses raisons.

— Pas plus que toi, en fait.

La main sur l'épaule. La pression des doigts à la base de la nuque.

— Mais c'est toi qu'elle a choisi.

À la fois définitif et dérisoire. Un sourire que ne parvient pas à effacer la lumière qui maintenant dessine les contours de la jetée. L'ocre roux des rochers qui délimitent l'enclave de la plage. Les vitrines éteintes des boutiques qui longent le *paseo del mar*. La vie enfin, qui ne tardera plus à s'éveiller maintenant. Il croit bon d'ajouter :

— Entre autres.

Avant d'achever, un peu las en glissant la main dans le gris de ses rares cheveux :

— Dans une autre vie.

On entend au loin la pétarade du moteur deux-temps d'un côtier qui rentre d'une nuit de pêche. Avant d'apercevoir sa silhouette filant sur l'onde plate, droit vers le port. Puis un second, plus loin. Il contourne l'avancée de béton de la jetée. Le fanal éteint du phare. Maintenant la lame du soleil s'allonge sur la mer. Dans le dos, le camion des éboueurs rase les trottoirs. Les bras mécaniques empoignent les containers dégueulant de détrit. Le choc dans les bennes déchire le silence. L'odeur pestilentielle parvient jusqu'à eux. Ça empeste la pourriture et la mort.

— Tu sais ce qu'elle est devenue ?

Les premiers joggeurs affûtent l'adrénaline de leurs surrénales. Les pas s'allongent sur le dallage de la promenade. La vie, en marche. Debout.

— Sans doute comme nous...

Les yeux dans la vague. Des lambeaux de souvenirs qu'une brise, qui se lève lentement au-dessus de l'eau, emporte bien au-delà de leur mémoire. Ils n'ont pas envie de savoir. Pas envie de retrouver Betty mère de famille coincée dans le pavillon d'un lotissement de banlieue. Entre une télé assourdissante et un lave-linge au tambour erratique. La planche à repasser posée devant l'écran et le fer de la station vapeur qui crachote misérablement. Un mari en savates qui se traîne jusqu'au PMU en se grattant les couilles. Des gamins vautrés sur le canapé démolé du salon, les oreilles prises par des écouteurs, le regard rivé sur l'écran de leurs smartphone. Betty au corps avachi, un peu lourd, un peu las. La tenue négligée ouverte sur une combinaison en mauvaise rayonne et la clope ininterrompue sur le bord de sa bouche qu'un méchant rouge à lèvres aura ternie. Le visage et le corps des vaincus. Ceux que la vie a laminés. Ceux que l'histoire a humiliés avant de les oublier. Betty. Pas ça.

— Comme nous, tu crois ?

— Oui. Comme nous.

— Des vieux qui pensent que ce n'est pas si grave.

Il jette le mégot dans la langue mousseuse d'un rressac.

— Betty, elle vit avec un prince. Elle traîne sa décapotable le long d'un boulevard entre Sunset et Santa Monica. Elle vit à l'hôtel, dans la suite d'un palace de la côte ouest. Elle s'offre tout ce qu'il y a de meilleur. Toujours gourmande de tout. Elle se pavane dans des soirées mondaines dont elle reste la reine. Ils sont tous à ses pieds. Et, comme toujours dans la vie, c'est elle qui choisit.

Il laisse tomber les mots et plonge son regard dans l'empreinte de son pied sur le sol meuble.

— Elle s'est toujours sortie de toutes les situations.

— Y a pas de raison.

— Tu crois qu'elle pense à nous, parfois ?

La réponse, impitoyable.

— Non.

Avant d'ajouter :

— Les femmes n'ont pas de marche arrière.

Il relève la tête. C'est l'autre qui commence. Puis le rire les saisit tous les deux.

Secoue leurs carcasses. Ils s'étreignent. Les yeux pleurent. Les côtes leur font mal. Le souffle vient à manquer.

— Putain, t'as raison, ce n'est pas si grave.

Le soleil se perche au-dessus des rames des palmiers. Les premières perruches s'envoient des jacassements stridents de part et d'autre. Ils essuient leurs yeux dans des mouchoirs usagés. Laissent retomber le silence en eux. Maintenant la vie s'active. Ils sont exténués d'avoir essoré la nuit jusqu'au bout et de trouver encore une raison de ne rien lâcher.

En regardant une dernière fois la mer, il y en a un qui dit :

— Tu vois, c'est par là qu'il arrivera.

Le doigt vissé dans la ligne d'horizon. Dans ce dégradé de bleu qui peu à peu s'obscurcit. Comme s'il arrivait de l'autre bout de la terre.

— Je te préviendrai. Ne te fais pas de soucis.

Ils restent silencieux.

À certaines heures, les mots, comme les gens, n'ont plus de sens commun.

C'est comme ça qu'elle s'est terminée. La nuit.

Il descend La Rambla à l'ombre des feuillus qui bordent l'allée. Des gens reviennent de la plage, chargés des accessoires indispensables. Ils sentent l'huile solaire et, sur leurs peaux brunies, les restes du sel mal rincé dessinent une géométrie poisseuse. Les enfants s'affrontent et hurlent en poussant devant eux l'indispensable ballon de foot qui dérive selon la déclinaison du terrain, avant d'aller buter contre les jambes des vieilles assises sur les bancs, la mèche du cheveu teintée mauve impeccablement permanente, ou des vieux, le chapeau rejeté sur leurs crânes chauves, les lunettes de soleil plaquées sur leurs yeux éteints et le menton posé sur le dos de leurs mains tavelées, croisées sagement sur le pommeau de leurs cannes, tout en attendant, avec une élégance certaine, que la vie continue de passer. Sans se presser. Sans bousculer personne. Comme si tout le monde avait devant lui l'éternité des éphémères.

La chaleur s'abat sur les pavés du sol et la sudation s'insinue dans les plis. De la chemise. De son gras. Quand il pose son coude sur le zinc dépoli du comptoir, son front baigne dans la mélasse d'une abondante exsudation. Il s'éponge d'un revers de main qu'il essuie dans le pan de sa chemise. Carlos el *Jefe* mâchouille des arachides en sirotant un cava éventé depuis le temps que le verre repose à l'angle du comptoir. Parfois, il aspire par légères succions successives les débris de cacahuète qui se sont glissés entre les interstices de sa dentition fatiguée.

— *Hola ! Qué tal ?*

Carlos acquiesce en regardant ailleurs.

— *Como un viejo monumento de guerra !*

Ils échangent un rapide sourire d'un imperceptible plissement de paupières. Un rituel des lassitudes pour les habitués de ce vieux bistrot dont la terrasse donne sur le *passeig del mar*. Sans un mot de plus, la main libre de Carlos empoigne le pied du verre puis la bouteille de vin blanc et les deux se rejoignent sur le zinc, face à lui. D'un geste ample du poignet, Carlos laisse une coulée blonde enrober la paroi translucide et se répandre dans le cul du verre. Puis il avance les soucoupes d'anchois marinés et de tortillas tièdes. Juste avant de se resservir un fond de cava et de cogner son verre sur le rebord du sien.

— *A la salud de los viejos !*

Et Carlos disparaît dans l'obscurité de l'arrière-boutique. On entend le fracas des poêles et autres casseroles heurtées sur les feux éteints du piano. Sous la toile

de la bache qui abrite la terrasse déserte à cette heure, le soleil maintient une chaleur de plomb. L'immense écran plasma diffuse les images d'un jeu télévisé sur le plateau duquel règne la bonne humeur des rires pré-enregistrés. Il porte le verre à ses lèvres. Les arômes sont frais, minéraux. Il laisse descendre lentement. Il est seul, accoudé au comptoir. Carlos allume les fourneaux. Les premiers effluves d'huile chaude et d'ail frit parviennent jusqu'à lui. Il entend la précision mécanique du couteau qui tranche le calamar sur la planche en bois.

Il se retourne, face à la terrasse. Face à la mer. Cale ses coudes sur les rebords du bar et laisse aller son dos contre le comptoir tandis que la semelle de son pied droit remonte sur la paroi, soulageant la douleur pondérale qui s'insinue de plus en plus fréquemment dans l'insomnie de ses nuits. L'image de l'étendue plate qui moutonne à peine d'une écume blanchâtre lui en rappelle une autre : celle de cette autre nuit et de cet autre matin, celle de Martin.

C'est comme ça qu'elle s'était terminée, la nuit. Et Martin était parti après avoir dormi une paire d'heures, pris une douche et bu un café court et serré. Sans un mot. Ou presque. L'accolade rapide. Une dernière clope grillée sur la terrasse. Une tape dans le dos. Puis il avait claqué la portière de son Audi Q7, abaissé la vitre.

— *Hasta luego !* Comme on dit par ici !

Avant de rajouter :

— Ne te fais pas de soucis !

Les enceintes Bose envoyaient la voix éraillée du boss : ... *And I just wanna sleep tonight again in your arms...*

Il a monté le son. Et le cul du SUV a disparu dans la montée de l'avenue. À fond. Comme d'hab.

Il avait toujours été comme ça Martin, pressé. Toujours le feu au cul. Une urgence sur le gaz. Ne jamais laisser le temps faire les choses ni les mots inutiles s'emparer du silence. Provoquer les ruptures, se perdre et s'enfuir. C'était ça, sa vie. Et depuis toujours.

L'amitié. Quarante ans. Celle qui sent l'encre violette, la plume sergent-major et le crissement de la craie sur le tableau noir. Le banc de bois et la blouse d'écolier. L'amitié d'un même quartier. D'un même milieu. Celle des classes moyennes dans des banlieues grises. Des trottoirs éventrés et des espaces vides battus par les vents et l'ennui. Des coups de pied dans des ballons provisoires sur des terrains improbables. Des mêmes révoltes aussi. Casser pour casser parfois. Une violence gratuite pour prouver qu'on en a. L'adolescence à l'arrache. Les premières amoureuses, celles pour lesquelles on est prêt à mourir. Et les autres, celles qu'on tripote avant de les culbuter dans les garages à vélo. Baiser comme des soudards. En deux mots. La musique aussi et ce putain de rock'n'roll qui déboulait dans nos veines, dans nos têtes. Comme une pierre qui roule, entraînant sur son passage nos haines et nos amours. Notre solitude de gamins revenus d'une guerre que nos vieux avaient su éviter. À laquelle ils avaient largement collaborée. Pour finir par oublier qu'ils ne seraient jamais ces soldats dont ils avaient rêvés. La lâcheté des gens ordinaires n'a pas de figure. L'anonymat

fabricque des héros obscurs. Il n'y a pas de costards sur mesure pour les uns pas plus que d'uniformes prêt-à-porter pour les autres.

Les trahisons de la vie. Les arrangements. C'est pour les vieux. Nous on ne lâchera rien. Debout ou mourir. La vie, on la brûle et on la boit. Il n'y a pas de place pour l'eau tiède. La connerie déversée là, impétueuse et arrogante, de ceux qui ne savent pas, ne comprennent rien, mais veulent à toute force croire que le monde, ce sont eux qui le changeront. L'utopie. Celle qui nous faisait tenir, jusqu'à ce que la vie nous rattrape.

L'amitié, Martin. Comme un joint roulé dans le mauvais tabac par nos doigts de débutants. Comme nos saouleries à grand renfort d'alcools frelatés aux noms exotiques. La jeunesse qu'on a gaspillée pour oublier qu'il faudrait mourir un jour, et que, même si on n'était pas pressé, le temps aurait toujours raison. De tout. Y compris de nous. Et toutes ces images passent et repassent, en boucle, dans sa tête.

Il accompagne une bouchée d'anchois d'une goulée de vin, finit son verre. Deux hommes d'un certain âge pénètrent dans le bar et prennent une table un peu à l'écart, déposent avec précaution la fibre de leurs Panama sur l'angle des fauteuils et s'épongent le front dans un vaste mouchoir en tissu. Il les connaît vaguement et leur adresse un salut de la main. Suit un couple qui choisit l'étuve de la terrasse malgré l'enfant endormi sous l'auvent de la poussette. Ils sont en nage. Leurs peaux cramoisies pèlent à l'arrêt de la bretelle du débardeur. L'endurance du touriste est mise à rude épreuve. Ils s'effondrent sur l'assise en résine des fauteuils. Puis la mère se penche sur l'enfant tandis que le père continue de se ventiler avec le bob détrempé qu'il agite d'une main ferme au ras de son visage. Les épidermes clairs ont du mal à s'adapter aux UV solaires, ces deux-là ont une pigmentation de peau rousse, c'est ce qui se fait de mieux pour une brûlure instantanée. Surtout lorsqu'on a oublié la crème de protection dans la trousse de la caravane au camping. Ce qui semble être le cas.

Il frappe trois fois du plat de la main sur le comptoir. Carlos connaît ce signal. Il apparaît par l'ouverture de la cuisine en essuyant ses larges pognes sur l'ample tablier qui enveloppe sa panse de patron de bistrot bien nourri. Par-delà les pampilles du rideau, parvient l'odeur des encornets et de la friture d'*eperlanos* citronnés. Il s'occupe d'abord de la terrasse. Les deux hommes font juste un geste de la main tout en ôtant leurs lunettes de soleil de l'autre. Il connaît la commande et commence par tirer deux *cañas* avec juste ce qu'il faut de mousse qu'il leur apporte en priorité.

La femme va aux toilettes, la sueur plaque son tee-shirt sur ses formes généreuses. Le gamin se met à hurler et le père ne sait pas quoi en faire. Carlos arrive avec les bouteilles d'eau glacée. Puis fonce à la cuisine. Les hurlements du gosse deviennent vite insupportables. Le père le prend dans ses bras et tente de le bercer mollement de bas en haut. Rien n'y fait. On peut voir le désappointement dans son regard. Jusqu'à ce que la mère sorte enfin et se précipite pour l'ôter de l'emprise du père qui se jette sur la bouteille d'eau qu'il absorbe d'une seule descente. Et soudain, l'enfant se tait, blotti contre la poitrine maternelle. C'est au

tour du père de se ruer sur les chiottes.

Carlos revient, remplit son verre de vin, dépose une assiette de poissons frits et une d'encornets qu'il pousse vers lui, réajuste son verre de *cava*, puis, avec les pics adéquats, embroche les *eperlanos* qu'il amène jusqu'à ses lèvres grasses. Il se sert à son tour. La cuisson est parfaite et la texture fond dans la bouche. Il n'a pas plus faim que ça, mais mange avec conviction. Le soleil est au plus haut. Les rues sont vides. Dehors sur la terrasse, les touristes abreuvés s'en vont manger le mauvais *bocadillo* qu'ils ont acheté à la baraque à frites du bord de plage. C'était juste pour pisser. C'est comme ça, les touristes.

— Ils t'emmerdent avec leur gosse, ils te pourrissent tes chiottes et tout ça pour deux bouteilles de flotte !

Dit Carlos dans le texte et sans accent avant d'apporter une large assiette comprenant un assortiment de calamars et de poissons aux hommes au Panama. Ils échangent quelques mots. Carlos tapote avec complicité l'épaule du plus vieux.

Il doit être *las tres de la tarde*, le bateau à fond vitré rentre de sa balade et dépose son lot de vacanciers. Ils montent au pas de charge vers les bars de la ville. Carlos n'échappera pas à l'invasion.

Il boit un nouveau verre de vin.

Laisse tomber un billet sur le comptoir.

Il est temps de partir.

Après avoir salué Carlos.

C'est dans la nuit que Martin l'a appelé.

PREMIÈRE PARTIE

Ils ont entendu le bruit des pneus s'arrêtant dans la flaque d'eau. Malgré les rafales de pluie qui s'abattaient sur la tôle du toit de l'entrepôt. Les phares ont balayé la façade. On a coupé le moteur. Il ne restait que le crépitement de la pluie. Les lumières se sont éteintes. Les portières ont claqué. Deux. Seule la lueur des lampadaires passait sous les vantaux de la porte. Comme une lame d'ombre s'avancant sur les dalles de béton du sol.

Les talons ont claqué dans le silence. Une seule paire portait des ferrures. Ils ont entendu quand les pas se sont arrêtés devant la porte. Puis le poing frappé contre la tôle a résonné dans la profondeur de l'entrepôt. Trois coups brefs. Suivis de deux plus espacés. C'était le signal. Les doigts crispés sur les queues de détente des armes se sont relâchés bien que la tension soit restée palpable et la sueur poisseuse sur les crosses des fusils.

Le plus vieux s'est avancé tandis que les deux autres ont reculé dans l'obscurité du fond. Il a actionné la gâche et tout en grinçant sur les gonds rouillés, la porte s'est ouverte. Une bourrasque chargée de vent et de pluie s'est aussitôt engouffrée dans l'espace. Dans le contre-jour, deux silhouettes engoncées dans des vêtements amples se découpaient. Ils portaient des chapeaux et des lunettes noires. L'un deux tenait une mallette au bout de son bras. Ils sont restés un instant sur le seuil à scruter l'intérieur avant de le franchir quand le vieux s'est effacé. Il a refermé derrière eux et actionné l'interrupteur. Une ampoule à nu sous un abat-jour métallique a répandu une lumière fanée ne permettant pas d'éclairer l'immensité du hangar. Ils se sont dévisagés brièvement. Ils n'avaient pas besoin de s'observer attentivement pour savoir qu'ils avaient peu de chance de se recroiser un jour.

— La marchandise est là.

Il désignait d'un mouvement de la tête l'IVECO frigorifique juste devant. L'homme possédait un fort accent guttural et, sous son bonnet de laine descendant bas sur le front, ses yeux ne quittaient pas les mains des deux hommes. Sa peau noire luisait dans le reflet de l'éclairage bas. Et bien que le courant d'air passant sous la porte et dans les coursives amène un froid de gueux, une légère sudation perlait au-dessus de ses lèvres. Une seule de ses mains portait une mitaine en laine, l'autre avait été sectionnée en dessous de la montre-bracelet en clinquant métal doré. L'un des deux s'est avancé, celui qui n'avait pas la mallette. L'autre est resté à la même place, celle pouvant embrasser la totalité de l'espace. Il a glissé la main gantée dans la poche de sa gabardine. Les deux autres,

invisibles, se sont un peu plus enfouis dans la profondeur de l'entrepôt, les canons des fusils dirigés vers le sol. Bras relâchés mais les phalanges des doigts agrippées au métal des pompes de leurs armes. Prêts. Les yeux braqués sur le moindre détail pouvant évoquer une quelconque anomalie.

— Tu peux ouvrir la porte. Elles sont derrière les caisses de *bacalhau*. Vérifie.

Comme son équipier, l'homme portait des gants de peau. Il a actionné le levier et fait jouer la crémone libérant le battant de la porte arrière du camion. Une lumière blafarde s'est aussitôt répandue sur une pile de cartons comportant des inscriptions en portugais et des codes-barres à demi effacés. Il a ôté un premier carton, puis un second de la deuxième pile. Il régnait un froid polaire dans la caisse. Il n'a d'abord rien vu d'autre que l'espace blanc et vide des parois du camion. Il s'est retourné vers l'homme au bonnet qui s'est avancé. Il a enlevé d'autres cartons libérant la totalité de l'habitacle.

— Vérifie, *man* !

Il a discerné des formes allongées, englouties dans des couvertures synthétiques. L'exiguïté de la caisse obligeait les corps à se tenir recroquevillés, empêtrés dans des hardes. Quatre. Plus un. Assis contre la paroi. Qui les regardait. La tête enveloppée d'un foulard dont l'orangé avait dû être vif. Le visage émacié semblait avoir été taillé au ciseau dans le cœur d'une lointaine ébène. Ce qui frappait dans son visage, outre la maigreur, c'était la dimension des yeux. Immenses et ronds, immobiles, qu'un léger voile rendait opaque. Ses épaules étaient recouvertes d'une couverture en laine qui masquait la maigreur de son corps. Ses jambes disparaissaient dans le fatras des haillons. On n'aurait pas su lui donner d'âge. Elle les fixait mais son regard semblait passer à travers eux. Comme s'ils n'existaient pas.

L'homme au bonnet a grimpé sur le sol de la caisse. Jusqu'au tas de chiffons qu'il a secoué sans ménagement. Il y eut un mouvement, puis des têtes hirsutes sont apparues émergeant de l'amas des guenilles. Quatre autres femmes. Les yeux bouffis par le sommeil. Le dessin de leurs visages juvéniles ne laissait aucun doute sur leur jeunesse. Comprenant qu'il ne se passerait rien, elles ont replongé dans la chaleur relative de leurs couvertures, enfouissant leurs visages dans le méchant tissu et serrant leurs corps les uns contre les autres.

Le manchot a remis les cartons en place, remontant la muraille sur le regard immobile de la femme. Puis il a claqué la porte et refermé la crémone.

— Elles viennent d'un village à côté de Bumba. Elles sont comme neuves. Ça n'a rien à voir avec toutes ces putes de Kinshasa qui ont le cul défoncé à partir de 6 ans. C'est de la super came, crois-moi *man*.

L'homme conserve un visage impassible. Plante son regard dans celui du manchot. La voix est sèche. Le ton tranchant.

— Tu ne vas quand même pas me les vendre vierges et pubères ! Et ne me dis pas que tu n'y as pas fourré ta queue, toi et les autres. Elles n'ont pas fait 8 500 bornes sans avoir sucé des kilomètres de bites ! Ne me prends pas pour un con, *man* !

En appuyant lourdement sur *man*, un peu méprisant. Les yeux au fond des

yeux. L'affrontement ne dure pas. Chacun sait qui a raison. Il fait le tour du camion. On devine le sigle Petit forestier imprimé sur les flancs, à demi effacé.

— On est d'accord, *man* ?

Interroge le manchot. L'autre ne répond pas. Il semble réfléchir. Ça fait partie de la négociation, faire mariner dans le jus. Laisser monter la tension.

— Je vais te faire une proposition, *man*.

Le silence devient vite pesant. On entend le vent rôder autour de la bâtisse. La pluie matraquer la toiture.

— Combien ?

C'est toujours celui qui parle le premier qui a perdu.

— Cinq billets de mille par tête.

— Putain *man*, on avait dit dix !

L'autre se met à sourire avant d'asséner :

— Notre contrat n'avait pas prévu que tu me les livreras surgelées, *man* !

Le manchot relève son bonnet. Passe sa main valide sur ses lèvres. Les yeux farouches s'assombrissent.

— C'est ton dernier prix ?

Le silence encore. Les regards. Celui de l'homme au bonnet s'efface. Celui qui a le plus besoin de l'autre cédera. La fermeté de celui qui a la main.

— C'est mon dernier prix.

— C'est bon, les gars, on se tire.

Le bluff. Les deux ombres sortent en pleine lumière, l'éclat de l'acier de leurs fusils accroche la faible lueur. Leurs yeux sont rivés sur le moindre geste du chef.

— Ça paye pas le gas-oil, *man* !

Déjà un des hommes monte et se cale derrière le volant de l'IVECO.

— C'est combien pour la gazoline, *man* ?

Le second s'assoit à côté. Il ne reste plus que le manchot face à l'homme au chapeau. Une hésitation.

— Deux billets de plus.

— OK *man*, mais pour le blot. Max, amène la tune, on est d'accord.

L'homme à la mallette s'avance en pleine lumière. Il pose l'attaché-case sur le capot du véhicule. Les serrures claquent dans le silence. Il ouvre la mallette. Les billets sont alignés, en liasses et par coupures de 100.

— Vas-y, fais les comptes.

L'homme ôte ses gants avec élégance. Il a les doigts longs et fins. Avec dextérité, il se saisit des billets et les aligne côte à côte. Cinq tas auxquels il rajoute deux liasses. Puis il referme. Et retourne à la place qu'il occupait précédemment.

— Tu veux vérifier, *man* ?

Le manchot fait un signe de tête. Non. Après un geste de son poignet sans main, les deux hommes descendent du camion. L'un s'avance et dépose les billets dans un sac en plastique.

— Pour le prix, laisse-moi les papiers. Je sais qu'ils sont faux. Mais c'est une base de départ, faudra les refaire.

Il extirpe d'une poche intérieure de son blouson cinq passeports à la couverture

écornée qu'il pose sur le capot du camion.

— C'est des frais en plus, tu t'en tires bien, *man*. T'as fait une bonne affaire !

Le regard du manchot est assassin. Quand c'est fini, ils s'éloignent à reculons. La Mercedes des années 90 attend derrière le Petit Forestier. Le moteur réagit au premier tour de clé, même si la fumée qui s'échappe du pot en atteste la vétusté. Le fusil toujours à la main, un des trois Blacks ouvre le portail. Le rideau de pluie descend, dru. Le manchot monte à l'arrière. La mine renfrognée. Ils n'échangent pas un seul regard quand ils passent à la hauteur du négociateur. C'est toujours comme ça les affaires. Il y a celui qui t'encule et l'autre. Celui qui est bien nourri et celui qui a faim. Le business gagnant-gagnant, c'est juste pour faire croire que tout le monde a sa chance.

Les feux arrière de la Merco disparaissent dans la nuit de la zone industrielle nord. Un troisième homme s'extirpe de la Volvo dehors et se glisse derrière le volant de l'IVECO. Ils attendent que le camion sorte du hangar et ferment les battants métalliques.

Tous feux éteints, ils quittent le parking. La Volvo gris métallisé à la suite de l'autre.

Le conducteur du Petit Forestier ne remet pas en marche le système frigorifique. La zone est déserte. La pluie diluvienne. Il n'y a que l'enseigne lumineuse de l'hypermarché Cora qui surnage au-dessus de la tourmente.

Ils n'ont allumé les phares qu'en bas de la rue Henri Giffard.

Les lueurs de la ville sont enveloppées d'une brume chatoyante saturée de flotte.

Il n'y avait plus de danger.

Apparemment, la ville est tranquille.

La lumière froide de la lune s'allonge sur la surface plate du bassin. Un léger ressac balance les coques des bateaux contre les bouées de mouillage. Comme si les épaules des navires venaient ici partager le repos des guerriers. La brise s'insinue entre les filins des mâts. L'accastillage cliquette dans le roulis sporadique. La nuit est d'une pureté aveuglante. Une poussière d'étoiles se perd dans l'immensité obscure de la voûte d'un ciel immaculé. En face, en pointillé, les balises immobiles découpent les aspérités de la côte.

Le bras à la portière, il laisse la braise de sa cigarette se consumer dans la légèreté de l'air avant de fermer les yeux. Les vagues qui lèchent le bois vermoulu du ponton balancent des paquets d'écume qui se perdent dans le roulis répétitif des torpeurs maritimes. Par moments, l'odeur soutenue provenant des entrepôts derrière la capitainerie empeste le fretin laissé par les goélands dans le maillage des filets répandus sur le sol des quais.

— Ce serait bien que tu sois sur le quai numéro 7...

Il entend l'aspiration du tabac dans le silence qui suit.

— Tu vois, le dernier avant la jetée.

Un nouveau silence. Bien sûr qu'il voit. Ça fait plus de dix ans qu'il vit ici. C'est lui l'autochtone. Pas Martin.

— Vers quatre plombs, la nuit prochaine. Un bateau Jouandoudet Guppy. Tu vois ce que c'est ?

— Non.

— Des bourrins sous le capot et le profil pour fendre la vague. Son nom c'est *El Magnifico*. Facile à retenir, pas vrai ?

Un rire encombré de nicotine. La toux sèche.

— Oui, facile.

Il avait jeté un œil en direction du cadran lumineux du réveil posé à même le sol. 2 heures 36 : les horaires de Martin.

— Deux cartons, comme je t'avais dit.

Il ne se souvient pas. Plus. Dans sa mémoire, c'était plus vague. Mais ils avaient beaucoup bu. Trop. Avec le temps, les certitudes se délitent, il ne reste plus que les doutes, mais ça, ce n'était pas nouveau.

— Ça loge sans problème dans le coffre de ta Corvette v8 !

Corvette v8 ! Tu parles ! Encore une référence aux soirées sauvages. Celles de la jeunesse, quand ils rêvaient de blondes à forte poitrine à culbuter sur le capot

d'une Corvette noire, aussi noire que la nuit, en écoutant les pierres qui roulent s'étrangler sur Brown Sugar. Aujourd'hui, sa Corvette, c'est une Passat de 97 qui affiche 300 000 kilomètres au compteur.

Il n'avait pas réussi à se rendormir, jusqu'à ce que l'aube tranche la gorge de la nuit. Il était resté les yeux plantés dans le plafond à repasser des souvenirs au fer de sa mémoire. De la sépia jaunie aux pastels délavés. Pour lui la nostalgie aurait toujours la même gueule, celle des rides qui burinent les visages démolis et déforment les corps avachis. Ce serait comme du plomb dans l'aile d'un oiseau en plein vol. Il avait fumé quatre cigarettes et bu deux expressos serrés.

C'est quand le soleil était monté au-dessus du pignon de l'immeuble en face qu'il s'était écroulé dans le fauteuil, l'iPod ouvert sur un vieux blues qui collait bien avec son rêve. Guitare sèche et voix d'outre-tombe.

C'est comme ça que ça s'était passé, avant que Martin ne termine par :

— Je te l'avais dit, vieux, pas de souci.

Et il avait raccroché.

La braise entame le filtre. D'une chiquenaude il balance l'escarbille qui va mourir sur le pavé poli. Il s'extrait de la banquette de la voiture, délasse son corps engourdi. 3 heures 50 à l'horloge de bord. Et rien à l'horizon, sauf une lueur qui commence à blanchir la ligne au bout de son regard.

D'abord il ne l'a pas vu venir. L'ombre a contourné le môle, tous feux éteints. Moteur coupé. L'étrave tranchant le calme de l'eau en poursuivant sur son élan. Ce n'est qu'à l'approche du quai que le pilote a remis les gaz en douceur, manœuvrant avec dextérité pour accoter l'embarcation contre les bouées. Après avoir immobilisé le bateau, il a laissé le moteur au plus bas de son régime et une silhouette s'est avancée sur le ponton. Puis une seconde qui est restée en arrière. Derrière la vitre de la cabine, un homme fumait ce qui devait être un cigare, une énorme braise trouant l'obscurité de l'habitacle.

Il a décollé son cul de l'aile de la voiture et s'est dirigé vers l'embarcation. Son corps est passé dans la lumière des lampadaires qui jalonnent le quai. Il a cru entendre un bruit métallique caractéristique. Un peu comme celui d'un chargeur de fusil à pompe qu'on armerait. Mais il n'était sûr de rien, bien que l'ombre derrière le premier homme semblât tenir dans sa main gauche l'ébauche d'une crosse, et dans la droite l'autre extrémité d'un objet qu'on aurait pu assimiler à un canon de Riot Gun. Il a continué d'avancer, jusqu'au bastingage, puis il s'est immobilisé. Un étrange calme l'habitait et pourtant il percevait une tension palpable, inexplicable.

— Tu es le Français ?

Il avait un accent épouvantable. Sud-américain peut-être. Latino à coup sûr.

— Yo !

Le reste s'est passé en espagnol. Il a fait un geste et un autre homme est sorti de la cale, il portait deux paquets qu'il a déposés sur le plancher.

— C'est beaucoup d'argent, *hombre*. Sois prudent et prends-en soin.

Pourquoi ce type comme la situation l'agaçaient-ils autant ? L'envie de mordre. Passé un certain âge, les conseils n'ont pas de sens, surtout quand ils viennent de

nulle part.

— Si j'ai besoin d'un avis, je ne manquerai pas de t'en faire part, *hombre* !

— Quand tu voudras.

Une espèce de ricanement. Provocation pour provocation. Il s'est saisi des deux paquets enveloppés dans du papier renforcé. Chacun devait faire à peu de chose près deux kilos. Il les a mis sous son bras gauche. Il a juste entendu l'homme grogmeler quand il s'est retourné pour repartir.

— *La suerte, hombre* !

Il n'a pas pu s'empêcher de répondre :

— La chance, c'est souvent une femme qui attend quelqu'un d'autre que toi de l'autre côté de la même route.

Comme ça. Pour rester sur une phrase définitive. Et l'autre n'a rien dit, se contentant de renouveler ce ricanement imbécile. Avant de conclure :

— La chance, c'est une pute qui pourrait être ta mère et qui m'attend dans ton lit, *hombre*.

Il a continué, pas plus rassuré que ça, le dos tourné à l'ombre qui tenait un putain de fusil à pompe dans ses mains. Tendus. Quand il a ouvert le coffre de la Passat, il a entendu le moteur reprendre du souffle. Il a déposé les paquets derrière les bidons d'huile et le bordel qu'il ne parvenait pas à ranger, les sacs épars et variés, le futoir de ce dont on pense avoir besoin, un jour ou l'autre. Il a pris une cigarette dans le paquet avant de rabattre le capot. Sa main tremblait et il a dû s'y reprendre à plusieurs fois avant que la flamme ne jaillisse du briquet. La première taffe est descendue profondément en lui. Il s'est appuyé sur l'aile de la voiture. Le bateau s'enfonçait dans la nuit. Les signaux toujours éteints. Passé le môle il a repris de la vitesse. Puis après les balises, une large saillie d'écume a tranché l'onde qu'on devinait immobile. Il n'a aperçu les lumières que bien au-delà des roches sombres qui délimitaient la baie. Après, le point lumineux s'est dilué sur la ligne d'horizon, ne laissant que l'axe crayeux du jour qui se levait.

Il a fini sa cigarette. Une rage implacable s'est emparée de tout son corps. Il a pris son téléphone. Il a composé le numéro. Cinq sonneries avant que la voix de Martin sur la messagerie annonce :

— Je savais que tu serais à la hauteur. Pas de soucis.

La violence. La rage. Il serre le poing. Les ongles dans la paume. Jusqu'au sang.

— Putain, Martin...

La voix hésite. Les mots n'ont plus d'issue.

— Merde ! L'amitié...

Il ne trouve plus rien à dire.

— C'est comme la merde des chiens, même quand c'est le pied gauche, ça pue longtemps après !

Pour un peu, il aurait jeté l'appareil dans la flotte.

— Tu n'aurais pas dû ne rien me dire !

Il regarde le cellulaire.

Il le met dans sa poche.

Ses épaules abattues s'affaissent.

Il remonte dans la Passat.
Les conneries, c'est fini ou ça commence.
Il ne sait pas quoi penser.

La pluie s'est arrêtée en gare de Vierzon. Un quai désert dont le vent de travers faisait danser les loupottes minuscules qui éclairaient d'une lumière misérable les ombres des bâtiments longeant les voies. La voix anonyme pour les changements de direction. Les horaires. Les attentes. Le vocabulaire des chemins de fer égrené dans les bourrasques de vent. Avec son lot de poésie. Chemin de fer. Longtemps pour elle, Vierzon ça n'avait été que le couplet d'une chanson.

Elle a laissé traîner son regard sur ce désert jalonné de flaques d'eau. Quelques rares voyageurs, emmitoufflés dans leurs vêtements de pluie, s'enfonçaient dans la nuit. Le train s'est ébranlé lourdement. Encadré par des immeubles bas, des maisons austères, des fenêtres qui restaient éclairées, trous égarés dans l'obscurité d'une vie minutieuse. Comment pouvait-on vivre ici ? se demanda-t-elle. Elle détestait la province.

Personne n'était monté à l'arrêt. Les yeux vissés sur des écrans d'ordinateurs ou de téléphones, les quelques passagers continuant le voyage restaient dans le monde virtuel des taches lumineuses qui absorbaient toute leur attention. En bout de voiture, la bouche grande ouverte, un adolescent dormait, la tête ballottée par les cadences régulières des franchissements de traverse, la tête prise dans un autre rêve. Il était bien le seul.

De son sac, elle saisit la flasque en argent, dévissa la timbale qui servait de bouchon et s'octroya une nouvelle rincée d'alcool brun. Le rhum Bally glissa dans sa gorge. Elle aimait le garder longtemps dans la bouche avant qu'il ne s'échappe, par gorgées successives, laissant les arômes ronds lui napper le palais. Une fois encore, elle se dit qu'elle buvait trop. Que le corps ne suivrait plus. Bientôt. Quand elle n'aurait plus que l'âge des barriques. Une douleur traversa son ventre. Elle ne se souvenait pas d'avoir eu des règles autrement que douloureuses. Depuis toujours. Dès les premières. L'adolescence pliée en deux tous les vingt-huit jours. Réglée comme du papier à musique, comme aurait pu dire un des hommes de sa vie. Celui qui avait de l'humour et le sens des formules. Il n'y en avait pas eu tant que ça. Elle ne parvenait pas à mettre un visage dessus. Ni un prénom sur la photo. Mais elle se souvenait qu'il disait ça. Le papier à musique. Ça plus les migraines. Ce putain d'élancement qui ne te lâchait pas. Même bourrée au paracétamol. La douleur, vissée dans le tympan. Maintenant ça s'espaçait. Parfois trois mois sans la moindre trace de sang. Et puis elles arrivaient, ça ne durait plus qu'un jour ou deux avec des souillures mesquines. Tâcher le fond du slip. Juste

pour te rappeler que tu es encore une femme. Mais que tout se barre. La fin des choses. Pour avoir des gosses, ça urge, t'as plus de temps à perdre.

Les gosses, ce ne sont pas eux qui auront encombré sa vie. Elle n'en a jamais eu le désir. Au début, elle n'en parlait pas, se contentant, comme les carpes, de porter son regard ahuri sur l'extase des femmes qui contemplent leurs ventres. Qui palpent, qui lissent, qui projettent, qui s'embarquent. Et lorsqu'elles sont plusieurs, elles se conseillent, échangent leurs expériences. Se jugent intérieurement. Les bonnes et les mauvaises. Elles ont toujours su parler de leurs ventres, les femmes. Pendant la gestation, il n'y a pas d'autre sujet de conversation possible. On en revient toujours là. À la main aux doigts caressants le dôme proéminent. Souvent, elles sentent qu'il lutte, à l'intérieur. Qu'il cogne. La vie qui pousse. Après, quand il est là, c'est un déluge de mièvreries dégoulinantes. De superlatifs jusqu'à l'écœurement. Sa haine des gosses, elle n'aurait su dire d'où elle lui provenait. La haine, non. Ce serait exagéré. Pour beaucoup haïr, il paraît qu'il faut avoir beaucoup aimé. Ce n'était pas le cas. Plutôt l'indifférence. En général, les mères les trouvent beaux et intelligents quand ils ne sont que des gnomes disgracieux avec des QI de veaux à qui on veut trouver une ressemblance avec un tiers, à toute force. Le lien indispensable. La filiation. Nulle part, comme personne, n'est pas dans le vocabulaire des ventres accouchés. On ne peut pas dire : la chair de ta chair, elle me rappelle juste que les truies aussi font des bébés. Non. On ne peut pas dire ça. Personne ne comprendrait. Une femme, une vraie, c'est fait pour être mère et avoir des lardons dans le tiroir. Point barre. Les autres, ce ne seront que des ersatz. Des frelatées, des égoïstes.

Si elle avait dû s'attacher affectivement, elle aurait pris un chien. Ça vie entre dix et quinze ans. Après ça te fout la paix. T'as juste les tripes qui se nouent quand par hasard tu en croises un de la même race et qui lui ressemble. Un à poil souple, avec des yeux tristes et de longues oreilles. Un dont on aurait su au premier regard qui était la maîtresse. Parce qu'ils avaient l'un et l'autre, un vrai air de famille.

Après les règles, la vie s'arrête, c'est fini. Les chairs se distendent. Le ventre faiblit. Le cul s'affaisse. T'as beau prolonger la longueur de tes cils dans la glace, il n'y a que le rimmel qui résiste au temps. Elle attendait les bouffées. Les fameuses vapeurs de la ménopause. Elle attendait simplement de finir d'en découdre avec sa vie de femme. La douleur s'estompa. Elle avait envie de fumer.

Et puis ce fut Châteauroux. Le voyage n'en finissait pas. Elle s'assoupit ballottée par la monotonie métronomique des roues martelant les éclisses et l'ambiance glauque de la lumière des plafonniers. Jusqu'au crissement des freins mordant le rail en gare de La Souterraine. Un tas de braises rougeoyait encore dans un ruban de suie. Des pneus et des palettes en bois finissaient de se consumer. Plots disséminés tout au long des voies. Des banderoles fouettées par le vent ne permettaient pas de lire les revendications, ou ce qu'il en restait, inscrites en lettres majuscules délavées. Dévastées, presque dérisoires. L'encre bavait sur le blanc du drap tendu. La lutte comme une lente agonie. Elle retomba dans une vague torpeur quand le train repartit. Elle hésita mais résista. Elle serra

simplement la flasque entre ses doigts.

Enfin, les premières maisons éparpillées dans le parage des lotissements bordant la périphérie des villes apparurent. Ça sentait la propriété besogneuse du bonheur à crédit. Les fins de mois pour cadres lessivés par la pression de l'entreprise. Les week-ends accaparés par la tonte de la pelouse et les barbecues insipides avec les collègues que l'on déteste.

La vitesse du train ralentit. On traversa des zones industrielles lugubres. Des parkings de supermarchés vides. La lune derrière les nuages jetait une lueur sinistre sur ce paysage commun à toutes les villes. Puis les espaces se resserrèrent : les barres d'immeuble jouxtant les voies se découpaient dans la profondeur de la nuit. Jusqu'à l'enchevêtrement des nœuds ferroviaires et des machines au repos dans les garages éclaboussés de lumière. Bientôt, on entra dans la cité. La plupart des voyageurs, déjà debout, finissaient de boutonner leurs manteaux et de décharger les filets de galerie à bagages. Elle était toujours assise, le nez contre la vitre, regardant les avenues désertes traverser l'infini urbain. Elle avait trop bu. Elle en était sûre. Les voyages ne lui réussissaient pas. Elle n'aimait que l'immobilité des choses et les bistrotts obscurs où l'on peut se perdre dans les arrière-salles, la vie des gens quand elle est sans histoire. En fait, elle n'aimait rien ni personne, c'est pour ça qu'elle avait duré dans ce métier. Une figure sans âme ni raison. Le profil type de l'exécuteur des basses œuvres, et Dieu sait que la liste était longue.

Après le long déchirement de la mâchoire de frein, la voiture s'immobilisa. Elle entendit la voix désincarnée de Simone orientant les passagers vers leur destination ultime. Elle était arrivée. Elle attrapa sa valise dans le porte-bagages. Il n'y avait plus personne dans la voiture. Ceux qui continuaient le voyage étaient dehors, les épaules basses et les doigts crispés sur une cigarette dont ils aspiraient des bouffées avec une avidité compulsive. Elle fut bousculée par une vieille qui ne s'excusa pas alors qu'elle descendait le marchepied de la voiture. Son gros cul se déhanchant sur des hanches larges que maintenaient deux cuisses qu'on devinait au fuselage avachi. Enfin sur le sol du quai, elle laissa passer le flot que charriaient les autres voitures composant le train. Pour la plupart des voyageurs, pressés de rentrer chez eux. Un vent du nord s'engouffrait dans le vide des espaces et gémissait le long des caténaires. Elle dut monter à pied les escaliers, l'escalator étant en croix. Elle entendit le coup de sifflet puis le bruit du train qui repartait, alors qu'elle débouchait sous la coupole d'un vaste hall. Elle pouvait voir la file des taxis. Le Relay abaissait son rideau de fer. Et le buffet attendant ne tarderait pas. Elle poussa la porte et une odeur de viande grillée lui rappela qu'il y avait longtemps qu'elle ne s'était pas restaurée. Le garçon la regarda d'un œil indifférent lorsqu'elle prit place sur la banquette en moleskine. Deux types accoudés au comptoir repoussaient le bout de la nuit pourtant bien installée derrière les vitres, le verbe hésitant et l'haleine chargée. La dégaîne de ceux qui ne savent plus où aller quand le bistro fermera.

Elle commanda une bière et hésita entre une salade ou une andouillette. Elle opta pour un onglet échalotes et un second demi de bière. À sa droite, un

voyageur de commerce finissait sa crème brûlée sans quitter des yeux le vaste plasma qui diffusait en continu les infos de la journée. Plus loin, un couple sans âge en avait terminé des festivités. Ils avaient l'un et l'autre le regard planté dans leurs écrans de téléphone. Seul, un homme isolé parlait. Tout seul. Assis devant son assiette vide, la carafe de vin achevée, le doigt souvent inquisiteur ou le plat de la main apaisant, il se racontait une histoire dans laquelle personne ici ne pouvait trouver sa place. Son regard vide traversait l'épaisseur des murs pour se poser dans l'au-delà d'un monde plus sombre encore, celui de l'invisible et de l'impalpable.

La bavette est un peu brûlée et la frite molle, posée sur son lit de feuilles de chêne. Elle dévore avec un bel appétit. Avant, elle mangeait moins. Elle faisait attention. Avant. Avant quoi ? Avant que les formes ne se délitent, que les migraines ne s'estompent, comme les saignements. Avant qu'elle ne se relâche, qu'elle ne se laisse aller. Comme si elle avait décidé de renoncer. À tout, sauf au cul qui pousse et au ventre qui passe par-dessus l'élastique de culotte et qu'on enveloppe comme on peut dans des vêtements trop amples, des tissus trop flous. Elle termine en poussant un peu de mie de pain pour saucer les ultimes traces de gras et d'huile. Voilà, c'est fini, il ne reste plus rien.

Oui, elle prendra volontiers un dessert. Va pour le baba, bien arrosé, ça coule de source. Elle sourit. Pour elle-même. Ça ne fait pas du tout rire le serveur. Non, pas de café, merci, mais elle se ferait bien une autre pression. Dans son sac à main, elle sent sous ses doigts le carton de la boîte. Elle cherche, tâte le pelliculé de la tablette. L'alvéole. Le comprimé. Couleur neutre, blanche comme la maladie. Xanax. Elle hésite avant d'avaler la gélule avec une grande gorgée de la troisième bière fraîche qu'on vient de lui servir. La dépression. Plus de cinq ans qu'elle carbure aux anxiolytiques. Même si elle change de marque : Anafranil, Déroxat, Laroxyl... la douce poésie de la pharmacopée des songes, sans doute d'autres dont elle a oublié le nom, les vertus cardinales et les sommeils de plomb. État dépressif, le mot est lâché. Ce dont elle est sûre, c'est que les antidépresseurs ça fait grossir. Ça fait bouffer des sucreries dans l'après-midi et de la pâtisserie avant le déjeuner. De plus, elle n'est pas certaine de l'effet thérapeutique sur ses humeurs, elle a toujours préféré résoudre ses différends en abusant sans réserve d'alcool fort et de l'inflorescence aromatique du houblon. Les deux mélangés permettent un voyage pacifique et sans escale. De quoi nourrir quelques regrets sur les bienfaits et l'arrogance de la médecine.

La salle se vide. L'homme seul n'en finit pas de parler, en regardant ostensiblement la porte ouverte sur la nuit et le défilé des véhicules qui rôdent en descendant l'esplanade vers laquelle des ombres s'insinuent et se dissimulent. Il n'attend plus personne. Depuis le temps que s'empilent dans sa tête tous les rendez-vous manqués de sa vie. Il en fait un film dont il déroule les bobines chaque soir, la même histoire à laquelle il rattache quelques wagons au fil de l'encre de sa solitude.

La nuit et son monde interlope. Ici comme ailleurs, elle appartient à la marge.

Elle paye en sortant le paquet de cigarettes de son sac. Elle en profite pour

vérifier. Sous ses doigts, elle trouve les aspérités du Beretta. Elle aime les angles du parabellum. Son poids rassurant. Le froid de son acier. Elle se lève lourdement. Trop mangé. Trop bu. Dehors, la nuit est profonde, des traînées de bruines égarées dansent dans les faisceaux de l'éclairage provenant de la salle des pas perdus et se dispersent dans le vent d'ouest. Elle prend le temps d'allumer sa cigarette, le dos tourné à la ville qui s'étale face la gare. Puis elle se dirige vers la file de taxis.

Demain, elle arrête tout.

Juré.

Les friandises.

L'alcool.

Le gras.

Et les images biscornues qu'on peut se faire de soi.

Demain sera un autre jour.

Une autre vie.

Le 9 mm Parabellum, ça a toujours nettoyé les mauvais rêves.

La route, la nuit. Le ruban d'asphalte déroulé sous les diodes fatiguées des feux de croisement de la Passat. L'obscurité, qu'on éventre à l'aveugle dans le faisceau ras des phares, en bout de piste. Puis, venant par la vitre entrouverte, les vapeurs des lavandes saturées par la chaleur du jour. L'air qui commence seulement à fraîchir. La musique à fond. Les riffs lourds des guitares. Les voix éraillées du rock'n'roll. Il pouvait aller au bout de celle-là. Tant qu'il resterait du souffle dans la voix du Boss, Springsteen, des notes à l'harmonica et des mélodies infinies pour se perdre dans le désordre de la nuit.

*No wedding day smiles no walk down the aisle
No flowers no wedding dress
That night we went down to the river
And into the river we'd dive
On down to the river we did ride.*

« *The River* ». 1980, pas une ride. Il avait trente balais dans ces années-là. Mais le temps était passé. Comme une rivière sous un pont. *On down to the river we did ride...* Il aurait tant à dire mais pas le cœur à la nostalgie. Il allume une cigarette et laisse la fumée grise s'échapper par la vitre entrouverte. Il avait essayé d'avoir Martin pendant deux jours. Et toujours rien. Ni personne. La messagerie impersonnelle de la voix standardisée. Il n'avait pas laissé de commentaire. Juste l'envie de balancer le portable et de le voir se fracasser contre le mur. Le rendez-vous, c'était demain. Il n'avait jamais loupé un rencart. Toujours cette putain de fidélité qui lui collerait éternellement aux basques. Pourtant, sur ce sujet également, il aurait beaucoup à dire. Mais on ne se refait pas, jamais, encore moins au fur et à mesure que le temps prend le large.

Il avait attendu minuit. Chargé son bagage et calé les deux paquets à livrer sous la banquette arrière. Fait le plein avant d'encaper l'autoroute. Droit devant la nuit, gavé de caféine, de clopes et de musique, il tiendrait, comme toujours.

Il est obligé de monter le son du lecteur, la vieille carcasse de la Passat froissée par le vent laissant peu de place pour l'acoustique. Il aime ça, la musique à fond. Sur la droite, un mur de camions remonte vers le nord, comme lui. À la frontière, toutes les lumières sont éteintes dans les bâtiments obscurs ; un peu à l'écart, les voitures de police sont garées en épi. C'est en bas de la descente abrupte qu'ils

sont. Au péage. Sur deux files. L'une pour les camions et la seconde pour les véhicules légers. Engoncés dans les gilets pare-balles. Le PM en travers de la poitrine. Le doigt sur la queue de détente. Le regard inquisiteur. Devant, un policier sans arme scrute chaque véhicule. Fouillant du regard l'obscurité de l'habitacle. Puis il laisse passer. Ou pas. Isolée, une camionnette aménagée en camping-car est fouillée avec l'aide des chiens. Une berline allemande de grosse cylindrée attend, tandis que le conducteur, le portable vissé à l'oreille, ne cesse d'éructer. Plus loin, c'est un camion immatriculé dans un pays d'Europe de l'est qui est soumis à la fouille. Le conducteur en short, prostré, le cul posé contre le pneu avant, la porte de la cabine grande ouverte, ne semble rien comprendre à ce qui se passe.

Quand il arrive à la hauteur du flic, il baisse le volume sonore du lecteur et prend un air paisible, les fesses serrées et les paumes moites sur le cuir usé du volant. L'introspection lui semble durer des plombes. À peine quelques secondes en fait. Il passe à la hauteur du policier qui ne lui intime pas de s'arrêter. Le long de sa colonne vertébrale ressemble à la chute d'une cascade, plaquant le tissu de la chemise sur son dos. Au-delà, les autres flics suivent la Passat du regard tandis qu'il remet la musique et passe la seconde. S'estomper sans heurt. C'est après qu'il allume une cigarette. Et que tout son corps se détend alors qu'il exhale la fumée loin devant lui. La prochaine station-service est annoncée dans 12 kilomètres ; il y a bien longtemps qu'il n'a pas eu cette envie violente d'un café serré.

Malgré l'heure, le parking est bondé et il doit se rendre à l'écart, bien après l'ultime bahut dont les rideaux de cabine sont tirés, même si on perçoit, à travers les interstices, la lampe du plafonnier et les flashes colorés provenant d'un écran de télévision. Quelques ombres rôdent dans la nuit. Les parkings de la solitude et de la baise à l'arrache. Ça fait partie du voyage. Tant que chacun y trouve son compte. Autour des distributeurs automatiques de cafés et autres sodas, les visages fatigués, les yeux cernés profitent de la pause. Certains, dans les espaces détente, s'esquivent le temps d'une courte trêve, les yeux clos et les poings serrés, comme s'ils tenaient encore dans l'étau de leurs mains le cadran du volant. Des enfants endormis reposent leurs têtes sur les épaules bienveillantes d'un papa qui a du mal à calmer son anxiété. Sa fatigue. C'est long, la route, la nuit. Un chauffeur routier sort de la cabine de douche, frais et dispo pour reprendre le ruban, la barbe rasée de frais, sa trousse à la main et le linge sale sur le bras.

La cafétéria sent la viande brûlée et la frite molle promptement décongelée. Le moteur de la climatisation en panne ronronne, brassant l'air tiède. On s'éponge, on s'essuie, une lassitude de plus quand les lumières des boutiques, violentes et omniprésentes, répandent leur scintillement agressif. Les portes restent grandes ouvertes sur la fraîcheur du dehors.

Il va au comptoir derrière lequel une jeune femme, portant casquette et tee-shirt à la marque de la chaîne qui l'exploite, n'en finit pas de vider les plateaux de vaisselle sale et de jeter des résidus de repas qui pourraient nourrir un chenil entier de vagabonds. C'est une belle femme à qui les ans, la vie sans doute et le métier n'ont pas fait de cadeau. Mais dont on sent la volonté farouche de ne pas

se résigner. De ne rien lâcher. La dignité souvent, c'est une allure. Il commande un express serré. Elle a l'automatisme du sourire, même s'il est marqué du harcèlement de la bête de somme, et le professionnalisme des gestes. Il est temps pour elle que finisse le service et qu'elle s'achemine vers une nuit sans surprise, celle coutumière du sommeil de brute. Il a un scrupule pour le second express, mais non, elle affiche la même détermination stakhanoviste. Il laisse une obole royale dans la soucoupe. Cette femme lui rappelle cette expression désuète empreinte d'une certaine noblesse, celle des gens de peu. Elle a même l'humour, en empochant le service, de lancer avec un sourire bravache cette fois :

— Merci, Monseigneur !

Ils échangent une œillade complice. Il y a parfois des gens de hasard avec qui on n'a pas besoin de passer des heures pour savoir qu'on est du même monde.

Il grille une nouvelle cigarette sur l'aire encombrée par les odeurs de carburant et la surchauffe des moteurs avant de reprendre la route. Son bracelet-montre affiche 1 heures 52. Le plus long reste à faire. Mais la nuit et le sommeil rétif ont toujours fait partie de son adrénaline.

Il a trouvé la pluie après l'ultime péage de sortie de l'autoroute. Le lent mouvement des essuie-glaces balaie le crachin sur le pare-brise. Il a remonté la vitre. La température de l'air de la nuit vient de perdre dix degrés. Il est arrivé ou presque. Maintenant, il ressent la tension du voyage. Dans les épaules et dans l'axe qui lui cisaille la fesse en deux, de la base des lombaires jusqu'au ligament latéral du genou. Il est obligé de changer de position d'assise plusieurs fois. Le temps que s'apaise la souffrance produite par le nerf sciatique qui, comme un foret, vrille ce qui lui reste de muscle dans la jambe droite. Avant, il pouvait enfiler les kilomètres sans renâcler. Avant. Avant de vieillir et de laisser le temps flétrir le corps, friper la chair. Aujourd'hui, les douleurs sont diffuses un peu partout et s'éveillent à tour de rôle, selon les jours ou les nuits, les changements de temps ou les variations irrationnelles.

Il prend la bretelle d'accès à la dernière zone de repos avant la ville et passe sous l'autoroute pour gagner l'aire de service. Il cherche du regard un endroit un peu à l'écart, loin des camions alignés et des voitures immobiles qui s'apprentent à reprendre la route. Il trouve un bosquet de platanes en contrebas et avance la calandre de la Passat sous de larges feuilles dégoulinantes d'eau de pluie. La nuit est en train de se dissoudre progressivement dans la grisaille d'un jour sale qui point à l'est. Il coupe le moteur. Éteint le lecteur de musique. Au loin, il peut entendre le grondement continu des véhicules sur l'axe routier. Il déverrouille le fauteuil et incline le dossier. Étend ses jambes. Les rameaux des feuillus pleurent doucement sur la carrosserie, berçant ses paupières lourdes d'une douce mélopée. Il s'endort comme une masse.

C'est le fracas de la vitre qui l'a sorti d'un rêve qu'il n'avait pas encore commencé. L'explosion du verre qui se répand. Qui mord dans sa peau. Il sursaute, hagard. La vitre côté conducteur est explosée. Le froid d'un calibre est posé sur sa tempe. La main qui le maintient est gantée. L'élégance de l'agneau. Le visage est dissimulé par le bord d'un chapeau. Des lunettes noires sur le regard.

— Ce serait mieux que tu descendes. J'ouvre la portière. Pas de connerie, *man* et tout se passera bien.

Le jour est au-dessus des arbres, même si l'épaisseur des feuillages laisse l'obscurité encore vaillante sous les frondaisons. Il descend. L'arme se cale à hauteur de ses reins. Juste-là où la douleur envoie de lancinants élancements alors qu'il a un mal fou pour poser le pied sur le sol. Il aperçoit un autre. Un peu plus loin. Près de la Volvo. Manteau classe et chapeau assorti. Lunettes noires. Derrière le volant, une troisième silhouette qui porte lui aussi des verres sombres sur les yeux.

— Tu sais ce qu'on veut, *man*, alors on ne va pas perdre de temps. Tu nous dis où ça se trouve et tu peux reprendre ton petit somme sans problème. Et continuer ta route. T'as pas envie qu'on s'énervé bêtement et nous non plus.

Il détaille l'homme. Cherche son regard et ne trouve que l'obscurité du rabat du chapeau.

— Je ne sais pas ce que vous voulez.

L'homme prend son temps. Une lassitude semble accaparer son corps soudain. Il ne voit pas le coup arriver mais la main armée balance le canon du flingue en pleine tête. Il sent la chair de sa joue exploser. L'entaille de la dent dans le gras du muscle puis l'autre que maintenait un pivot et qui saute. Le goût du sang dans la bouche. Ses genoux qui fléchissent. Le contact du sol caillouteux sur les rotules.

— Putain, il faut toujours qu'on nous oblige à dépasser les bornes !

Une main l'empoigne et frappe son visage contre l'aile de la voiture. Deux fois. La douleur traverse sa tête. Un court instant, il perd connaissance.

— Tu veux qu'on continue, *man* ? T'as pas compris qu'on va te crever !

Il entend une voiture qui sort de l'aire. Un camion qui emballe le moteur de son 35 tonnes et qui reprend le ruban. Ils sont à une encablure de la scène. Invisibles pour qui n'y porte pas attention. La violence du coup assénée par la pointe du soulier lui enfonce deux côtes. Une gerbe de sang jaillit entre ses lèvres. Des images dansent dans sa tête. Deux autres fois sa tempe frappe le métal de la carrosserie allemande. C'est dur, l'acier de Basse-Saxe. Il entend encore des injonctions :

— Mais tu vas parler ! T'as vraiment envie de crever, *man* !

À cet instant peut-être. Mais il n'est déjà plus sûr d'être tout à fait en vie. Il sent sur son visage tuméfié le froid de l'eau stagnante sur le bitume. Il entend des portières claquer. Des corps qui se déplacent. Des voix qui pestent.

— C'est bon, je les ai.

Encore des portières. Un moteur qui rugit et la giclée de gravier qui vient frapper la carrosserie quand le pneu patine et mord enfin le dur, alors que les deux cents chevaux de la Volvo gris métallisé s'emballent sous un pied déterminé.

De nouveau la lucidité l'abandonne.

Il sombre dans un coma ouaté.

Elle s'est levée de bonne heure. La bouche pâteuse, l'estomac vide et cet état particulier dont elle connaissait parfaitement les effets et qu'elle aurait pu traduire par « avoir la tête dans le cul ». Son mal au ventre avait cessé. Les règles s'étaient barrées, une bonne fois pour toutes espérait-elle. Elle se sentait simplement vaseuse. Un rien nauséuse. Le sentiment de ne pas avoir suffisamment eu son compte de sommeil. À l'hôtel, impossible de récupérer. Les bruits des portes qui claquent, les conversations à voix basses dans le couloir. Les pieds qui traînent même à pas mesurés. La cataracte de la douche, de l'autre côté de la cloison. Les commentaires émis par les chaînes d'info, en continu, qui parviennent, même étouffés, ont toujours eu raison de ses « abus de faiblesse » comme elle aime à dire, fussent-ils accompagnés de deux Lexomil.

Elle a remonté le rideau de la fenêtre, découvrant un ciel chargé mais sans pluie. D'ici, elle peut voir, au bout de l'avenue, le campanile de la gare dressé comme une vigie, le pic de son paratonnerre planté dans les nuages bas, et deviner le vol désordonné des moineaux sur le dôme de cuivre attenant. Cette avenue qu'elle avait dû se faire à pied, après qu'elle ait décliné le nom de l'hôtel au chauffeur de taxi. Ce dernier, d'un index jauni par la fumée du tabac, l'haleine chargée de nicotine, lui avait désigné les 300 mètres d'une montée pentue au sommet de laquelle se trouvait l'hôtel du Lion d'Or. Elle n'aimait pas les chauffeurs de taxi, les bagages, les hôtels, les voyages et les voyageurs qui vont avec.

Elle a pris une douche rapide. S'est habillée chaudement et a quitté l'hôtel sans prendre son petit-déjeuner. Elle a traversé la rue en contemplant le ciel. Ce serait de la chance qu'il ne pleuve pas. Elle s'est fait un café en face, double express tassé, au Bistrot Jourdan, assise seule à la terrasse et a allumé la première cigarette de la journée. Rien de tel qu'un arabica serré et une Camel sans filtre pour se refaire la cerise.

Le monument aux morts de 1870 lui tourne le dos et plonge le trottoir un peu plus encore dans l'obscurité du jour. La province ! Ses monuments, ses commémorations, ses églises, son cimetière, ses taiseux au cul résolument terreux, leurs accents à couper au couteau et la grisaille bienveillante, il ne manque plus que l'épicerie bucolique et le bistrot Suze-Pernod à l'ancienne, pour le cachet désuet de l'authenticité patrimoniale. Et si un petit crachin pouvait noyer tout ça, se serait parfait. Déjà, ça l'emmerde.

Pour elle, la province, c'est juste une idée de la mort lente accompagnée de soins palliatifs.

Le syndicat d'initiative est à deux pas. Elle s'y rend à pied. Elle traverse un square pelé avec encore une statue en bronze représentant un arrogant militaire, un monument au fond, tout autour des façades de banques et une palanquée de traîne-savates déjà avinés avec leur cohorte de chiens résignés, le museau au sol et les couilles dans la poussière.

Elle veut des choses simples, un plan de la ville et savoir où elle peut louer une voiture. Un jeune homme bienveillant lui explique que la plupart des loueurs sont excentrés en zone industrielle ou à l'aéroport. Il lui fournit la liste et les numéros de téléphone, les adresses électroniques. Les applications internet. Elle écoute. À un moment, le jeune homme s'arrête et la contemple, interrogatif. Il suit le mouvement du doigt de la femme et plus particulièrement de son ongle, dont le vernis est écaillé, qui frappe mollement sur le comptoir, mais avec détermination.

— Vous me suivez ?

C'est à elle de plonger son regard dans celui du préposé.

— Je n'ai pas de téléphone cellulaire. Je n'en ai jamais eu et je n'en aurai jamais. Ce n'est pas à cinquante balais que je vais succomber à cette addiction communément appelée la téléphonie mobile, les réseaux sociaux et autres logorrhées marketing. Alors, on vit comment ici, dans le trou du cul du monde, quand on n'a pas de smartphone ?

Il l'a observée longuement. Une once d'incrédulité est passée dans ses yeux avant de se dérober. La pertinence de la question l'a un instant déstabilisé. Elle était la seule usagère ce matin-là dans l'agence. Elle est ressortie une demi-heure après, elle avait le plan de la ville et une Clio l'attendait à une agence de location de voiture tout près de son hôtel à partir de 11 heures.

Une fois dehors, elle sent, bien posée sur elle, le poids du regard du jeune homme qui la suit au travers des grandes baies vitrées alors que, munie de son plan, elle décide, après avoir longuement consulté le ciel, de se laisser aller dans le cœur de la ville. Elle pour qui marcher est une corvée. Une rue abrupte s'offre à elle, elle hésite puis se décide : la province, elle veut en avoir le cœur net. D'autant qu'elle a au moins deux heures à tuer avant de pouvoir récupérer sa voiture, et une promesse à tenir, celle de retrouver une hygiène de vie. La marche étant un excellent pis-aller. Le souffle court et le poumon en feu, elle débouche sur une place au centre de laquelle un marché étale ses bancs de victuailles en plein air, sous des bâches sobres. Ça sent le commerçant soucieux, l'exubérance proscrire et le tiroir-caisse de besogneux. L'essentiel des clients promènent des caddies qui leur servent autant de déambulateurs que de paniers de courses : ce sont des vieux pour la plupart, le cheveu permanenté, la mine grise et l'élégance des chrysanthèmes de la Toussaint. Rien qui ne puisse la surprendre ou changer son a priori. Elle continue, prend le temps d'allumer une cigarette et de se poser sur la place qui jouxte celle des bancs. À une encablure, le marché couvert : les halles. De vieilles demeures, où apparaît parfois, sur la façade, le bois d'un

colombage, cernent un espace piéton. Un mural en trompe-l'œil domine un pan de mur, juste au-dessus d'un Subway. Il n'y a pas de hasard. Le mauvais goût s'exporte, même en province. Les halles sont battues par le vent qui s'engouffre par les claires-voies sous les tuiles du toit. Les bouchers sont en tablier, les poissonniers en marinière et les volaillers en blouse. Elle avance dans les allées, repère un tripier. Un vrai, qui ne propose que des abats : du foie à la cervelle en passant par les amourettes, la fraise de veau. Elle se surprend à subitement trouver un certain charme à la province. Fugace. Même si l'andouillette à la ficelle possède beaucoup d'arguments. Elle va jusqu'au bout de l'allée. Deux établissements se font face. Elle pousse la porte de gauche : Les Bar'sJo. Une alignée de table dans la longueur. Une déco simple et un comptoir tout au fond. L'ardoise affiche une cuisine chaleureuse, sa prétention est l'authenticité et la fraîcheur du produit. Il est un peu tôt pour se faire une idée mais elle s'assoit sur un des bancs. Derrière le bar, le cheveu grisonnant et la vista professionnelle bien en main, officie celui qui doit être le patron. Il sert de copieux verres de blanc à des habitués aux casse-croûte matutinaux et à la langue bien pendue. Il l'apostrophe de derrière le comptoir pour la commande. Elle hésite. Ce dont elle avait besoin, c'était de s'asseoir. Ce dont elle a envie, c'est un de ces verres de blanc servis à l'amitié. Ce qu'elle devrait boire, c'est un café ou une eau minérale. Elle ne tergiverse pas trop longtemps.

— C'est quoi le blanc ?

— Chardonnay de Bourgogne, la basse, un Mâcon.

Un hochement de tête. Ça veut dire oui mais elle n'est pas fière d'elle. Juste un. Elle en fera deux, et, comme la maison ne recule devant aucun sacrifice, le patron remettra sa tournée. La province parfois.

En même temps qu'une soucoupe de saucisson, il lui apporte le journal. *Le Populaire*, ça ne s'invente pas. Elle avait oublié dans son inventaire de la France profonde, la presse régionale. Incontournable. Souvent de plus gros tirages que les quotidiens nationaux. Une proximité entre le lecteur et son environnement. Parler de ceux dont on ne parle jamais. De ceux qu'on ne voit jamais. Nulle part. Et de tous ces autres qui, le plus souvent, qui, le plus souvent, se précipitent en premier sur la page des avis de décès. En province, tout le monde se connaît.

Et parfois le hasard fait bien les choses. En page 4. Un article sur le projet très avancé de la création d'un complexe de loisirs qui devrait voir le jour dans le premier trimestre 2019 : un hôtel de luxe, un centre de remise en forme avec thalasso, un casino, un village de vacances haut de gamme, un golf, l'ensemble à dix minutes de l'aéroport, dans un parc boisé, au bord d'un lac. Il y a l'inévitable photo des parties prenantes du projet. Les institutionnels, les politiques, les banquiers, et les autres investisseurs. Tout sourire de carnassiers aux dents encore blanches. Il est là. Elle le reconnaît au premier coup d'œil, même s'il se tient à l'écart, que la qualité du cliché est plus que moyenne et que son œil ne recherche pas particulièrement la lumière ni l'objectif. C'est bien lui. Elle n'avait pas prévu cette rencontre si tôt. Elle détaille l'article qui ne fait que confirmer la naissance de cette holding autour d'un déjeuner de travail dans l'ambiance cosy d'un des

meilleurs établissements de la ville. L'objectif est de donner à la région une attractivité touristique que petit à petit le tissu industriel autochtone délocalise sous d'autres cieux plus cléments. Attirer les catégories socioprofessionnelles aisées, pour ne pas dire les riches, les seniors, pour ne pas dire les vieux, et les autres qui ont des économies et l'ambition de pouvoir rêver d'être le nabab d'un jour ou d'une semaine dans un palace.

Elle les voit, et ils se ressemblent tous, et pas qu'en province : du banquier étripé dans son costume sombre au politique à nœud papillon, du président d'une institution au sourire roublard à l'affairiste à la panse repue, tous prêts à en débattre, à en découder, se méprisant les uns et les autres, mais capables de se congratuler chaleureusement lors d'une agape pour conclure une affaire dans laquelle chacun est persuadé que l'enculé, c'est l'autre. Elle se demande ce qu'il peut bien faire là, lui, dans cette assemblée soignée de potentats à la respectabilité de façade. Elle termine son troisième verre de mâcon. Il y a un entrefilet, en bas de page, auquel elle porte une attention toute particulière : un comité s'est constitué pour apporter son soutien à un paysan qui refuse l'expropriation de son exploitation, ce qui ferait une enclave dans ce beau projet. L'affaire a été plaidée, mais le paysan, un vieil homme apparemment, n'en démord pas. Il se maintiendra sur ses terres, celles qui l'ont vu naître. Tant qu'il sera vivant. Il lui reste quatre vaches, un corps de bâtiment vétuste, une grange délabrée, un corniaud qui ne supporte ni les uniformes ni les encravatés et un calibre 12, canons superposés, de marque Verney-Caron qui lui vient de son père qui n'avait pas son pareil pour déposer deux perdreaux à l'envolée dans la gueule des deux braques qui les avaient levés. Et il saura s'en servir. Il n'est pas manchot et la cécité ne le gagne pas encore. C'est du moins ce qu'il affirme au correspondant local du journal. En concluant : tous pourris ! La photo au-dessus est édifiante. On dirait un rassemblement de rapaces avant un dépeçage en règle.

L'approche d'une heure intelligente, comme elle apprend qu'on dit ici pour parler de ce moment où le café n'est plus de mise et qu'il faut bien honorer les nobles valeurs de la vigne avant de passer à table, amène un flot de consommateurs qui s'enquillent le long du bar. Ils se connaissent, se reconnaissent, se chambrent et épongent des verres de vin de soif et de convivialité. Elle paye dans le brouhaha. Elle pense que ce premier contact est rude et ce n'est pas pour lui déplaire. Elle va réviser son avis sur la bouse et les bouseux. Mais toujours circonspecte, le hasard peut parfois faire bien les choses, elle attendra avant d'avoir un avis définitif. Même si les provinciaux ne respectent rien et surtout pas la détermination d'une femme qui avait décidé de se refaire.

Dehors, elle a la tête un rien chavirée. Le ciel est de plus en plus bas. Plus gris. Elle reprend son destin en main, plan de la ville sous les yeux. Elle tourne et retourne dans tous les sens les sinuosités de cette putain de ville sans y retrouver le moindre indice pour revenir à son hôtel.

C'est un vieux, à barbe blanche et vêtu d'un bleu de chauffe comme on n'en fait plus, qui lui indiquera son chemin d'une main aux doigts courts mais précis. Il a un accent à tailler les haies sur le bord des routes et une affabilité

bienveillante. Il la regardera longtemps descendre la rue jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'elle emprunte le bon chemin. Rassuré, il se dira que les touristes, souvent, se perdent dans des chemins tout tracés. Mais ce n'est jamais facile, quand on n'est pas chez soi. C'est du moins ce qu'il pense.

Les premiers sons qu'il a entendus provenaient de voix lointaines et pourtant les mots étaient précis.

— Ça ne nous regarde pas, je te dis...

Un silence puis une voix de femme :

— On ne peut pas le laisser comme ça...

— C'est pas nos affaires. On n'a pas à se mêler de ça.

— Mais t'as vu la tête qu'il a ?

— Et alors, c'est superficiel. La tête, ça saigne à la moindre coupure. Ça pisse le sang.

— On pourrait appeler les secours...

— T'y penses pas. On n'a pas le temps, faut faire des rapports, donner ses coordonnées... Ça te poursuit...

Un silence. Encore. La femme hésite.

— Tu veux vraiment nous pourrir les vacances ?

L'homme emporte la décision. Il monte dans la voiture. Une portière claque. Plus tard, la seconde.

— Putain, ça fait chier.

— Oui, ça fait chier.

— J'aurais préféré ne pas être là.

— Et moi, devine ? C'est le hasard, c'est tout. On n'y peut rien.

— Sans doute. Mais...

— On n'était pas là. Point.

Ce sont les derniers mots. Avant que le moteur rugisse et que les pneus mordent et patinent sur le sol détrempé. Comme si soudain, tout le monde était pressé.

Une pluie fine glisse du ciel. Elle crachote sur les feuilles du platane puis sur le toit de la Passat. S'insinue dans son cou. Il a toujours ce goût de sang dans la bouche. Un espace vide entre la première canine et la seconde prémolaire sur la mâchoire du bas. La langue inspecte les espaces. L'os est douloureux. Et puis, il ne sait pas d'où lui vient cette envie de rire qui lui traverse la tête soudainement, ni pourquoi cette expression lui revient en mémoire, celle que proférait un personnage taillé comme une armoire normande, mais en plus grand, avec des mains aussi larges que des battoirs, une mine débonnaire et dont l'expression favorite était : « Tu sais petit, il n'y a pas que les bonbons qui font tomber les

dents ». Mais son rire reste intérieur. Aux bords de ses lèvres tuméfiées. Les nerfs sans doute. Quand ça relâche.

Sa tête repose contre l'aile avant de la voiture. Le cul de son jean baigne dans une flaque grasse d'eau et d'huile mêlées. Le devant de sa chemise dégorge de sang. Il a du mal à se relever. Titube mais dans sa tête le brouillard peu à peu se dissipe. Il inspecte son visage dans le rétroviseur. S'éponge avec les mouchoirs en papier dans la boîte à gants. La boîte y passe intégralement. La pommette, l'arcade et l'œil de la partie gauche de son visage virent au violet et l'hématome double le volume. Quand il est debout, il sent la douleur dans les côtes. Il a du mal à respirer. Le poumon en sous-régime. Pourtant, il glisse une cigarette entre ses lèvres et, même douloureuse, cette taffe descend en lui comme une renaissance. Il reste un long moment à regarder les véhicules passer devant lui, quitter le parking et reprendre leur place dans le convoi du troupeau.

Dans le coffre, il trouve son bagage et une chemise propre. Il se change puis, d'un pas hésitant, se rend jusqu'au relais routier. Toutes les douleurs de son corps se sont réveillées. Celles de l'agression récente mais de plus anciennes encore. Il se rend directement aux toilettes. Dans la longue alignée de lavabos, il prend le dernier, empli la vasque et longuement baigne son visage. Jusqu'à l'ultime limite de sa respiration. L'eau glacée atténue la douleur. Quand c'est fini, il regarde son visage dans la glace. L'impression d'avoir passé la nuit dans un compacteur à déchets. Les couleurs virent du brun au pourpre et, dans l'iris de l'œil, plusieurs vaisseaux ont claqué, laissant des filets de sang envahir la pupille. Il faudra s'y faire. Plusieurs jours à passer avec cette gueule d'épouvante un peu comme celle d'un mec qui aurait eu un différend avec un déménageur de fêtes foraines.

Au distributeur automatique, il laisse pisser deux express dans un gobelet en carton et se pose sur une table haute un peu à l'écart. La sensation de chaud lui tire une grimace que la douleur amplifie. Il sent le sang battre derrière chaque déchirure, la moindre plaie, la plus infime lésion de ses chairs.

Le va-et-vient des gens, les cars qui déversent leur flot de vieux encore partiellement endormis et qui se précipitent vers les chiottes, les cris des enfants, l'odeur fade des viennoiseries, toute cette agitation le soûle. Il voudrait juste prendre deux gélules de paracétamol, et s'endormir dans un sommeil où il aurait l'impression d'avoir rêvé. Retrouver la mer et le souffle tiède d'une tramontane têtue. La langueur des ressacs se brisant sur les rocs que le soleil rougit. Le ciel tendu, lavé comme la grand-voile d'un gréement encapant le large. Il est bien loin de tout ça, là, maintenant.

Il se lève péniblement. Regarde autour de lui. Personne ne semble remarquer sa tête d'accidenté qui aurait pris un pylône en pleine face. Comme quoi, on peut se faire des idées sur le sens de l'observation des gens, ou celle de l'anonymat dans un lieu public. Il sort et plante son œil dans le ciel. La pluie ne tardera pas. Des marteaux à l'intérieur de son crâne n'en finissent pas de démolir des cloisons. Il remonte le col de sa chemise. Le fond de l'air est frais. Il grimpe dans la Passat. Enlève le plus gros des débris de verre. Il se cale derrière le volant. Ferme les yeux et, pendant quelques instants, essaie de trouver un sens à cette histoire. Il se refait

le film. Les colis, la route. On a dû le suivre. Forcément. Personne ne pouvait savoir qu'il s'arrêterait là. Sur cette aire d'autoroute. Pas même lui. Le rendez-vous, c'est zone industrielle nord, entrepôt des transports Girasol, quai 24, 11 heures. Peu à peu, le cheminement de sa pensée l'amène à cette conclusion, celle d'être pris dans la nasse d'un piège qu'il ne pouvait pas prévoir, donc anticiper. Il n'y a pas de hasard. Il le sait bien. Sa participation s'arrêtait à la réception chez lui et à la livraison de deux colis à Limoges, ville au nom exotique s'il en est ! Inconnue. 600 bornes pour se faire dépouiller sur un parking de station-service comme un vulgaire représentant de commerce. Putain l'amitié ! La fidélité ! Il n'a même pas fait ça pour l'argent. Simplement parce que Martin lui avait dit qu'il n'aurait pas de soucis. Un service. Quarante ans d'amitié. Au final, une tête comme un compteur à gaz et un flingue braqué sur la tempe. Ce n'est plus une anecdote. C'est un braquage en règle. Et ça, il ne l'acceptera jamais. Qu'on le prenne pour une tanche et que l'affectif lui bouffe les neurones, ce sont deux choses différentes. Il doit faire la part des choses. Mais se sentir à la fois manipulé et violenté, c'est un autre chapitre d'un livre qu'il n'aurait pas souhaité rouvrir. Il prend son téléphone et compose le numéro de Martin. Dix sonneries avant de tomber sur la voix de cette salope qui rappelle que le correspondant n'est pas joignable mais qu'on peut laisser un message après le signal sonore.

— C'est moi. Juste pour te dire que ça ne s'est pas passé comme prévu. Je serai sur place à l'heure du rendez-vous. Rappelle-moi d'ici là.

Il raccroche et se rend compte que la perte de ses dents, la difficulté qu'il a pour mouvoir ses lèvres ont dû modifier son élocution. Il refait le numéro, attend les interminables jérémiades de la voix de synthèse. Il dit simplement :

— C'était Max.

La rage intérieure. Blanche. La violence dans la tête. Rouge. Il ne parviendra pas à dormir, pas plus qu'il n'arrivera à calmer la douleur. Il démarre, sort du parking et reprend sa place dans le flot des usagers anonymes d'une autoroute surchargée. La fraîcheur du dehors s'engouffre dans l'habitacle par la vitre défoncée. Fouette son visage et une espèce d'anesthésie opère. Alors, il abaisse toutes les vitres pour laisser le vent brasser l'air et emporter la musique qui sort du lecteur qu'il finira par éteindre.

Le silence.

Rien que ça.

Pour finir le voyage.

Même les yeux fermés, elle le voit, le sent sur elle. Elle ne peut occulter son poids, son odeur âcre de blanc. Les peaux distendues de son ventre qui l'écrasent. Sa panse de porc. Ses seins de truie. Les gémissements, l'ahanement de ce plaisir qui ne vient pas assez vite. Son haleine qui empeste l'alcool. Elle ne peut pas se boucher le nez ni les oreilles. S'embarquer pour ailleurs, ça oui, elle peut le faire. Et alors, repasse derrière ses paupières closes Le voyage. Douloureux. Du fol espoir quand ils ont réuni l'argent. La famille des cinq filles qui s'était saignée jusqu'à vendre les terres qu'elle cultivait et qu'il faudrait qu'elle quitte. Les rouleaux de billets dispersés partout dans les bagages. Dans les sacs en tissu, sous les robes amples et les dessous intimes. Partout où on peut dissimuler ce papier usé jusqu'à la déchirure. Ces billets que des mains avides ont tachés de leur sueur, de cette avidité frottée entre le pouce et l'index. Compter. Même quand on ne sait pas. L'argent, ça a une odeur et une arithmétique qui ne s'apprend pas à l'école. L'argent, c'est parfois pourquoi tu vis et souvent pourquoi tu meures. L'argent, c'est une violence qui emporte les âmes. C'est ce qu'elle pense. Mais on ne fait rien sans argent.

Elle peut revoir le désert. L'immense étendue de sable roux. Le cul brinquebalant sur les lattes de bois disjointes à l'arrière des pick-up. Les étapes dans ses tentes de fortune. Ces villages obscurs dans lesquels elles faisaient une halte rapide pour l'essence, les vivres et surtout l'eau. Et l'échange des billets passant de main en main. Les interminables palabres qui scellaient la transaction. Le regard sombre des hommes qui menaient le convoi. Les dialectes qu'elles ne comprenaient pas. Le poids du désir qui pesait dans les yeux immobiles des nomades lors d'une halte dans un camp provisoire. Les billets échangés. Toujours. À toute vitesse. La tape sur l'épaule, le poing qu'on serre, sur le cœur. Le repas de *chikwangu* ou de riz blanc. La natte sur le sol. Le corps enveloppé dans le pagne. Et l'œil qui met du temps à se fermer sur le sommeil. Les bruits du dehors. Les pas des hommes qui s'immobilisent. Les feulements et le cri soudain d'un animal. La lutte jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. Et le départ, à l'aube fraîche dans le petit jour à peine levé, sur les pistes défoncées. Après, un soleil de feu dans un vent de poussière jusqu'à la nuit suivante. Et les autres. Toutes les autres.

Elle peut revoir les courbes lentes du fleuve Congo. La teinte verte des algues, le courant de la mangrove. Ses mains dans la fluidité liquide. Le calme du cours d'eau qui comme une langue avance dans les terres pour aller jeter ses reins

impétueux dans l'immensité de l'océan. Le bétail le soir, qui s'abreuve dans la boue des fonds. Le départ des aigrettes, au ras des rides immobiles qu'un souffle défrise. En face, l'autre rive qu'on aperçoit à peine, tant le courant est large, puissant. Elle peut revoir tout ça, elle n'a jamais eu devant elle d'autre décor, de toute sa vie.

Et soudain, il bascule. Sur le côté. Il émet un rot satisfait. Remet la peau du prépuce sur le gland. Elle sent sur ses cuisses le liquide qui s'échappe. Elle se lève jusqu'au lavabo. Se lave à grande eau, sans un mot. C'est lui qui croit bon de préciser :

— C'était bon, non ? Le confort avec vous les nègres, c'est que vous avez des chattes bien ouvertes et tout de suite liquides.

Il remonte son slip. Son pantalon. Rajuste sa chemise.

— Vous n'êtes pas coincées du cul.

Le rire est large. Satisfait. Le bon mot quand on est le seul bon public. Il dépose le billet sur la table de chevet.

— C'est pour toi, mon petit chat. Je reviendrai, t'en fais pas, je ne suis pas un ingrat.

Quand il veut l'embrasser, elle a un mouvement de recul et elle parvient à se soustraire à l'étreinte.

— Rétive et fière. Ça me va, c'est comme ça que j'aime les femmes. Les soumises m'emmerdent, c'est pour ça qu'on les trompe et qu'on va aux putes.

Un nouveau rire graveleux. Les banalités ne lui font pas peur à énoncer. Il enfle son veston et retrouve son allure de bon bourgeois qui revient des putes. Il ouvre la porte et se retourne avec un sourire condescendant.

— Tu as droit au bonheur, promis, je reviendrai... mon petit chat... noir... mon chat noir ! Ah, ah, ah...

Un nouveau rire étranglé en descendant l'escalier. Pour un peu, il finirait en sifflant une bonne vieille chanson de bamboula.

Elle efface le billet dans l'espace qu'elle a pratiquée dans la couture de son vêtement. Finit de se laver.

Ça, ce n'est rien. Après, il y a eu les viols. Tout le long du voyage. À chaque fois qu'elles changeaient de passeur au bout d'un maillon du parcours. Baisées comme des chiennes. Obligées d'offrir son ventre, sa bouche, son cul. Deux, trois, jusqu'à quatre fois à la suite. Elle peut encore entendre leurs rires. Les mots qu'ils échangeaient. Elle ne sentait rien dans son corps à part cette immense douleur blême de l'humiliation quand ils remettaient leur sexe vide dans le tissu de leurs pantalons et qu'ils tournaient les talons comme s'ils avaient mis le pied dans une merde de chien. Ça, ça ne faisait pas partie du marché. Ça a duré jusqu'à ce bateau de misère qui les a transportées. Deux jours et deux nuits. Dans la soute, sans voir le jour. Entassées avec d'autres aux regards perdus. D'autres hommes et d'autres femmes. Hagards et résignés comme elles. Les gardes armés venant vérifier la docilité des voyageurs. Le moteur qu'on coupait brutalement. Juste sentir les vagues frapper le bois de la coque. La houle qui faisait tanguer l'embarcation. Et le moteur qui repartait, tout aussi soudainement qu'il s'était

arrêté. L'odeur d'huile brûlée et de gas-oil. L'estomac vide, essoré comme un chiffon de ménage. Le cœur qui vient au bord des lèvres, et la soif qui creuse dans la gorge des pelletées pour forer une source dont il ne reste que la terre.

Fermer les yeux. Revoir le fleuve lent et large. Le soleil dont la lumière s'effondre pour se noyer dans les méandres sombres. C'est ce qui les a fait tenir, creusant dans leur chair des blessures indélébiles.

Après, c'est le froid des villes. Les camions. Encore les viols sur des sacs en jute dans des hangars déserts. Des chemins incertains, des routes désolées. La nuit, le jour, jusqu'à ce que tout se confonde. Jusque-là, aujourd'hui et maintenant. Putain dans une chambre à l'écart du centre de la ville. Un confort précaire, mais par rapport à d'où elles venaient ça pouvait être assimilé à du luxe. Du chauffage, de l'eau, elles étaient nourries et, tant qu'elles restaient dociles, elles n'étaient pas soumises à la violence. Une fois, l'une d'elle s'est rebellée, refusant le client qui lui était proposé. Un homme l'avait longuement frappée. Avec les mains, les poings, les coups de pied dans le ventre après qu'elle soit tombée au sol. Une fois inanimée, ils avaient fait venir les autres filles, et les avaient obligées à rester présentes lorsqu'ils l'avaient violée par trois fois.

— S'il y en a d'autres qui ne sont pas d'accord, c'est comme ça que ça se passera. Il y en aura pour tout le monde. Pas vrai, les gars.

Les deux autres avaient ricané, regards fuyants en rajustant leurs vêtements. Des serviles. Des esclaves, comme elles, mais qui l'ignoraient.

— Je vous rappelle que vous n'avez pas de papier. Si vous sortez d'ici, c'est la prison pour commencer et la reconduite à la frontière. Et vous savez où aller ? Hein, est-ce que vous savez où aller ?

Il avait monté le ton en les dévisageant une à une. C'était lui le chef. Un petit, trapu, la peau claire et le cheveu roux, avec un accent serbe.

— Vous allez filer droit ! Qu'est-ce que vous voulez ? Aller sucer des bites sur les banquettes de bagnoles volées, vous faire ramoner le trou du cul à l'arrière de camionnettes et donner votre fric à des compatriotes à vous gavés de mauvaise herbe ou défoncés à la came frelatée. C'est ça que vous voulez ?

Un blanc. Un silence. La violence quand elle est sans mot. Sans son.

— Je veux pas d'histoire, d'accord ? Vous faites ce qu'on vous dit. Point barre.

Il avait remis la boucle de son ceinturon, rajusté la mèche de ses cheveux dans l'ordre, pointé sur chacune d'elles un index inquisiteur, un œil mauvais et laissé tomber le silence tandis que la jeune femme se relevait péniblement, les pommettes éclatées, les lèvres déchirées, se tenant le bas-ventre. Alors que de ses yeux coulaient, invisibles, des larmes sèches.

Ce n'était pas ce voyage-là dont elles avaient rêvé.

Fatimatou retrouva ce regard vide dans son visage émacié, immobile. Nul n'aurait su dire quelles étaient ses pensées, dans ce moment-là.

Le fond de sa pupille était aussi calme et profond que le lent cheminement du fleuve dans le silence des mangroves.

Le parking du Club House est gavé de cylindrées dont la plus médiocre titre plus de cent cinquante chevaux. La plupart, des allemandes, de l'italienne et quelques rares anglaises égarées dans ce parc au contour viril. Elle a garé sa Clio de location un peu à l'écart. Près des voitures du personnel et des containers à poubelles. D'ici néanmoins, elle peut surveiller les entrées et les sorties. Son taf de concierge, comme elle dit. 2 heures déjà. Mais elle trouve que les déjeuners d'affaire ont une fâcheuse tendance à se prolonger au-delà des heures syndicales, c'est à ça qu'elle pense, tandis qu'un menu crachin tisse sur le pare-brise une dentelle minutieuse. Elle laisse la vitre entrouverte. Le froid ne parvient pas à la déstabiliser. Faut dire qu'elle cuve gentiment les excès de boisson de la matinée et, même si elle s'est imposée de sauter le repas de midi, elle n'en est pas moins à sa troisième barre chocolatée bio, sans sucre, sans adjuvants, sans exhausteurs de goût ajoutés, sans huile de palme, sans colorants, sans rien d'autre qu'une espèce de goût de carton trempé dans un cacao insipide. Elle est envahie par une putain de fringale qui lui tord les tripes et qu'elle compense en allumant sa troisième Camel depuis qu'elle planque. Il faut qu'elle perde du poids. C'est un impératif. Ça passe par ce qu'on bouffe, d'abord. Après, il y aura les autres sacrifices. L'alcool, ça, elle pense pouvoir le maîtriser. Le tabac, mais l'expérience des autres lui a prouvé que, dès que tu arrêtes, tu prends vite fait trois kilos sur les hanches, deux dans le gras du ventre et le reste dans le cul. Alors elle hésite. Elle verra plus tard, quand elle aura bouclé son contrat. Surtout que cette putain de ménopause se chargera d'enrober le reste. Quand tu es sur une affaire compliquée, ce n'est pas le moment de lâcher du lest. De choisir la proie pour l'ombre. La concentration, c'est le socle de son métier. La vigilance et la rigueur. Ce n'est surtout pas le moment de changer ses habitudes. Ça peut te coûter la vie, immédiatement. Cash. Tandis que le reste, les kilos en trop, les cigarettes inutiles et l'alcoolisme mondain, ça peut t'emmener jusqu'à l'âge de la retraite, et dans son métier, la retraite, c'est déjà une borne inespérée.

Le golf s'étend dans les plis d'un vallon verdoyant. Ce doit être un décor épatant quand le temps est de la partie. Ce n'est pas le cas aujourd'hui où pas le moindre caddie sur le green, pas une seule casquette, ne vient colorer la parfaite unité d'un vert immuable, rien que l'impitoyable rigidité d'une pelouse taillée à la bonne hauteur pour le dédale des parcours. Dans le contrebas, elle peut apercevoir l'œil glauque d'un étang dont le reflet métallique se confond avec la

grisaille du ciel. Déjà qu'elle n'aime pas la province, mais si en plus c'est la campagne un peu trou du cul, un peu prout-prout ma chère, la capeline Burberry et le sac Louis Vuitton pour aréopage de blondasses peroxydées, ça devient vite irrespirable. Et le golf, ce n'est le plus souvent qu'une assemblée de trous de balle... si elle peut dire en s'esclaffant intérieurement.

Plusieurs de ces créatures se quittent sur le seuil du Club House, s'embrassent et se promettent de se rappeler, de s'aimer encore longtemps alors qu'elles se détestent et claquent les portières de leur Austin Clubman avant de regagner leur vie de fausses blondes dans des bras de prédateurs provisoires, le temps d'un échange sans lendemain, mais ça fait partie de l'indispensable panoplie de la bourge de province qui, aujourd'hui comme hier, n'aura eu le temps de rien faire.

Peu à peu, le restaurant se vide. Il ne reste plus que quelques grosses berlines. Les affaires se prolongent, mais on sait qu'après le café tout est joué ; si les cartes doivent être rebattues, elles le seront plus tard, après que l'on ait servi l'ambroisie des alcools chatoyants dans des verres profonds et que le havane vienne naturellement aux lèvres. C'est à ce moment-là sans doute, alors qu'elle allumait une troisième Camel, qu'elle a aperçu une voiture grise, solide, d'une marque suédoise, probablement une Volvo ou une Saab, qui s'avavançait sur le parking, en a fait le tour avant de se garer, elle aussi, à l'écart, le capot tourné vers la sortie. À l'intérieur, ils étaient trois. Des hommes. Ils sont restés dans l'habitacle. Immobiles. Elle se dit qu'elle devenait imprenable sur les marques de voitures. C'est souvent comme ça quand on s'en balance, on aime les sigles, les belles lignes, le luxe et le fric qui va avec, en fait tout ce qu'elle ne possédait pas.

Deux hommes sont sortis du Club House, ils ont rajusté la tenue de leurs manteaux, regardé le ciel et fini par allumer le Corona qui pendait à leurs lèvres. Ils ont échangé quelques mots visiblement sans importance. L'un d'eux a souri tandis que l'autre lui tapait sur l'épaule. Puis ils ont avancé sur le gravier du parking, quelques pas sous le crachin. Il est arrivé juste derrière. Un peu boudiné dans un costume de bonne facture. Il parlait sans ambages à un jeune type qui le suivait, deux pas derrière, ponctuant les phrases avec un geste péremptoire de la main. Il n'y avait pas de place pour le doute ou la discussion. Les décisions étaient prises, il serait peine perdue de revenir dessus. Il avait l'air agacé. Comme toujours quand un différend subsiste. L'autre l'a bien compris, il a relevé le col de son manteau et, après une poignée de main de circonstance, a gagné la Rover tandis qu'il le regardait, un peu comme si c'était un chien qui venait de bouffer sa merde. La portière a claqué. Le pied sur la pédale se voulait rageur. Une lippe condescendante a précédé un sourire méprisant. Les loups entre eux. Pas de place pour l'affect. Et chacun connaissait parfaitement la règle du jeu.

C'est ça qu'elle lisait sur les visages, les attitudes, l'éternelle mise en scène des pulsions, des ego, du pouvoir. Et bien que ne connaissant pas l'histoire, elle était sûre de ne pas se tromper sur les intentions, les motivations. Un jour, ils finiraient par se tuer, d'une façon ou d'une autre, gentlemen, ou voyous, il n'y a que les armes qui changent.

Martin a attendu qu'un autre homme vienne dans l'encadrement de la porte.

Plus grand, plus large, plus élégant plus âgé aussi, dont l'opulente chevelure blanche, la démarche et la stature traduisait la sérénité. Il a enlacé ses épaules en une posture rassurante. Ils ont parcouru du regard l'ensemble de la campagne noyée dans une brume liquide. Déjà la lumière du jour baissait. Il n'était pas 16 heures. Ils ont fait quelques pas, partagés quelques mots rassurants ou définitifs. Ils étaient entre eux. Confiants dans leurs choix, dans leurs décisions, complices de la même affaire, de la même arnaque. Il l'a accompagné jusqu'à la Mercedes-Maybach noire. Le vieux est monté. Un dernier échange. La main sur l'épaule. L'étreinte virile. La douce régularité du moteur qui répond au premier tour de clé. Les gants qu'on enfle avant de se saisir du volant. La ronce de noyer. La portière lourde. Et la musique qui jaillit des enceintes Bose. La qualité et l'élégance, Beethoven, la 7^e, direction Karajan. Les nazis ont la vie dure. Il reste sur le parking, la main droite levée tandis que la Mercedes sort de l'aire de stationnement. C'est à ce moment qu'elle voit la suédoise démarrer à son tour et suivre les feux arrière de l'allemande. Elle a comme un pressentiment. Elle ne saurait dire lequel, mais quelque chose ne tourne pas rond. L'expérience. Elle fouille dans la boîte à gants. Sous les documents de location, ses doigts palpent et tombent sur la crosse du Beretta. Elle l'extrait et le fourre dans son sac sur la banquette. Elle ôte le cran de sécurité. Soudain, tous ses sens sont en éveil, elle retient juste l'envie de se mettre une Camel entre les lèvres, comme celle de se glisser une lampée de Bally dans le cornet, histoire de retrouver des sensations fortes et de rester dans la lucidité de l'instant.

Lui, il prend son temps. Un autre type, téléphone en main, fait son apparition. Quand il arrive à sa hauteur, il repose l'appareil dans la poche de son costume sombre. Ensemble, ils gagnent la BMW série 7 Sedan qui est la dernière à séjourner sur le parking. Ils s'arrêtent et palabrent un moment. La pluie a cessé. Il ne reste que la brume. Puis il monte à droite tandis que l'autre prend la place conducteur. C'est lui maintenant qui est au téléphone tandis que les bourrins s'emballent sous le capot.

Au début, elle a du mal à suivre la cadence mais les lacets courts de la route ont tôt fait de remettre de l'ordre dans les compétences. Elle peut voir les feux arrière de la Merco, comme ceux de la suédoise qui lui colle au train. Et, plus en retrait, la BMW qui dévale la pente sans à-coups, enroulant les courbes avec la sécurité de ses 12 cylindres. Elle laisse une distance équilibrée entre elles mais ses mains restent rivées au volant. Elle ressent physiquement les aspérités de la route. La tension des virages puis, lentement, elle se laisse distancer. La peur ou la raison, sans doute les deux à la fois. Il est des choses dans la vie avec lesquelles elle n'est pas pressée de se mesurer. Elle peut parfaitement, d'où elle est, apprécier le dépassement de la Mercedes par la suédoise dans la seule partie large de la route, voir la vitre s'abaisser, un bras jaillir dont elle peut supposer qu'il est prolongé par un objet qui peut s'apparenter à une arme de poing. Elle n'entend rien d'autre que le bruit que fait la calandre de la voiture quand elle percute le fût du chêne en contrebas et analyse que le conducteur a préféré la sortie de route plutôt que l'impact d'un projectile vraisemblablement destiné à sa tête. Enfin, elle voit la

fumée instantanément jaillir du moteur. Et la suédoise disparaître dans les dernières difficultés de la descente, avant de prendre la mesure de sa puissance sur l'axe de la voie rapide au bout de la route. Elle a le temps de vérifier que l'acier allemand, s'il a perdu la guerre, reste une valeur sûre dans les sous-bois provinciaux. L'homme aux cheveux blancs s'extrait de la Mercedes, titubant certes, mais parfaitement autonome.

Elle relâche alors la pression de ses doigts sur le plastique du volant mais conserve un œil vigilant sur le Beretta, au fond de son sac.

La mort, ce n'est jamais qu'un détail qu'on n'avait pas appréhendé.

Le quai 24 est le dernier. Au fond d'une vaste cour battue par les vents. Les camions en transit attendent dans l'enclos de l'espace réservé à cet effet. Au cul des remorques, les portes coulissantes sont abaissées, laissant les entrepôts à l'abri du vent qui vient, par le travers, fouetter les structures métalliques. Il est 10 heures 57 au cadran de l'horloge digitale du tableau de la Passat. Il allume une cigarette et contemple le ciel de cendre, la pluie minuscule mais tenace qui descend derrière le pare-brise. Et le portail d'entrée des transports Girasol désespérément ouvert sur le vide.

Il a calmé la douleur avant qu'elle ne s'installe définitivement à doses soutenues de paracétamol acheté dans la pharmacie d'un centre commercial périphérique et avant de bénéficier de la proposition d'une jeune employée achevant ses études d'infirmière de bien vouloir lui suturer et panser les plaies de l'arcade, de la pommette gauche ainsi que de la commissure des lèvres. Pour le reste, elle a longuement appliqué un onguent avec un doigté sans faille sur les bosses et autres hématomes qui commençaient à virer de couleur. Elle avait un joli sourire et une application dans l'exécution qui laissait présager une évidente perfectionniste. Il a prétendu avoir dévalé une pente abrupte alors qu'une envie pressante l'avait contraint à s'arrêter en pleine campagne dans un endroit isolé. Il n'était pas fier de son mensonge, et ce n'était pas les yeux condescendants de la jeune femme sur la crédibilité qu'elle accordait à son explication qui pouvaient le rassurer. Elle n'a pas voulu de rémunération, alors il a laissé tomber un billet de cinquante pour les bonnes œuvres de la médecine. Et il est reparti dans la zone industrielle à la recherche des entrepôts des transports Girasol. Les zones industrielles ont en commun la laideur de leurs bâtiments, la rareté des espaces verts et la neutralité des couleurs qui les agglutinent dans un même anonymat de façade. L'entrepôt du transporteur ne faisait pas exception à la règle : il était au bout d'une route défoncée par les surcharges des remorques sous lesquelles les essieux fatigués maintenaient les roues qui creusaient des ravines profondes. Au-delà, après les bretelles d'échangeurs, des étendues de parcelles à lotir, pour d'autres entreprises en attente d'investisseurs, dont on devine les infrastructures routières délimitées par le jalonnement des lampadaires bordant les allées.

Il ne peut s'empêcher de consulter une nouvelle fois la montre de bord : 11 heures 04. C'est à ce moment-là que la moto a franchi le léger dos-d'âne qui oblige les poids lourds à ralentir pour accéder aux quais de déchargement. Une

Guzzi Brevia 1100, noire avec un passager à l'arrière. Sans hésitation, elle s'est dirigée vers le quai 24. Il a senti comme une menace dans l'arrivée de cet engin dont il n'avait pas anticipé la présence. Il attendait Martin, point. Le conducteur a stoppé la machine à la hauteur de la portière avant. Il est descendu. Ce qu'il supposait être deux hommes sont restés sur la moto. Le moteur toujours en marche. Il a jeté sa cigarette dans une flaque d'eau qui croupissait au fond d'une ornière et s'est avancé vers eux. L'homme à l'arrière a relevé la visière de son casque. Juste un regard sombre et une voix atténuée pour asséner :

— Salut, t'as les colis ?

L'accent des quartiers. Le phrasé des lascars. Des gamins. Il a fait un pas de recul, bien campé sur ses deux jambes.

— Ce n'est pas vous que j'attendais.

Un silence que le vent emportait au loin, là où le bruit sourd des axes de l'autoroute se mêle à ceux des pelleteuses mécaniques des chantiers alentour. Le timbre de la voix qui change. La menace. L'urgence.

— Mais c'est nous qui sommes chargés de récupérer les colis.

Sur la poignée des vitesses, la main gantée que l'on sent impatiente. Dans sa tête, l'impression d'un vide absolu. Le sentiment d'être indéfiniment plongé dans une histoire dont il ne parvient pas à saisir les enchevêtrements. Les connections qui relient le début de cette affaire, Martin, et là maintenant sa gueule défoncée et ces deux types qui ne lui disent rien de bon et dont il pressent que la partie ne sera de toute façon pas facile, faute d'être gagnée.

— Je n'ai pas de colis.

Les doigts qui pressent la poignée, prêts à lâcher les chevaux.

— Mais qu'est-ce que tu fous là, alors ?

L'exaspération méprisante. Le ton du taulier pour son subordonné. Il ne lâche rien. Regard fixe. Paupières froncées et pour cause. Comme s'il n'avait pas senti cette arrogance de négrier sur le menu fretin.

— Je veux voir Martin.

— Martin ?

— Oui, Martin, celui à qui je dois remettre les colis.

Le crachin n'en finit pas d'épuiser la luminosité basse du jour. On entend au loin des wagons sur les acheminements ferroviaires. Des voix, des bruits de heurts métalliques que porte le vent. Il ne parvient pas à discerner les traits du visage qui lui parle. Il se dit qu'il s'en fout. Même si elle n'a pas été clairement énoncée, la menace est là, dans les attitudes, dans les mots, dans ce moteur qui avec une régularité métronomique hache le silence. Dans le blouson de cuir négligemment ouvert. Le buste est large. Dans la poche intérieure, on devine la bosse que pourrait faire la crosse d'un calibre. L'urgence. C'est ce dont il a besoin pour sortir de cette torpeur qui le paralyse. Puisque rien ne répond à la moindre logique, il ne reste qu'à sauver les apparences.

— Y a pas de Martin ici, mec. Tu nous files les colis et tout se passera bien.

C'est la seconde fois qu'on lui fait la même demande. Il n'y en aura pas une de plus. C'est ça qu'il décide. Une lueur lui traverse la tête. Il faut juste qu'il retrouve

les rouages et les mécaniques enfouis. Se remettre dedans. Dans cette partie qu'on croit toujours perdue. Qu'on veut oublier mais qui vous rattrape, inexorablement. Ne pas subir. Jamais. Ça a toujours été la règle.

— OK, c'est bon.

Il se dirige vers le coffre de la Passat et relève le hayon. Le pied-de-biche est là, sous les chiffons gras et les vieux vêtements de travail qu'on met pour bricoler, au milieu du bordel et des odeurs de gas-oil.

Un camion entre dans la cour, lentement. La diversion. Ses mains accrochent le métal. Il jaillit, la pince en acier à la main, le corps bien posé sur les deux jambes fléchies. La rapidité d'exécution. À la volée, la barre de métal vient frapper de plein fouet le conducteur qui accuse le choc, le déstabilise. La main lâche la poignée et la moto fait une embardée. Il voit par l'ouverture du blouson de l'homme derrière apparaître le canon d'une arme. C'est le moment où il envoie une deuxième charge. Avec l'élan. Elle cueille le passager en pleine poitrine. Il tombe à terre et le casque vient heurter le sol. Le bruit d'une faïence fêlée. Le pistolet s'échappe de la main gantée. Il continue d'avancer les doigts serrés sur l'axe métallique. L'envie d'en finir. L'envie de tuer. La moto est debout. Même si le conducteur éructe des horreurs où il est question de fils de putes et d'enculés, le bras en travers du torse, se maintenant la poitrine. Le passager se relève et enfourche le siège arrière. La clavicule out et les côtes défoncées. La puissance du moteur qui rugit. Le pneu qui patine sur le bitume. L'odeur du caoutchouc qui se désagrège. Un dernier élan, il porte le coup alors que s'abat sur le phare les deux dents biseautées de l'outil faisant voler une myriade d'éclats de verre. Enfin la Guzzi se cabre. Retrouve son équilibre. Il est prêt de s'effondrer quand il voit les pots arrière de la moto sortir de la cour et disparaître par le portail dans la grisaille de la zone industrielle, deux fumées ternes sous un ciel bas.

Il fait quelques pas avant de laisser le pied-de-biche s'échapper de ses mains et choir sur le sol. Les afflux de sang générés par l'effort viennent battre sa tempe et cogner son poitrail. Il vacille. L'air manque à ses poumons. La douleur est intense et traverse son corps. Il ferme les paupières et une glaire vient étrangler la toux qui secoue sa gorge. Il pourrait vomir mais ne fait que cracher. Une immense lassitude l'envahit. Ça, plus le sentiment de n'être que la variable d'ajustement d'une mascarade dont il ne maîtrise ni les tenants, ni les aboutissants. C'est beaucoup. Il va jusqu'à l'arme qu'il ramasse. C'est un Star 9 mm. Il fait jouer la culasse. Une balle est engagée dans la chambre. Prête à jaillir. Rien n'est passé loin. Rien n'est laissé au hasard.

Sauf la vie. Il glisse le canon froid dans la ceinture de son jean et regagne la Passat.

Il quitte la cour.

Comme si de rien n'était.

Sous l'œil incrédule du chauffeur de camion dont le regard derrière le pare-brise se perd dans le crachin ténu qui n'a pas laissé le moindre répit à l'opacité du ciel.

DEUXIÈME PARTIE

La lame a tranché la viande juste sous l'os de la côte. Le sang a suinté par l'orifice laissant la chair à vif, violine. Le second coup a rompu des ligaments et les sucs se sont répandus. La griffe s'est plantée dans le gras et des goûtes pourpres ont constellé le blanc immaculé de l'assiette en porcelaine. Malgré la douleur, la viande laissait dans sa bouche une saveur exquise. Il suffisait juste de laisser fondre la texture entre les dents qui restaient solides bien que douloureuses. La mastication lente et laborieuse renforçait le plaisir de déguster cette viande rouge, saisie sous une braise ardente.

L'endroit ne ressemblait à rien. Un vide conceptuel, sans accroches, sans personnalité autre que des murs nus et blancs pour un décor standardisé. Une vague allure d'ancienne boucherie de village. Des plaques de concours de comice agricole accrochées aux murs, des billots en bois sur mesure et des râteliers supportant des couteaux et des feuilles de boucher pour faire vrai. Les baies vitrées donnaient sur un parking de centre commercial, de la grisaille du ciel pissait une larmoyante litanie. Dedans, des couples silencieux, téléphones en main racontaient la vacuité de leurs vies sur des réseaux pour des gens qui s'en foutaient totalement. Des commerciaux isolés, le nez planté dans l'écran de leur portable, cravate un peu lâche autour du cou et s'ouvrant sur des poitrails velus, poignets de chemise remontés sur des bras aguerris à la pratique tennistique, tentaient de mesurer la distance qu'il y a entre l'objectif couillu et la réalité mesurable. Un delta qui traçait dans leurs visages les affres du désarroi et de la perplexité. L'ensemble était administré par une serveuse accorte et pleine de bonne volonté, mais que les nuits passées à bosser les cours de sa troisième année de médecine ne prédisposaient pas à une éthique professionnelle infaillible.

Heureusement, la présence d'écrans plasma de 78 pouces disséminés dans les diverses salles de l'établissement, égayait la morosité clinique des murs et, bien qu'il détestât ces capteurs de regard, pour une fois, il trouvait que, entre les zombies humanoïdes et l'ambiance d'abattoir du lieu, les taches de couleur des émissions insipides meublaient avantageusement sa solitude que seuls une faim de loup et le hasard avaient amenée dans cet endroit. Il finit le premier pot du patron. Un vin rouge trop frais auquel il avait du mal à trouver et du nez et des arômes en bouche. Mais ça allait assez bien avec le reste du standing de la maison.

Il n'aimait pas les pensées qui lui venaient en tête. Même diffuses. Il ne parvenait pas à avoir une lucidité suffisamment claire pour analyser ce que

l'émotion embarquait dans une violence qui le submergeait. Qu'est-ce qu'il foutait là ? Agressé par deux fois. La gueule démolie, les côtes douloureuses. Dans une ville inconnue paumée dans la profondeur d'une province isolée. Juste parce qu'il avait répondu présent à la fidélité d'une amitié vieille d'au moins quarante ans. Et Martin qui fermait sa gueule. Qui ne répondait pas à ses nombreux appels. Il n'y avait pas de logique. Rien ne se tenait. Rien n'avait de sens.

Il commanda un nouveau pot. Il ne finit pas l'entrecôte et laissa sur le bord de l'assiette une large bordure de gras figé et de viande froide plus l'inévitable feuille de chêne pour la déco minimaliste. En lui grimpaient une espèce de tension qu'il avait du mal à maîtriser. La fatigue achevait de faire son travail de sape et l'acculait dans les cordes. Il n'avait plus l'âge pour ça. Il n'avait plus la niaque. La taille. L'envie. Ni les épaules. Les vieux, ça prête le flanc aux malfaisants et à la jeunesse triomphante. Dans le paysage actuel, il n'y a pas de place pour les athlètes de l'andropause.

Et pourtant, quelque part dans sa tête, l'envie d'en découdre, de ne pas baisser la garde faisait son chemin. Ne pas se coucher, jamais. Tant qu'on n'a pas joué toutes les cartes. Dans un jeu de hasard, la chance a toujours deux visages. Et là... On ne pouvait pas dire que le hasard n'avait pas un coup d'avance. Pour la *suerte*, il n'avait pas encore la main chaude : le hasard ou la manipulation, il ne saurait trancher. Sa seconde nature reprenait le dessus et éliminait une part des doutes. Mais son instinct lui dictait de ne rien lâcher. Il fallait retrouver Martin. L'urgence. Même s'il n'avait pas le trousseau, Martin avait des clés.

Le second pichet arriva. Il essaya de se concentrer sur le cul de la serveuse. Elle aurait pu être sa petite fille, et alors ? Un beau cul reste un beau cul. Et le plaisir des yeux n'abîme la cataracte que des vicieux et des concupiscent. Ce qui n'était pas son cas.

En enlevant l'assiette, la petite note commerciale : Ce n'était pas bon ? Si, mais trop copieux. Non, il ne prendra pas de dessert. Un café ? Oui serré, à l'italienne. Une moue complice qu'efface le rituel du sourire mécanique. La lassitude d'un métier qu'on n'a pas choisi. Le vin est un peu moins frais que le précédent. Une ivresse le gagne. Pour les vieux, le plus dur est de remettre le couvert.

Il fallait qu'il dorme.

Dehors, les ménagères, emmitouflées dans des vêtements de pluie, emplissaient le coffre de leur véhicule de sacs dégueulant de victuailles manufacturées, la mine hagarde et le geste agacé. La taloche facile sur les fesses du marmot geignard. Peu à peu, les clients du Roi de la côte de bœuf s'éclipsaient vers des horizons moroses : ça se voyait à l'étroitesse de leurs épaules dans des costumes étriqués. Ce n'était pas demain la veille qu'ils exploseraient les compteurs du bonheur.

Il avait envie d'une cigarette. À cette heure-là, chez lui, il monterait sur la terrasse, s'accouderait sur la pierre rêche de la rambarde et regarderait une envolée de mouettes s'embarquer dans le bleu d'un ciel sans partage sur la ligne d'horizon, vers la mer qu'on devinait au-delà des toitures des maisons. Alors il allumerait un Miniaturas, ces cigarillos au goût âpre, et attendrait que la torpeur méridienne l'emporte vers les confins de la somnolence. Alors il reposerait son

corps sur le vieux matelas jeté sur le bois du plancher vermoulu, sous l'abri ouvert sur le ciel, et, abrité par les tuiles d'un toit pentu, il laisserait le sommeil lentement l'envahir.

Il était loin de tout ça.

Il s'apprêtait à commander un second express quand son regard est attiré par l'image sur l'écran de télévision. Un ballet de voitures plus noires que les ailes d'une compagnie de corbeaux. Des parapluies qui s'ouvrent et s'avancent à la rencontre des costumes sombres qui s'extraient des corbillards officiels. Des mines chafouines. Des regards graves. L'air important des hommes qui maîtrisent les responsabilités et les situations. Un vague sourire en direction des objectifs des caméras ou des appareils photos, pour la communication rien n'est jamais laissé au hasard. La montée des marches d'un perron de pierre. Des poignées de mains. Des regards entendus et les paletots sombres qui s'engouffrent dans un vestibule. La voix inaudible d'un journaliste qui peu à peu prend le dessus et dont le visage vient en premier plan. Et c'est à ce moment-là que, fugitivement, il lui semble l'apercevoir puis le reconnaître. Mais le travelling du cameraman dérape vers un nouveau véhicule qui fait son apparition sur le gravier de la cour. Un autre homme qui remonte le col de son veston avant de disparaître sous la protection d'une ombrelle maintenue par une poigne ferme. La séquence s'achève par le commentaire du présentateur plateau : « de notre envoyé sur place en direct du château de L'Épargne. Autre sujet dans l'actualité de notre région... » La voix se perd. Il est sûr que c'est lui. Ce visage anguleux, fermé, la toison clairsemée mais le cheveu fantasque, le regard fuyant comme s'il craignait qu'on débusque le fond de sa pensée derrière les montures larges de ses lunettes. Martin, tel qu'en lui-même. Martin dont on ne sait jamais rien. Cette distance glacée qu'il sait distiller entre l'affect et la raison. Mais qu'est-ce qu'il fout là ? Au milieu de cet aréopage de gueules de premiers d'une classe dont il n'a jamais fait partie ? C'est quoi, la règle de ce jeu ? Qui dupe qui ?

Max commande un nouvel express, serré. La petite avec le même enthousiasme lui renvoie un sourire crispé. Il a retrouvé la trace de Martin.

— Vous savez où se trouve le château de L'Épargne ?

Elle dépose la sous-tasse devant lui. Fait semblant de réfléchir. Un rictus dubitatif.

— Non. Vous devriez demander au patron – elle désigne un homme corpulent assis derrière la caisse enregistreuse au bout du comptoir –, lui, il s'y connaît en bourges et, sûrement, en ce qui concerne leurs châteaux.

Elle repart vers les cuisines, le plateau chargé tangué au bout de son poignet. Elle se retourne néanmoins.

— Notez que L'Épargne, pour un château, ça ne manque pas d'à-propos !

Et elle se marre franchement en poussant la porte battante du pied, avant de disparaître dans l'ancre d'où provient un tintamarre de gamelles entrechoquées et de porcelaines sales entassées dans le lave-vaisselle. Il laisse un billet sur la table pour le service et se lève pour se rendre jusqu'à la caisse. Le patron a le physique de l'emploi, une largeur de demi-queue, la hauteur d'une armoire normande et la

bienveillance d'un doberman sans muselière. Il sort un billet de 100 et le pose sur le comptoir.

— Vous savez où se trouve le château de L'Épargne ?

Il lève son regard vide vers le visage tuméfié de Max. Puis sur le billet de 100.

— Vous n'avez pas plus petit ?

Un doigt sur la coupure.

— Non.

— Parce qu'il y a un de ces trafics avec les gros billets !

Max hausse les épaules. Les commerçants lui donneront toujours l'envie de gerber.

— Celui-là, c'est mon banquier qui me l'a donné, vous pouvez lui faire confiance, il s'y connaît en trafic !

La poigne du déménageur de piano se referme sur le billet et l'enfourne dans le tiroir-caisse. Il rend la monnaie avec sa main bâtie autour d'une poignée d'andouillettes.

— Le cash, dans le commerce, il n'y a que ça de vrai.

Un sourire veule traverse sa face de garçon boucher.

— Pour le château de l'Épargne, prenez la direction Bellac, la Basse-Marche. Une cinquantaine de bornes, mais une route de merde. Depuis le temps qu'ils promettent de l'améliorer ! Je serai dans le plumier qu'ils n'auront pas commencé les travaux.

Il retrouve la bonhomie du commerçant dont les affaires prospèrent et la langue se délie.

— Notez que ça ne me regarde en rien, mais vous faites partie du projet ? Vous en êtes ?

Les yeux suintent l'envie et la cupidité.

— Les projets, il n'y a que ça dans la vie. Enfin dans la mienne.

Il fait un clin d'œil entendu au « Roi de la côte de bœuf ».

Dehors la pluie a cessé. Le vent aussi. Derrière les ultimes nuages, un pâle rayon perce. C'est nord-ouest. Ça tombe bien, c'est par là qu'il doit aller.

Les coups sourds et lointains proviennent de la fenêtre ouverte. Les bruits d'un atelier. Du métal frappé. Le crissement de la lame qui mord dans la tôle. Le crépitement des soudures d'un chalumeau. C'est l'idée qu'elle s'en fait quand elle ferme les paupières. Puis, sporadique, le déchirement sonore d'un train lancé traverse le vacarme de la rue qu'on entend en bas. La gare ne doit pas être loin. Ça la rassure. Partir. Elle n'a pas d'autre objectif que celui-là. Dehors, le ciel est bas, gris, et la nuit descend lentement : c'est ce qu'elle aperçoit par l'imposte de la croisée. Au-dessus de la porte des chiottes.

Elle somnole en regardant les images qui défilent sur l'écran de télévision dont le son est coupé. C'est l'heure creuse. Le client se fait rare, le chaland musarde, entre l'heure de la débauche et celle de rentrer à la maison. Chez maman. Juste le temps de tirer un coup vite fait. Deux des quatre autres jeunes femmes sont en main. Une passe rapide pour homme pressé.

Elles ne parviennent même plus à se parler. L'échange de leurs regards reste éloquent. Vide et déjà usé par la soumission. Elles sombrent peu à peu dans l'indifférence. Les unes pour les autres. Un si long voyage. Jusqu'au bout de cette horreur. Elles n'ont même plus ce sourire las qui, longtemps, leur permettait de tenir et de maintenir de la distance. De sceller leur complicité. Leur solidarité. Même plus ça. Des gamines qu'on aurait vidées de leurs rêves. De leur part d'enfance.

Elle somnole, les yeux clos, dans la touffeur oppressante de cette autre vie, le long du fleuve, sur les berges du Congo. De cette lumière crue, étale sur les rides des boues de surface, qui avance, langue lente entre les rives. De l'odeur fade de l'eau morte. Elle somnole, ailleurs, loin de tout. Ces images-là resteront en elle, profondément, mais elle a une certitude, elle ne reverra plus jamais la langueur majestueuse et solennelle du fleuve et, peu à peu, les visages qui peuplent sa mémoire disparaîtront. Au fil de l'eau. Dans les méandres de sa courte vie. Elles reviendront, comme maintenant, comme un film dont la pellicule gommara peu à peu les teintes, les sons et les odeurs et il ne restera que les souvenirs dans ce qu'ils ont de plus tenace, la falsification. Elle somnole et une seule pulsion l'habite. Trouver l'espace. S'enfuir. Elle tiendra.

Fatimatou sait qu'elle ne pourra compter que sur elle.

Il n'y aura pas d'opportunité pour deux.

Et puis il y a eu cette soudaine agitation qui l'a faite sursauter. Ce bruit de pas

dans l'escalier, de talons sur le plancher. La porte s'est ouverte et il est entré, accompagné d'un autre qui restait à l'écart. Le tortionnaire trapu aux cheveux roux fermait la marche. Il n'était plus chef de rien. Le *Jefe*, c'était l'autre. Celui qui s'avancait. Son regard est passé sur elle. Elle en a senti le poids qui la dépeçait. Le marché aux bestiaux. On peut tâter la bête. Vérifier la croupe. Les dents. La camelote. La marchandise. Qu'est-ce qu'elle était de plus que la vache ankole ? Rien. Les cornes en moins. Longues, effilées. Pour embrocher les panses bien repues de ces occidentaux qui ont pillé l'Afrique et assis des despotes avec qui ils peuvent combiner, trafiquer, le pouvoir contre le sous-sol, les bois, l'énergie. Le peuple. À cet instant, elle était sur le marché de Bumba. Ankole au regard résigné. À la robe rousse. Les maquignons se jaugent, négocient. Le temps de la palabre. L'histoire se répète. Elle n'est rien de plus. Rien que du bétail.

Il reste silencieux. Et personne n'ose un seul instant troubler ce silence, si ce n'est, dehors, les bruits de la ville, qui s'enfonce de plus en plus dans la clameur de la nuit. Elle décale son regard qui restait planté dans la nudité clinique du mur en face d'elle. Elle pose sur lui deux yeux dans lesquels l'absence de sentiment fixe les limites du vide abyssal. Mais il ne lâche rien. Accepte le défi. Et dans cet instant, plus rien n'existe autour d'eux. Juste cet affrontement dans lequel celui qui aura perdu sera celui dont le regard cherchera une issue de secours.

— Comment tu t'appelles ?

Son visage reste sec, figé.

— T'as entendu, comment tu t'appelles ?

C'est la voix du tortionnaire. L'aboiement d'un chien. Il s'avance vers elle, il pourrait la frapper et chacun le sent bien. La violence induite dans les mots et la façon de les dire. Dans les gestes.

— Ça va, Cabron ! Elle a une langue et elle sait s'en servir. Moi, c'est Martin.

Elle ne le lâche pas le regard de l'homme. Laisse un long moment silencieux s'insinuer entre eux, puis, dans un souffle, d'une voix rauque :

— Ankole.

— Ankole ? Et tu viens d'où ?

— De Bumba au Congo.

Puis elle cède soudain et tourne son visage vers le mur, dans la fissure du plâtre, comme s'il pouvait y avoir une sortie possible, comme si ni les uns ni les autres n'existaient plus, avant d'ajouter :

— Là-bas, ankole, c'est la race des vaches.

Il écoute. La phrase frappe, comme un coup de fouet.

— Elles ont des cornes immenses et des yeux de velours.

On entend la rue en fond sonore dans ce silence. Les voitures qui klaxonnent. Le feulement électrique des transports. Le crissement d'un portail métallique sur le rail de fermeture.

— Si j'avais les mêmes armes, il y a longtemps que j'aurais crevé vos panses de porc.

Elle fait un tour latéralement, dévisageant chacun, puis son regard revient dans celui de l'homme en face. Comme un lac de boue immobile. Sauvage comme les

règles de la vie. Un défi sans retenue. Elle a cette haine en elle, silencieuse et pugnace derrière le mépris dont chacun mesure l'arrogance. La révolte, même si elle en sait le dérisoire dans cet instant précis.

— Vous pouvez prendre ce que vous voulez, c'est vous le propriétaire, le patron, *bwana*, mais moi je ne vous donnerai rien. Jamais.

Puis elle dénoue la longue liane de son corps et se lève. Debout, campée sur ses deux jambes, elle les provoque les uns après les autres. Les yeux dans les yeux.

— Y en a qui veulent baiser ? Fellation, sodomie, les deux pour les plus guerriers ? Par-devant, par-derrière, à deux, à trois, n'hésitez pas, on a trois trous, profitez-en, nous on a l'habitude !

La voix calme, presque blanche. Lente comme le fleuve. Absolument résolue.

— On sait de quoi vous êtes faits. Si vous voulez cogner, allez-y, on n'a pas fait tout ce voyage pour rien, la violence dont vous êtes capables, on la connaît, on l'a subie.

Un frémissement. Un léger ricanement.

— Et en plus, c'est gratuit. On ne vous demande rien.

Elle toise Martin avec un mépris condescendant. Avec la fatalité du désespoir. Le sentiment de risquer la mort à chaque syllabe. Mais au fond d'elle, aller jusqu'au bout avec la fierté de ne laisser plus rien au hasard. De ne pas accepter la soumission. Après, le pouvoir c'est eux. Et si elle devait mourir là, maintenant, elle n'aurait aucun regret, bien au contraire, la fierté d'avoir osé défier *bwana*, le patron, le pouvoir. Elle se dit qu'il y a des moments dans la vie où mourir est une issue acceptable.

— L'argent, donnez-le directement au propriétaire. C'est lui, l'homme d'affaires, nous on est juste des ankoles bonnes à traire ou à enculer.

Toujours ce silence épais entre les mots. La haine qui passe dans les regards des uns et des autres. Il n'y a pas d'autre alternative que la violence, quand les mots frappent juste, au-dessous de la ceinture et des testostérone.

— Ankole, nous nous reverrons, je te le promets.

Comme l'accent d'une menace. Il sort une cigarette du paquet qui traînait dans sa poche, l'allume. Il ne la quitte pas des yeux. Elle non plus. Au-delà du défi de sa beauté provocante, elle rend coups pour coups. Et même si ça l'agace, il ne peut rester indifférent à l'audace. C'est lui qui cède. En recrachant la fumée de sa cigarette vers nulle part. Puis il se tourne vers les autres.

— Elle vous a fait une proposition, faites-en ce que vous voulez.

Avant d'ajouter en les dévisageant :

— Je ne prends pas d'argent avec mes collaborateurs.

Il quitte la pièce. Les autres le suivent. Ne reste que le tortionnaire pour fermer la marche. L'œil sombre dans son visage buté. Elle sent qu'elle ne perd rien pour attendre.

Elle les regarde disparaître.

Comme ces troncs de bois mort, flottés tout au long de la dérive du fleuve.

On dirait juste des cadavres.

— En politique, il faut toujours savoir de quel côté se tiennent la charogne et les charognards. La seule certitude, c'est qu'il y en a toujours. Et nombreux. Prêts à dépecer l'homme affaibli. À curer jusqu'à l'os. À becqueter la viande que l'approche de la mort attendrit.

Un silence et derrière, plus loin, par la fenêtre entrouverte, le bruit d'un boulevard qui ceinture tout le tour de la ville de ses kilomètres de bitume. Ailleurs. Le brouhaha d'un autre monde intemporel. Le Cohiba entre les doigts aux lunules jaunies par les excès de tabac maintient une cendre dense. L'alcool brun vibre dans le cul d'un verre profond que supporte l'autre main.

— C'est important. L'ennemi n'est pas toujours celui que l'on désigne. Celui qu'on croit. C'est compliqué, les alliances, les amitiés, les félonies... Les amours également. Mais c'est un tout. C'est ça qu'on appelle la vie, pas vrai ? Le dérisoire et le pathétique des sentiments complexes.

La voix de Ray Morlaf. Implacable mais d'une densité extrême. La pluie minutieuse qui frappe la vitre. Une musique minérale.

— Il faut savoir trahir.

Une bouffée de havane. Un très long silence.

— La trahison, c'est seulement reconnaître qu'on peut s'être trompé. On s'arrange toujours avec ça, non ?

Il n'attend pas de réponse. Une autre inhalation. Les arômes gourmands dans la bouche.

— Qui peut prétendre le contraire ? Qui ne s'est jamais trompé dans sa conne et courte vie ?

Ray Morlaf racle sa gorge, repose le verre sur la table basse. Regarde dans le dur du plafond et, d'une voix sèche comme de la glaise, assène :

— « Le soleil rayonnait sur cette pourriture

Comme afin de la cuire à point

Et de rendre au centuple à la grande Nature

Tout ce qu'ensemble elle avait joint

Et le ciel regardait la carcasse superbe

Comme une fleur s'épanouir.

La puanteur était si forte, que sur l'herbe

Vous crûtes vous évanouir.

Les mouches bourdonnaient sur ce ventre putride

D'où sortaient de noirs bataillons
De larves, qui coulaient comme un épais liquide
Le long de ces vivants haillons. »

Un long silence suit. Il est ailleurs. Dans une autre vie. Dans un autre monde.
Il lui pose la question à brûle-pourpoint. Comme si de rien n'était.

— Vous connaissez Baudelaire ?

— Juste la fin :

« Alors, ô ma beauté ! dites à la vermine

Qui vous mangera de baisers

Que j'ai gardé la forme et l'essence divine

De mes amours décomposés ! »

Il reprend le verre. S'offre une belle longueur de Talisker dans le gosier. Trinque avec l'éternité et l'infini devant lui, verre tendu, à tout jamais seul. Aux confins de nulle part. Sauf de lui sans doute.

— Ça a de la gueule la poésie ! Pas vrai ?

Il ne répond pas. Il se contente de savourer cet instant. Et d'attendre le moment où il faudra prendre une décision. La décision. Alors que sur la ville, que l'on devine plus qu'on ne la voit, la nuit s'étend comme une femme rouée et lascive, offrant au ciel sa noirceur impénétrable.

— Il est temps de reprendre la main, Martin. Les chiens ne cessent d'aboyer. Un peu partout. De nulle part et d'ailleurs. Ils ont voulu me tuer, Martin. Ce n'était pas qu'un avertissement. Ces ordures ont lâché les loups, les crevures, ceux que tu nourris dans la main pour qu'ils aient juste assez faim pour la niaque et quand tu réduis les rations, quand ils ont la dalle, ils sont prêts à tout. Il suffit de diriger leur gueule vers l'endroit où la barbaque est tendre. Là où ils peuvent affûter leurs crocs dans le gras. C'est pas difficile les clébards. Ça ne trahit jamais son maître.

Il a un ricanement sourd. Il balaie son épaisse chevelure blanche de la main qui vient de lâcher le Cohiba pour le poser sur le créneau du cendrier. Dans la lumière basse de la pièce, son visage se découpe en clair-obscur. Des traits abrupts, une taille à la serpe qui a laissé des rides profondes. Des cernes marqués. Un regard inflexible d'un bleu délavé. Des épaules larges pour une carrure qui a dû aimer la baston. Des mains aux doigts longs, bizarrement fins. Pas de graisse superflue, même-là où ça fait mal aux hommes qui ont dépassé la soixantaine. Un entretien sans doute rigoureux, la vie qui va avec. Les beaux restes d'une élégance de bellâtre de bals populaires qui a dû dérouler des kilomètres de câble.

— Je veux la peau des couilles de ces enculés, Martin.

La voix est sèche. Tranchante comme un couperet et les yeux de murène qui se plantent là, dans l'axe droit devant, laissent peu de choix au doute.

— J'ai vu le flingue Martin. T'entends ! Braqué ! Moi... Même s'ils n'ont pas tiré, c'était moi la cible. J'aurais pu crever.

Il agite un index vindicatif. On entend un tremblement dans la gorge, comme si les mots peinaient à s'extraire de la violence qui sourd en lui.

— Braqué comme une vulgaire caissière de supermarché.

Puis le regard se dérobe. La main retrouve le Cohiba, Ray Morlaf tasse son corps dans le creuset du fauteuil.

— La peau et les couilles, Martin ! Je les broierais moi-même au casse-noix.

Une nouvelle goulée de Talisker. La main serrée sur le cul du verre. Les épaules fléchissent. La fumée remonte le long de la cape du cigare.

— Reprendre la main, Martin, même si pour cela il faut trahir, les charognes ou les charognards. Ceux à qui on a accordé sa confiance. Les vendus et les salauds. Il n'y a pas de quartier de choix dans cette viande-là, il n'y a que des bas morceaux.

Il incline son torse vers la table basse, pose son verre vide et refait les niveaux des deux. On entend la rondeur du liquide glisser sur les parois des verres. La nuit est maintenant étale. La pluie a cessé. Un vent léger s'immisce par l'entrebâillement des persiennes. L'ombre est douce entre les deux hommes. L'ongle au dessin parfait de Ray Morlaf avance la boîte de cigare. Martin décline.

— Tu as tort, Martin, le cigare et plus précisément le Cohiba Robustos laisse toujours au temps la prise de la bonne décision, 12 centimètres de long sur 2 de large, ça peut durer une heure, ce n'est jamais trop, surtout si c'est bien accompagné. Mais c'est affaire de goût. Fumer le cigare, c'est comme la poésie, faut être initié.

Il reprend le cigare entre l'index et le majeur de sa main droite. Perd son regard dans les volutes de la fumée grise et semble repartir ailleurs.

— Il y a autre chose...

Il laisse s'étirer le silence.

— Je veux les deux mains du bâtard qui a donné à bouffer à ces chiens.

Un coup sec. Celui d'une ceinture cinglant la peau d'un dos soumis.

— Et tu sais pourquoi j'ai tant de haine ?

Il n'attend toujours pas de réponse. Ce qu'il souhaite, c'est parler. C'est asséner. C'est se répandre.

— Cette Mercedes, j'y tenais.

Il recrache un nuage de fumée, par courtes expirations.

— Et tu sais pourquoi ?

La voix est lente. Grave. Déterminée. Comme un clou qu'on enfonce dans le bois d'une planche de chêne.

— Non. Tu ne peux pas savoir. Des Mercedes, je peux m'en acheter autant que j'en veux. Mais pas celle-là. Celle-là, c'était celle avec laquelle j'ai fait le dernier voyage avec Marie. Tu te souviens de Marie ? De Marie avant ?

Il se souvenait de Marie Morlaf. Du cancer. De cette longue agonie. La gueule ouverte sur le vide et la douleur. La charogne qui poisse les chairs. La dégradation de la mort lente, sinueuse, qui prend son temps en creusant le sillon dans la pourriture. Marie, c'était la femme de sa vie. Il le savait, comme tous ceux qui le connaissaient.

— C'était un matin de printemps qui sentait le lilas. Tu vois ce que je veux dire, le lilas ? Cette voiture, c'est elle qui l'avait choisie. La couleur. Le modèle. Le cuir des selleries. Elle avait toujours rêvé de rouler en Mercedes. Un peu comme

une gamine qui pouvait enfin décrocher un croissant de lune. Tu vois ? T'imagines ? On est allé sur les bords de Vienne. Elle était tassée dans la profondeur des sièges. Dans l'odeur du neuf. On a roulé avec les vitres abaissées pour que tout l'air du dehors, du printemps, de la vie s'engouffre dans l'habitacle. Dans ses poumons qui déjà sentaient la mort. On a remonté dans le flot des voitures qui nous doublait sans rien comprendre. Sans rien savoir. On pouvait voir le bonheur glisser sur ses joues, de la paupière à la lèvre. Comme une larme que le temps aurait suspendue. À ce moment-là, elle empestait la vie. Tu vois cette image ? On a continué, on est sorti de la ville. On était seul au monde et il ne pouvait rien nous arriver.

Un temps. Ray Morlaf est dans le flux continu de ses images. Même les yeux grands ouverts sur le vide, il ne voit rien d'autre que la bobine de ce film qui défile en lui inlassablement.

— Après, on a pris un raidillon qui grimpe sur les hauteurs. La fraîcheur soudaine provenant de l'obscurité des arbres l'a fait frissonner. J'ai remonté les vitres. Je voyais sur son visage blême l'ombre des feuillages que le soleil découpait. On est arrivé sur la route qui mène au CHU. C'est dans ses yeux que j'ai soudain aperçu une lueur terne traverser son regard. J'ai garé la Mercedes sur le parking en face du bloc compact des entrées. J'ai coupé le moteur. Elle m'a dit : « Tu m'emmèneras demain ? Dis, on fera une balade ? J'aime tellement ça. Elle est belle cette voiture. » J'ai dit oui, mais elle a bien senti que le cœur n'y était pas. On est sortis, elle a passé sa main sur le capot comme une caresse avant de la glisser dans la mienne. « Je n'ai jamais eu de voiture à moi, a-t-elle ajouté. C'est la première ». On est entrés dans le hall. Elle s'est retournée une dernière fois, et par la baie vitrée elle a cherché l'emplacement de la Mercedes. Elle a sans doute cru la deviner. On a enfilé des couloirs. Des odeurs. Des bruits nous ont aspirés. On s'est perdus dans le dédale de l'anonymat chirurgical. Sa chambre était la 312. Elle n'en est jamais ressortie.

On entend toujours le fond sonore de la circulation au loin. Peut-être qu'on peut discerner comme une lassitude dans la voix. L'ombre d'une larme dans le plissement de la paupière. Peut-être. Mais personne ne pourrait l'affirmer.

— C'est con les bagnoles. C'est le plus souvent des histoires de mec. Sauf que... Parfois... Maintenant, elle est morte, elle aussi.

Il assèche son verre et se lève. Il ne s'est rien passé. Il ne reste pas l'once d'une émotion en suspens.

— « Comme tu me plairais, ô nuit ! sans ces étoiles

Dont la lumière parle un langage connu !

Car je cherche le vide, et le noir et le nu !

Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles

Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,

Des êtres disparus aux regards familiers. »

Il est debout au milieu de la pièce. Colosse voûté dont on entend la puissance dans la profondeur de la voix chauffée au tabac et cassée par le Talisker.

— Ça à de la gueule Baudelaire, rien à redire.

Ray Morlaf traverse la pièce sans se retourner. Arrivé sur le seuil toutefois :

— Faut que quelqu'un paye. Moi, j'ai le temps Martin. Mais pas toi.

Seul, le Cohiba finit de se consumer sur la dent creuse du cendrier, comme si tout venait d'être dit.

Définitivement.

Un regard fixe que surmontaient les cils courbés de la paupière la contemplait avec une indifférence infinie. Un œil doux dans le roux d'une tête qui mastiquait l'herbe verte d'une prairie qui fleurait bon la luzerne et la bouse fraîche. Ses mâchoires broyaient latéralement le pâturage et, parfois, une langue épaisse venait ponctuer cette mastication méthodique. Elle ne la quittait pas des yeux, dans son faciès de bovin paisible, jusqu'à ce que sa queue se lève et qu'une pissée abondante se répande sur le sol. Après, elle détourna son corps massif, montra son cul, balaya de sa queue satisfaite les rares insectes qui lui tournaient autour et continua son chemin dans la prairie où d'autres ruminants paissaient avec la même sérénité. Ça lui rappela qu'elle aussi avait envie d'uriner. Comme quoi, entre vaches, ironisa-t-elle mentalement...

C'était souvent comme ça, quand on planque des heures et des heures, la vessie s'opprime toute seule et il faut serrer les miches pour ne pas se pisser dessus. Elle laissa son regard se perdre sur les échinés larges, les robes rousses, les cornes courtes surmontant des oreilles de besogneuses. Plus loin, les jeunes veaux rassemblés sur leurs pattes frêles attendaient le pis de la mère et, sans le savoir, la fourgonnette qui les amènerait jusqu'à l'abattoir. C'est la vie. On bouffe on tue, on tue on bouffe. La vie.

Elle avait suivi la BMW. Toute la journée, après l'incident. L'accident. Il s'était arrêté sur le bord de la route et s'était rendu près du vieux. L'autre était resté au volant. Ils avaient échangé des mots qu'elle ne pouvait pas comprendre. Pas entendre. Il avait enveloppé les épaules de son bras. Ces gestes de soutien que l'on réserve aux amis ou aux gens dans la peine. Le vieux s'était dégagé. Avait fait quelques pas. Le mouvement de sa crinière blanche indiquait la négation. Il s'était posé le cul sur l'aile arrière, avait fait un geste de la main. Ça ira. Tu peux partir. J'attends. C'est ce qu'il avait fait. Après une courte tentative sans conviction. La décision n'était apparemment pas négociable.

Elle lui avait collé aux basques jusqu'ici. D'abord, un arrêt devant une maison calme, un peu retirée, près de la gare, aux bords des voies de garage des trains. Il était ressorti, peu de temps après, le pas déterminé, la mine tendue. Accompagné de l'homme qui conduisait la BMW et d'un autre, petit trapu, le cheveu roux et l'œil résigné. Longtemps il avait suivi la voiture des yeux. Jusqu'à ce qu'elle disparaisse au bout de la rue. L'homme avait craché par terre avant de rentrer. Après, ils étaient montés sur les hauteurs de la ville. Jusqu'à une vaste demeure

dont on apercevait la toiture au-dessus des hauts murs qui ceinturaient ce qui devait être un parc. À la suite d'un léger coup de klaxon, le portail s'était ouvert et la profondeur boisée avait absorbé la berline. Ils étaient ressortis, une petite heure après. Maintenant elle était là. Avec son envie de pisser. À regarder les vaches.

En face, après les étendues verdoyantes des prés qui descendaient jusqu'au château, après l'amas des voitures de presse, de police, stocké dans le parking jouxtant les dépendances, il n'y avait plus rien qu'un immense parc aux allées taillées au cordeau d'un jardin à la française. Jusqu'à un plan d'eau, vaste et cerné par des charmes et des ormeaux, dont les rives se perdaient dans l'ombre des arbres. Elle rangea les jumelles dans l'étui et décida d'aller en découdre avec cette envie qui devenait de plus en plus obsessionnelle. Il ne se passerait rien avant plusieurs heures. Les réunions ça sert à ça, négocier le temps alors que les décisions sont déjà prises.

Elle descendit de la voiture, avisa un chêne de belle taille, le contourna, laissa tomber son jean, fit glisser sa petite culotte et s'abandonna au plaisir simple de l'envie quand elle est exhaussée. Elle regagna la Clio. S'appuya les fesses contre l'aile et alluma une Camel. Les vaches n'avaient pas bougé, elles l'observaient attentivement, comme un membre de la même fratrie, pensa-t-elle. Elle empoigna la flasque de Bally et but une gorgée puis deux. Laissa l'alcool se répandre dans sa gorge avec suavité. Elle avait tenu deux heures, sans fumer, sans boire, sans avoir recours à un coupe-faim quelconque. Elle était sur la bonne voix. La volonté, il n'y a que ça de vrai.

Quand elle eut fini sa cigarette qu'elle acheva jusqu'au filtre, elle s'octroya une ultime lampée, pour la route. Elle fit un petit geste de la main à ses frangines bovidés : « salut les filles » leur glissa-t-elle, accompagné d'un clin d'œil complice. Pour un peu, elle se serait réconciliée avec la campagne, ses taiseux bourrus et l'odeur du purin. Elle démarra et quitta le sous-bois pour gagner la route qui descendait vers le village le plus proche.

C'est à la fin d'une courbe peu relevée qu'elle la repéra, d'abord dans le rétroviseur central de l'habitacle, puis sur les latéraux des portières. Elle ne pouvait pas se tromper, c'était bien elle, la couleur grise, le capot massif et fuselé, le sigle sur la calandre, toute la puissance nordique, la Volvo la suivait. Instinctivement, elle ouvrit la boîte à gants, dut perdre un court instant la vision de la route. Quand elle se releva, elle tenait le Beretta qu'elle déposa sur le siège à côté d'elle. Peut-être était-ce juste une coïncidence. Une rencontre improbable sur une route départementale au charme bucolique. Peut-être. Mais elle ne croyait pas au hasard. Surtout quand elle vit le capot se rapprocher jusqu'à lui coller aux fesses. Elle ralentit et se serra au plus près du fossé. Mais l'autre ne souhaitait pas la doubler. Elle sentit le premier impact dans son pare-chocs alors qu'elle entamait une descente de virages courts et serrés. La Clio fit une embardée et le pneu avant mordit la terre du bas-côté. Elle dut contrebraquer pour maintenir la voiture sur la chaussée. Une traînée de poussière enveloppa la route. Une sueur glacée descendit le long de son dos. La peur peu à peu l'envahit. Elle

n'avait jamais aimé conduire et n'était pas une spécialiste ni du dérapage contrôlé ni du demi-tour au frein à main. Décidément, aujourd'hui elle était plutôt servie question pilotage.

Maintenant tout allait trop vite. Elle tenta de se concentrer sur la route devant, ça ne servait à rien de chercher la présence de la Volvo dans les rétroviseurs. Elle était derrière assurément et elle voulait juste la balancer dans le contrebas d'un fossé. La route descendait toujours en une succession de lacets au bitume malmené par les intempéries et les charges des véhicules agricoles qui empruntaient cette voie, elle avait du mal à maintenir sa voiture sur le terrain. Elle poussait les régimes à fond, emballant le moteur ; le profil de la route lui permettait de serrer les virages au plus près, ce qui n'était pas le cas de la puissante berline qui devait prendre plus large et laisser un peu d'espace à la Clio. Elle ne tiendrait pas longtemps à ce rythme. Ses bras tendus, ses mains crispées sur le volant, cette panique qui la gagnait. Un nouveau choc la ramena à la réalité. Une nouvelle fois, elle rattrapa le véhicule sans trop savoir comment, la gomme entama le côté de la route et le pneu chassa sur l'herbe. Elle envoya une volée de cailloux à sa poursuivante. Elle monta les régimes, négocia le virage suivant au mieux. Elle sentait un épuisement faire son chemin. La terreur entretenait la tension. Elle avait l'impression d'avoir parcouru plusieurs centaines de kilomètres.

Elle jeta un regard dans le rétro. La Volvo se laissait distancer. Il fallait qu'elle tente quelque chose. Elle ne savait trop quoi. Derrière, s'ils lui laissaient un peu d'avance, c'est qu'ils savaient que, plus loin sans doute, il y aurait une situation plus favorable. Plus définitive. Ils avaient la connaissance du terrain, elle en était persuadée. Elle avait de la difficulté à se concentrer, à prendre une décision quand, à la sortie d'une nouvelle courbe, une entrée de chemin forestier s'ouvrait. Ce serait plus difficile pour l'empêchement de la berline. Elle freina brutalement et braqua brusquement. Ses avant-bras vibrèrent alors que son cul sur le siège avait de la difficulté à trouver de l'assise. La carrosserie de l'aile avant droit fut griffée par une avancée de branchage. Le sol était défoncé et la voiture tressauta sur les ornières, elle avait du mal à se maintenir sur le siège tant les secousses la brinquebalaient de gauche à droite, jusqu'à ce que le moteur cale. Elle se saisit de la crosse du Beretta, dégagea sa portière et sous la protection de la tôle, elle se laissa glisser sur la terre du chemin. Son genou cogna une pierre dissimulée par la mousse. La douleur lui fit serrer les dents. Elle dégagea la sécurité de son arme et rampa dans la boue. Puis son regard attendit que la fumée se dissipe. Elle pouvait voir le bout du chemin. La Volvo recula, elle avait dû être surprise par la manœuvre, puis elle emprunta le chemin, à vitesse réduite. Quand elle ne fut plus qu'à une vingtaine de mètres, elle jaillit derrière la portière ouverte, le bras droit tendu, la main droite ferme sur la crosse de l'arme, la main gauche maintenant le poignet, jambes légèrement fléchies. En position de tir. Comme au stand. La première balle explosa le pare-brise en plein centre. La seconde se perdit dans la calandre et une fumée grise s'échappa du capot. Elle s'apprêtait à armer la troisième quand elle vit la voiture faire marche arrière. Par acquit de conscience,

quand elle gagna la route, elle tira la troisième qui était engagée et le support de la malle arrière se souleva. Elle n'avait pas perdu la main. Elle regarda la berline suédoise s'enfoncer dans la grisaille de la campagne qu'un soleil terne ne parvenait pas à percer.

C'est seulement après, dans le silence soudainement revenu et que le cri sombre d'un corbeau déchira, qu'elle se vida de toute cette adrénaline qu'elle avait engrangée. Ses épaules fléchirent, elle expira un grand coup, bouche ouverte, et l'espèce de boule qui lui serrait la gorge peu à peu s'estompa. Seule la douleur de son genou lui rappela, s'il en était besoin, que certaines disciplines sportives n'étaient plus de son âge. Mais elle n'avait jamais rien pratiqué, pas plus le running que la danse aquatique. Elle gagna la Clio et constata les dégâts. Le bas de caisse arrière était enfoncé. Et l'aile avant droite comportait quelques griffures. Ça aurait pu être pire. Elle n'en revenait pas de sa capacité à s'être sortie de ce mauvais pas sans plus de dommages. La conduite, ce n'était pas son affaire, elle avait dû en son temps recourir à cinq tentatives avant de pouvoir réaliser un créneau approximatif. La bagnole, c'est bon pour les blaireaux et les baltringues, c'était son avis.

Elle fuma une cigarette et lécha une belle longueur de Bally. Elle prit son temps. Besoin de faire le point. Qui menait la danse et qui était le chef d'orchestre dans ce bal pour initiés ? Elle n'avait jamais aimé ni les pas de deux ni les figures imposées. La danse, c'était un tango pour les esseulés du bas des reins. Et comme la plupart des ruminants, elle n'avait ni la grâce ni l'élégance d'une danseuse de milonga.

Ils l'avaient repérée.

Ils avaient lâché les chiens.

Les mêmes que pour l'autre.

Descendant par la route et occupant tout l'espace de la chaussée, le tracteur Massey-Ferguson de couleur rouge, haut perché sur ses roues démesurées dont les pneus à la gomme usée laissaient une trace boueuse entre les ornières creusées dans le bitume défoncé, avançait à vive allure vers le château. Il dévalait les lacets courts de la pente. Les vitres de la cabine brinquebalaient. On pouvait entendre craquer les vitesses ainsi que les morsures qu'entamaient les dernières crénelures des pneus, au ras des fossés, sur les herbes détrempées. Ainsi que le bruit du moteur lancé, poussé au maximum de son autonomie. À l'intérieur, le conducteur chantait à tue-tête. La casquette au vent posée sur une longue chevelure grise. On devinait le bleu des bretelles de la cotte sur le carreau de la chemise largement ouverte, découvrant une poitrine puissante qui pouvait encaisser les morsures du froid et les affres du vent et des pluies. D'où il était, Max pensait entendre « I Wake the line » et la voix de Johnny Cash.

Les fourches du tracteur étaient relevées, à mi-hauteur. Le ballot de paille qu'elles supportaient devait peser plusieurs centaines de kilos, il ne semblait pas plus lourd qu'un fœtus. À chaque virage, on aurait pu penser que la charge allait déséquilibrer le centre de gravité du tracteur mais la puissance des 4 roues motrices envoyait du bois et des graviers tout le long du parcours, maintenant le véhicule dans sa trajectoire initiale.

En bas de la route, de chaque côté des piliers encadrant le portail fermé dont on pouvait par les interstices apercevoir la longue allée qui menait jusqu'au château, les vigiles privés, mandatés pour la surveillance du site, de l'intérieur de leur voiture sombre, regardaient ce bolide lancé à un train d'enfer dévaler la route, et nul n'aurait pu dire qui serait capable de l'arrêter.

Ils sortirent précipitamment des voitures de service, appareils de communication en main, micros vissés dans l'oreille. Malgré l'humidité ambiante, une traînée de poussière obscurcissait leur vue. Le Massey-Ferguson n'était plus qu'à une trentaine de mètres, et rien ne laissait supposer qu'il avait l'intention de ne pas franchir le portail, fut-il clos.

C'était bien Johnny Cash, pas d'erreur. Max l'entendait parfaitement et il envoyait San Quentin. Toujours à pleins poumons. Impossible de reconnaître la voix de June Carter derrière ce tumulte de vent et de fureur. Les vigiles s'écartèrent et se protégèrent contre les ailes des voitures, à l'abri des pare-chocs, alors que le bolide percutait le portail, faisant éclater les gonds, et ouvrait

largement l'allée. Plus loin, la silhouette du château se découpait sur le fond d'un ciel bas et lourd. Il était bien évidemment impossible de discerner son visage, mais Max aurait parié que le péquenot sur son tracteur riait aux éclats.

*San Quentin, you've been livin' hell to me.
You've guarded me since nineteen sixty three
I've seen 'em come and go and I've seen 'em die
And long ago I stopped askin' why*

Ses larges mains frappaient le volant en cadence. Les descentes de la Snake dans les eaux troubles du lac Jackson se coulaient dans ses veines, dans ses yeux. Le Wyoming encombrait son corps lourd, son cul posé sur le siège que les cahots de la route ballottaient. Restait la voix de Cash et contre ça il ne pouvait que continuer son chemin, dans la poussière du gravier que leaient les morsures des crampons lardant le sol crayeux. À un moment, il saisit une bouteille par le col et renversa la tête en arrière avant de s'octroyer une copieuse lampée de liquide. C'était juste avant qu'il ne ralentisse jusqu'à l'arrêt du tracteur face aux marches de pierre, qu'il coupe le moteur, serre le frein manuel et que son autre main s'empare du fusil. C'était dans un silence soudain devenu total. Juste la voix de Cash. La guitare et les accords de country que le vent éparpillait. Il prit son temps pour descendre. Dans le ciel, un grondement sourd se leva. Ses bottes de paysan se posèrent sur le sol. Il était large d'épaules et on pouvait voir, sous les manches retroussées de sa chemise, ses bras puissants, ses mains épaisses. Il huma l'air, comme un chien qui cherche la trace dans le vent. Rabaissa la visière de sa casquette et avança d'un pas lourd. Le canon du fusil dirigé vers le sol.

Max sortit de la Passat, prit une cigarette qu'il inséra entre ses lèvres encore douloureuses et l'alluma. Il fixait l'homme qui avançait. Sa détermination était palpable, il pouvait entendre la semelle de sa botte qui crissait sur les cailloux de l'allée. Il s'arrêta à une dizaine de mètres des marches du perron qui amenaient à la porte d'entrée. Reposait son corps en équilibre sur ses hanches, écarta légèrement les jambes. Remonta le fusil dans sa main droite, il épaula et envoya les deux cartouches dans les fenêtres du rez-de-chaussée. La déflagration sèche des percussions précéda le fracas de la chute des vitres. Avec précision et sérénité, il cassa le canon du Verney-Carron et engagea deux nouvelles cartouches. Referma la culasse. Max entendit parfaitement le claquement de l'arme dans le silence retrouvé.

— Où vous êtes, les malfaisants ? Les expropriateurs ? Les rapaces ?

La voix portait fort. Calme. Pas une seule once d'agressivité ni d'énervement. La puissance de la glaise quand elle colle entre les sillons des semelles.

— Je m'appelle Fourcasse, Jean Fourcasse, fils de Paul, et je ne me laisserai pas dépecer. Jamais, moi vivant, vous n'aurez mes terres. J'y suis né. Mon père aussi. Plutôt crever que de vous laisser me tondre la laine sur le dos. Je ne suis pas de la race des moutons. Je suis de celle des loups. Sauvage et libre.

Au loin, le croassement lugubre d'une compagnie de corbeaux qui s'enfuyaient au-dessus de la canopée. Mais c'est tout. Même le vent fermait sa gueule.

— Vous entendez ? Faut-y que j'aille vous chercher ?

Il avança de deux pas.

— Qu'est-ce que vous avez dans le froc, quand vous n'avez pas vos putain d'huissiers ? C'est les couilles qui vous manquent ?

Un ricanement sauvage. Une glaire de mépris. Il épaula à nouveau. Les carreaux des deux fenêtres de gauche dégringolèrent à leur tour.

— Pour que vous ayez mes terres, faudra me passer sur le corps.

Avec la même sérénité, il rechargea son fusil. Un rire intérieur secoua sa carcasse. Ses épaules tressautèrent.

— C'est de la chevrotine 12 grains. C'est pour le gros. La chasse est ouverte, on peut tirer dans le tas, c'est la battue des pourris et des vendus et paraît qu'y a du monde !

Il releva la visière de sa casquette sur laquelle le lettrage John Deere se perdait dans les taches graisseuses délimitant son tour de tête. Passa une main sur son front. Il fit de nouveaux un pas en avant quand il entendit dans son dos le piétinement des rangers sur le gravier. Son torse pivota. Sa main sur la crosse également. Les deux vigiles s'arrêtèrent instantanément. Il tira dans le sol, auprès de leurs chaussures. L'agglomérat vola en éclats. Ils se jetèrent par terre, les mains jointes sur leurs nuques.

— Au pied, les chiens !

Il cassa une nouvelle fois le canon et introduisit une nouvelle cartouche avant d'envoyer une seconde salve dans le sol, la poussière de castine s'éleva au-dessus des corps étendus.

— Tirez-vous de là les chiens ! Ça ne vaut pas le coup de mourir pour 1 000 balles par mois !

Les deux hommes se levèrent lentement, les mains toujours arrimées sur le cheveu ras de leurs crânes sans quitter des yeux le canon du fusil qui les pointait à hauteur de poitrine et suivait leur repli.

— Fissa ! Avant que je m'énerve !

Ils se retournèrent et s'enfuirent à toutes jambes vers les véhicules immobiles à l'entrée du château.

Il inséra une autre cartouche et reprit sa marche vers le perron. Dans un silence redevenu monacal. Il s'arrêta à mi-chemin et sorti un paquet de brun à rouler et un étui de feuilles. Il prit son temps et, d'une seule main, il roula une cigarette informe qu'il clôt d'un coup de langue. La flamme du tempête vacilla avant d'embraser la broussaille de tabac.

— J'arrive, les hommes, vous avez juste le temps de chier dans vos frocs, après je ne réponds plus de rien.

Il exhala loin devant lui une vapeur de fumée que le vent dispersa. Même à la distance où était posté Max, il lui semblait voir l'homme se marrer. C'est juste à ce moment-là qu'il entendit la sirène de la gendarmerie, et que le balai bleu des gyrophares trancha la grisaille qui descendait du ciel. L'homme s'arrêta d'un bloc.

Tira deux taffes rapides avant de jeter le mégot sur le sol.

— Ça y est ! V'là la police montée, manquait plus qu'eux. Les pandores à chaussettes à clous ! L'ordre au service des puissants.

Les deux fourgonnettes de police s'arrêtèrent, barrant l'entrée, quatre hommes en descendirent. Gilet pare-balles et fusil d'assaut en main.

— Restez où vous êtes et ne bougez plus !

L'injonction était claire même si le son du haut-parleur grésillait. L'homme abaissa son fusil le canon vers le sol et d'un pas déterminé se dirigea vers son tracteur.

— Ne bougez plus, première semonce !

Il continua. Comme si de rien n'était.

— On vous aura prévenu !

Il monta sur le marchepied et entra dans la cabine. Il mit le moteur en marche. La cabine tressauta. La musique aussitôt reprit. One et toujours ce vieux bouseux de Johnny dont la voix grave se perdait dans la désolation du silence.

San Quentin, I hate every inch of you.

You've cut me and you've scarred me through and thru.

And I'll walk out a wiser weaker man;

Mister Congressman why can't you understand.

La vitesse craqua sur le pignon. Et les roues arrière patinèrent.

— Vous l'aurez voulu. Dernière sommation !

Mais il n'entendit rien. Un crachin ténu se mit à pisser. Il fit demi-tour et fonça, comme il était venu. Une balle ricocha sur la ferraille de la fourche. Deux autres se perdirent dans le ballot de paille. Ils s'écartèrent pour laisser passer le bolide. Il percuta les deux fourgonnettes à hauteur des montants arrière. La route s'ouvrait devant lui. Il monta le son.

San Quentin, what good do you think you do?

Do you think I'll be different when you're through?

You bend my heart and mind and you warp my soul;

Your stone walls turn my blood a little cold

C'est une autre balle qui vint l'atteindre dans le dos, alors qu'il avait franchi les obstacles, sans doute dans le gras de l'épaule. Le Massey fit une embardée et dévia de sa trajectoire. Il escalada le talus. Une épaisse fumée s'échappa du moteur, mêlée à la poussière de la terre labourée. Les roues patinèrent avant de tourner dans le vide. La carcasse rouge se coucha sur le côté. Le moteur hoqueta avant de s'éteindre. Le silence revint au point de départ. La pluie décrocha du ciel des lambeaux de tulle que le vent ondulait.

San Quentin, may you rot and burn in hell.

May your walls fall down and may I live to tell.

May all the world forget you ever stood.

*And the world regret you did no good.
San Quentin, you've been livin' hell to me.*

Juste la voix et la chanson qui continuait.
Dans un silence de mort.

Elle avait beau passer délicatement la poche de glaçons sur le mauve de l'hématome, s'enduire les doigts d'onguent et masser circulairement, avec précision. Rien n'y faisait. La douleur était là. Juste derrière la rotule. Elle alluma une cigarette.

Elle s'était arrêtée à L'Hôtel des voyageurs sur la place principale du village en bas de la route. Son pare-chocs arrière traînait sur le bitume, envoyant quelques poignées de gravillons au hasard des ornières. Elle avait trouvé une place en épi, sous le seul arbre vaillant, un énorme chêne que la maladie avait attaqué et dont les feuilles s'étiolaient, envahies par de sombres taches sur les feuilles moribondes. Elle avait réglé le problème du pare-chocs en arrachant les derniers rivets qui le maintenaient et en glissant le morceau de plastique dans le coffre. La pharmacie adjacente lui avait délivré une crème apaisante sans qu'elle veuille se faire examiner, comme le lui proposait l'homme aux cheveux blancs et au regard bienveillant dont la blouse blanche assurait une calme autorité. En boitillant, elle avait gagné le bar de L'Hôtel des voyageurs. Face au monument aux morts dont un fringant soldat en habit semblait haranguer une troupe décimée désignant l'ennemi de la pointe de sa baïonnette, tout en haut du pignon de granit. À l'intérieur, ça sentait la blanquette de veau et la paupiette à l'ancienne. La déco hésitait entre l'auberge paysanne et la gentilhommière rustique. Des meubles en bois massif. Des objets vintage, et sur les tables, des napperons de dentelle faits main. Quelques habitués à une table du fond de la salle principale tapaient le carton en sirotant des fillettes de vin blanc. Au bar, des journalistes qui couvraient l'événement éclusaient des demis de bière en consultant sans interruption les écrans de leurs smartphones.

Après avoir allongé sa jambe sur la chaise en face d'elle, elle avait commandé un café serré, un rhum et une poche de glace en désignant son genou. La serveuse, une jeune fille vraisemblablement en stage, jupe courte et petit gilet noir boutonné sur une chemise blanche, n'échappait pas au reste du décor. Elle acquiesça sans surprise. La formation commençait par ne manifester aucun sentiment sur les exigences du client qui, comme chacun sait, a toujours raison.

Elle avait retroussé le bas de son jean pour mesurer l'impact. Cernes violets tout autour de la rotule. Renflement des ligaments. Elle pensa épanchement de synovie, sans trop savoir ce que c'était, mais ce nom avait pour elle une connotation liée à la peur et s'accordait parfaitement avec l'idée qu'elle se faisait

de la douleur qui traversait de part en part l'articulation de sa jambe. Putain de province. Un genou à terre et tu es sur le flanc. Elle repensa à la scène qui avait amené l'accident. Un genou, c'était le moindre mal. Elle n'aurait pas parié sur l'issue quand elle était au volant, la Volvo au cul et la trouille souillant sa petite lingerie intime.

Le café était brûlant et le rhum anecdotique, elle décida donc de mélanger les deux. La jeune fille amena la glace dans un torchon à carreaux rouge et blanc. Elle l'apposa sur l'hématome et, peu à peu, la douleur s'engourdit. S'apaisa. Elle essaya de faire jouer la rotule. Elle se crispa et ferma les yeux. L'enveloppe musculaire était chaude comme si une fièvre indécise s'immisçait dans les tendons maintenant l'ensemble de son équilibre. Elle jura intérieurement. Ce n'était pas le moment de faiblir. Elle avait un contrat à remplir. Dans son métier, les arrêts maladie n'avaient pas cours. En cas de santé défaillante, on s'exposait vite à la précarité. Elle serra les dents et avala son café sans plaisir. Il n'est pas dit qu'elle renoncerait, ici dans cette désolation pour péquenots dégénérés.

Un homme entra et le courant d'air qui provenait du dehors était froid et humide. Le chien qui l'accompagnait avait la truffe ruisselante et une buée accompagnait son haleine à chaque fois que le souffle haletant s'expulsait de sa poitrine. Il avait couru et ses pattes étaient crottées de boue. L'homme salua l'ensemble de la salle et gagna le fond, là où la table des habitués commentait bruyamment les résultats des belotes successives. En passant près d'elle, l'épagneul lui décocha un regard empathique. Il puait le chien mouillé et son haleine la carie dentaire. Elle se détourna et faillit tomber de la chaise. Les chiens, c'étaient comme les gosses : en fait, elle détestait tout ce à quoi on risquait de s'attacher.

C'est à ce moment-là qu'un des journalistes, l'œil rivé sur son téléphone, cria haut et fort :

— Putain, on attaque le château !

Et chacun de vérifier l'information sur son propre écran. Puis ils se dirigèrent promptement vers la porte en laissant tomber une poignée de monnaie ou un billet sur le comptoir, sans attendre qu'on leur rende l'appoint. L'urgence était ailleurs. La compétition pour le scoop de l'information était lancée. Toute affaire cessante. Les appareils photo et les caméras furent éjectés de leurs étuis. Les moteurs emballés, direction le château dont la masse sombre se découpait à la sortie du village sur le fond du ciel bas. Une nuée se déploya dans un nuage de poussière grise. Même les vieux relevèrent le nez de leurs cartons, et quelques-uns gagnèrent la vitre de la porte qui donnait sur la place. Hochèrent la tête et relevèrent les casquettes.

— Z'ont tous le feu au cul de c'temps-là ! Faut dire que le papier n'a jamais refusé l'encre, ni la pellicule l'image et l'oreille encore moins les menteries. On sait comment ils les annoncent, les nouvelles, les bonnes comme les autres. Pour te faire passer la pilule, ils n'ont pas leurs pareils. On dirait des réclames pour vaseline.

Puis ils retournèrent s'asseoir dans le fond en faisant racler leurs chaises sur le sol en tomettes. Le dernier à être entré, le propriétaire du chien, se tourna vers

elle.

— Notez que ça ne me regarde pas, mais vous n'y allez pas avec les autres ?

Elle reposa sa jambe sur le sol. Plia le genou avant de lâcher méchamment un laconique :

— Vous avez raison sur un point, ça ne vous regarde pas.

En faisant porter le poids de son corps sur sa jambe droite, laissant la gauche effleurer le sol et maintenir l'équilibre, elle gagna le comptoir en claudiquant. Elle paya.

— Je peux garder le torchon et les glaçons ?

La serveuse acquiesça d'un mouvement de tête et un sourire compréhensif barra le bas de son jeune visage. Elle remercia et laissa tomber un pourboire généreux. Elle sortit dans un silence glacé. Derrière, les conversations s'étaient tues. Ce n'étaient que des ricanements, des allusions et des commentaires de péquenots, pensa-t-elle.

Elle avait entendu les tirs provenant d'une arme à feu, par expérience elle aurait dit des fusils. Elle arriva alors que, loin de la scène, elle pouvait apercevoir le tracteur couché. Le périmètre de sécurité avait été déterminé et des policiers en arme assuraient la sécurité. Les objectifs des appareils et autres caméras sur leurs pieds fixes cadraient le va-et-vient des services de secours, des gendarmes. Un véhicule du Samu patientait, autour on s'affairait. Le fourgon des pompiers attendait un peu à l'écart. Le gyrophare frappait les premières brisures de jour. Le crépuscule ne tarderait plus à s'installer. Les lampadaires accompagnant l'allée qui menait au château s'allumèrent, jetant sur la castine des taches rousses qu'enveloppaient les premières ombres de la nuit.

Elle sortit de la Clio et s'appuya contre l'aile. Elle alluma une Camel. À côté d'elle, blouson matelassé et visage buriné par des heures de comptoir, un homme parlait fort en mâchouillant le bec d'une cigarette électronique.

— On pense toujours au terrorisme. On voit du djihadiste partout. Encore heureux que pas un témoin n'ait entendu prononcé *Allah Akbar*. C'est plutôt rare de nos jours.

Il s'adressait à deux autres collègues qui l'écoutaient sans que la moindre expression ne trahisse un avis.

— C'est le type qu'il voulait exproprier. Il avait prévenu. Il ne se laisserait pas faire. À un moment, les décisions d'un tribunal, tu t'en tapes. Quand c'est trop, c'est trop. Et lui apparemment, il en avait par-dessus les endosses. Le pot de terre, le pot de fer, avec un calibre 12 dans les mains, t'arrives à limiter la casse. Quand t'as plus rien à perdre.

Les autres regardaient leurs chaussures, dessinaient de la pointe de la semelle des ronds concentriques.

— Sauf la vie ! On ne sait pas trop s'il va s'en sortir... le processus vital est engagé... tenta l'un d'eux.

Un silence qu'un coup de vent dispersa juste avant qu'un crachin mouille les dernières lueurs du jour.

— C'est pas sans risque, je te l'accorde. L'exaspération, ce sera ça qui mènera les

hommes, les dérives isolées, les révoltes collectives. L'exaspération. Quand t'es à bout. Et y en aura de plus en plus. Vous verrez.

Sur ce, il tourna les talons, laissant un nuage filandreur qui sentait la nicotine s'enfuir dans la brise.

Elle se rappela l'histoire de ce type dans le journal qui n'avait pas l'intention de se laisser déposséder de ses terres. Il était venu en découdre. Il avait une parole. Il l'avait tenue. Elle jeta son mégot sur le sol et l'écrasa du bout de son pied gauche. Elle eut du mal pour appuyer mais assez de force pour enfouir la braise dans la terre détrempée. Un élanement douloureux se répercuta dans son corps. Elle grimaça.

Puis le ballet des voitures des participants à la réunion, vint jusqu'au pied du perron, des ombres montèrent à bord et les feux arrière des berlines encadrées par des motards de la gendarmerie se dispersèrent. Elle entendit des portes claquer puis le fourgon d'évacuation des pompiers s'ébranla aussitôt suivi par le véhicule du Samu. Laissant la scène vide et le château, dont les lumières intérieures s'éteignirent une à une, dans une profonde obscurité.

Bientôt il ne resta plus rien d'autre que la présence policière. Les envoyés spéciaux des différents médias plièrent le matériel qu'ils rangèrent dans les coffres des voitures de service.

Il n'y eut plus qu'elle qui continua à regarder ce décor déprimant.

Jusqu'à ce que la dernière fourgonnette de gendarmerie s'estompe dans la nuit maintenant totale.

Alors elle se décida. Avec d'innies précautions, elle monta dans la Clio. Posa d'abord son cul sur le siège, glissa sa jambe tendue sous le volant. Elle essaya de débrayer. Le pied enfonça sans difficulté la pédale.

Ça irait pour rentrer.

Elle démarra et alluma ses feux de croisements qui perforèrent l'obscurité que délimitait un rideau d'arbres le long de la route.

L'ombre des ailes d'un rapace nocturne traversa la nuit devant son pare-brise.

Surprise, elle fit une embardée qu'elle rattrapa tant bien que mal.

Décidément, elle ne s'y ferait pas. Jamais.

Elle n'a rien donné.

Pas même la part des chiens.

Il a pris ce qu'il a voulu. Ce qu'il a cru posséder.

Bwana était sur elle. En elle. Elle n'a pas eu un seul gémissement simulant un plaisir qu'elle ne partageait pas. Il s'est approprié ce qu'elle n'a pas offert. Elle est restée les yeux grands ouverts sur le tissu du plafond. Tandis qu'il besognait l'ankole. Elle avait d'autres lieux où se perdre. Dans sa tête. Des territoires en friche qui l'avaient accompagnée tout le long de ce voyage qui n'en finissait plus de ressembler à celui de l'enfer. L'enfer qui n'appartient qu'aux chrétiens. Pour elle, l'enfer n'avait pas de bouche, pas d'oreilles, pas d'au-delà. L'enfer c'était *bwana* transpirant sur son corps, plaquant son odeur de viande blanche définitivement avariée sur elle. *Cadavérée*. Il ahanait en boutant son dard dans son ventre infécond. Guerrier d'une bataille qu'il ne croyait pas perdre. Cherchant un plaisir qu'elle n'accepterait jamais. Il pouvait s'échiner, suer sang et eau, il ne serait jamais qu'un passager de plus.

Dans la plaie de son sexe ouvert crevait le cimetière des hommes. Elle resterait vigilante. Elle avait le temps devant elle. Et la sérénité des marabouts femelles. Elle savait que celui-là avait le pouvoir et que sa résistance ne ferait qu'exciter son humiliation à chaque fois recommencée, lorsqu'il viendrait quémander une reconnaissance qu'elle ne lui céderait jamais. Le rapport de force. Éternel. La lutte des classes. Le nord, le sud. L'opulence contre la faim. Ceux qui ont tout, ceux qui n'ont rien. Intellectuellement, elle ne savait rien de tout ça, mais elle avait un pouvoir qu'elle ne partagerait avec personne, l'intuition et l'instinct. De vie. De mort. De la survie. De ce qui ne s'explique pas. Jamais. C'était ça, sa force de femme. Elle préférerait toujours crever plutôt que de se soumettre. Et contre ça, *bwana* n'aurait jamais les moyens de faire taire sa haine.

Maintenant il est allongé à côté d'elle. Repu, dans le désordre des draps, le bout de peau flasque pend entre ses cuisses solides. Il fume en envoyant des bouffées de fumée se perdre dans l'obscurité tamisée de la chambre. Silencieux, elle sait que dans sa tête des idées font leur chemin. C'est toujours comme ça, quand les hommes conservent leur langue dans leur bouche. Elle, elle ne dit rien non plus, les yeux plantés dans les images que dessinent les volutes odorantes du tabac montant vers la lumière du plafonnier. Sans hostilité mais, bien pire encore, dans l'indifférence.

Il est venu la chercher alors qu'elle n'attendait plus personne. La nuit avait posé sa main sur la ville. On devinait les lumières de la rue et des limailles de pluie qui rayaient la vitre. Le tortionnaire aux cheveux roux sentait l'ail et le fromage frais, il écoutait la télévision qu'on pouvait entendre gueuler dans toutes les pièces. Il buvait un méchant vin rouge, charpenté et sombre, dans un verre au bord épais, au cul profond. Les filles silencieuses restaient dans la salle à manger. Elles attendaient qu'il vienne en choisir une pour la fellation quotidienne.

Il a failli s'étrangler quand le *Jefe* est entré. Bondit sur ses jambes courtes et reboutonné le cran de ceinture qu'il laissait toujours dégrafé quand il était détendu. Au repos, un dossier de chaise calant le bas de ses reins. Il s'est confondu en mots inutiles. En phrases creuses. En courbettes obséqueuses. Plusieurs fois, il a peigné la mèche filasse qui se perdait dans le désert de sa calvitie de rouquemoute. Avec les gros doigts de sa main de garçon boucher crispés sur le manche de la feuille, tranchant méthodiquement la carotide des agneaux de l'année.

— Je voudrais voir l'Ankole, Cabron, j'espère que tu ne l'as pas touchée !

Il a essuyé sa poigne trempée de sueur dans le pan de sa chemise qui débordait de son pantalon.

— Bien sûr que non. Elle est rétive et insolente, pourtant...

Les mots buttaient sur les trous laissés dans la gencive par les dents déchaussées de l'homme à l'accent serbe. Martin avait souri.

— C'est pas l'envie qui t'a manqué, hein ?

Les yeux ont ripé, fuyant le regard direct de celui qui était son patron. Il a baissé la tête vers le sol. Haussé les épaules et après s'être retourné, a gagné la pièce dans laquelle les jeunes femmes patientaient en buvant des boissons chaudes, en fumant des cigarettes dont l'odeur parfumait l'espace jusque dans le couloir.

Elle est arrivée enfin. Et Cabron dut la rudoyer verbalement pour qu'elle daigne faire l'effort de se rendre jusqu'au salon dans lequel patientait Martin. Leurs yeux se sont affrontés un court instant. Puis son regard à elle s'est égaré dans le mur en face, celui percé d'une fenêtre haute dans laquelle on apercevait la nuit qui semblait n'avoir pas de fin.

— Viens, Ankole, je suis venu te chercher.

Il est passé devant, elle a suivi, comme l'ankole aux cornes soumises derrière son maître.

Ils ont traversé une partie de la ville. Les sièges en cuir de la voiture étaient moelleux. Elle s'est laissée aller contre le dossier profond. Par les vitres latérales, elle pouvait voir défiler les lumières de cette ville dont elle ne connaissait rien. Sinon qu'elle ressemblait à toutes les autres qu'elle avait traversées. Des murs de pierre. Froids. Aux arrêtes rugueuses. Des carrefours vides. Des fenêtres éclairées, ici ou là, des terrasses ouvertes sur des trottoirs délaissés. Des ombres dissimulées dans des encoignures de porte. Des silhouettes engoncées dans des manteaux sombres, des paletots ajustés. Le froid. L'immense hiver que toute sa peau refusait.

La musique était douce. Comme un doigt de guitariste sur une corde tendue. Fermer les yeux. À un moment, ils ont longé un cours d'eau. La réverbération des lumières qui accompagnaient les berges se reflétait sur le plat immobile de la rivière, découpant des ombres sous les arches des ponts de pierre qui l'enjambaient. Des voitures remontaient les boulevards. Elle ne savait pas où elle allait. Ça n'avait pas d'importance. Il était venu la chercher. Il le regretterait un jour. Il en crèverait, si ça ne tenait qu'à elle.

Il avait bu un verre, puis deux, consultant longuement l'écran de son téléphone. Et alors, elle n'avait plus existé. Parfois son visage se crispait et des rides plus profondes venaient strier les ridules à fleur de peau. L'inquiétude passait dans son regard. Un chemin qui, dans sa tête, traquait des pistes insondables. Le désarroi. Et la flamme qui jaillissait soudain dans cette intense solitude qu'il ne pouvait partager avec personne. L'abîme sans fond. Elle comprenait tout ça. Elle n'avait pas besoin des codes. Elle sentait dans le vent, comme les chiens sauvages des bords du fleuve, qui engrossent les hyènes et dévorent leurs enfants. L'animalité des sentiments nourrissait sa vie. Depuis toujours. Elle n'était que ça. Une ankole aux pis desséchés, au ventre mort, au cœur de pierre.

Après, il avait délaissé le smartphone. S'était resservi un verre d'un liquide brun, puis avait planté son regard dans le sien en s'abreuvant par goulées successives de cet alcool dont il laissait la puissance des arômes envahir sa bouche. Il n'avait rien cédé. Alors elle était allée chercher au plus profond d'elle, dans la vacuité sans issue de ses yeux sombres, ce mur de silence qu'elle savait parfaitement infranchissable pour un homme de cette trempe-là. L'immobilité des sentiments indifférents.

Il avait fait passer sa robe par-dessus ses épaules. Sa poitrine était nue et ses seins aux aréoles sombres restaient haut perchés. Son torse descendait sur ses hanches fines. La culotte de coton clair enveloppait sa croupe rebondie, le triangle de son sexe au poil crépu qu'on devinait sous le bombé du pubis. Longtemps il était resté à détailler chacune des ombres de son corps. Elle ne s'était pas dérobée. Elle savait le pouvoir qu'elle possédait dans ce moment-là. Il avait posé la main sur elle. Sa main aux doigts longs à l'extrémité douce. Accompagné les courbes de sa peau, de ses creux et de ses aspérités. En imprégnant des pressions suaves sur les zones érogènes. Jusqu'à ce que la main se referme sur le sexe. S'immisce sous l'élastique. S'insinue dans la fente et qu'elle ne puisse plus retenir le flot poisseux qu'elle maintenait en serrant les dents. Il avait abaissé le tissu et lentement, longuement, mouillé sa bouche à sa sève, jusqu'à ce qu'elle ferme les yeux.

Plus tard, il avait dirigé sa bouche à elle sur son sexe bandé, accompagné le mouvement de sa tête en caressant sa nuque, imprimant le rythme qu'il désirait. Il avait laissé échapper des plaintes rauques. Senti le plaisir qui montait. Et avant de se répandre, il l'avait chevauchée. Puissamment. Plantant entre ses cuisses sa verge turgescente. Avec la violence de l'étalon pénétrant le ventre de sa pouliche. Accompagnant chaque boutée d'un ahanement sourd. Il était resté un moment

en elle. Immobile. Sur elle. Elle a senti le liquide s'échapper de son sexe et glisser le long de ses cuisses. Elle a su que c'était fini. Il avait roulé sur le côté. Un long moment, ses yeux n'avaient regardé nulle part ailleurs qu'un horizon dont il était seul à connaître la frontière. Et puis il s'était hissé sur un coude, avait tâtonné avant de prendre une cigarette dans le paquet qui traînait sur le chevet, avait trouvé le briquet, laissé la flamme enlacer le brûlot, avalé la première bouffée, profonde, et la vie avait retrouvé son cours dans son corps rassasié.

Maintenant, il éteint la cigarette dans le verre vide. La braise grésille avant de finir de se consumer. Il se lève. Elle voit son corps nu, las. Sa peau fripée. Le renflement sournois de son ventre par-dessus la peau molle de son sexe atone. Le dos légèrement voûté. *Jefe* de merde, pense-t-elle. Il entre dans la salle de bain. Elle entend le bruit de la douche. Elle essuie son sexe et le haut de ses cuisses dans les draps. Enfile sa culotte. Sa robe. S'assoie sur le bord du lit.

— Tu devrais ménager ton mépris, l'Ankole. Ou alors mieux le dissimuler.

Il s'habille en lui tournant le dos.

— Ça se sent quand tu baisses.

Fourre le pan de sa chemise dans la ceinture de son pantalon.

— Dans la vie, on a souvent que ce qu'on mérite.

Il prend une nouvelle cigarette. La lumière basse projette l'ombre de son corps sur le mur.

— Tu devrais essayer de faire mentir ce dicton.

Il recrache la fumée et se retourne vers elle.

— Mais faut y mettre du tien.

Elle conserve son regard dans le plancher.

— Tu en as les moyens.

Il relève son visage vers le sien en prenant son menton entre le pouce et l'index.

— Sinon tu es condamnée à ouvrir tes cuisses et à sucer des bites le restant de ta vie.

La lampe passe sur son regard, celui de l'homme est en contre-jour. Mais sans le voir, elle le sent sur elle.

— Les putes, le plus souvent, vous n'avez rien dans la tête, la seule chose que vous sachiez faire c'est bouger votre cul et couiner quand on vous enfle. Allez, viens, je te ramène.

Il prend deux billets de 50 dans sa poche et les lui glisse dans la main.

— Je suis un propriétaire négligent. Tu devrais réfléchir à ce que je t'ai dit, l'Ankole. La chance, c'est de voir mourir ceux que l'on hait, ne laisse pas passer la tienne.

Il marche devant elle.

Comme s'il connaissait le fond de ses pensées.

Comme s'il pouvait lire en elle.

Elle voudrait juste qu'il soit mort.

Il extrait de son alvéole un dernier antalgique dans la plaquette qu'il balance au loin. La douleur revient, lancinante. Il n'a pas d'eau sous la main, alors il avale la gélule en régurgitant la salive qu'il sécrète sur les muqueuses à vif de ses gencives dont le goût de sang lui emplit la bouche. Dans sa tête, des percussions endiablées d'une peau de djembé tendue fracassent ses tempes avec la cadence méthodique d'un métronome. Il ne faut pas laisser s'installer la douleur. Il ne sait plus où il a entendu ça. Dans l'enfance sans doute. Ou dans les mots d'une femme attentionnée. Ça fait longtemps de toute façon. Mais ça se tient. Les remèdes de bonne femme, c'est toujours bon quand les mecs sont démolis.

La nuit devant est étale. La pluie bouscule les feuilles avant de s'abattre sur la tôlerie de la Passat. Il allume une cigarette. Décidément, rien ne va. Il voit les feux arrière des limousines s'estomper dans la brume filandreuse qui descend du ciel comme un crachin de poussière d'eau, ballotté par le vent. Les motos des flics accompagnent le cortège des véhicules sombres aux vitres obscures protégeant l'anonymat des passagers. Martin est un de ceux-là, dans une de ces berlines dont on ne distingue que les profils imposants, les feux tranchants des xénons et les couleurs ternes des carrosseries que la nuit dissimule.

Et il ne sait plus que penser. Tout lui échappe. Se délite. Se barre en couilles. D'une chiquenaude, il envoie mourir la braise de sa cigarette dans une flaque d'eau. Tout le monde est parti. Les dernières lumières à l'intérieur du château s'estompent derrière les épaisses tentures des rideaux qu'une main invisible tire sur l'obscurité du parc. Au loin, l'aile d'un oiseau fouette l'air empli d'humidité. Son long cri traverse le silence de la nuit et prolonge l'effroi dont l'écho se perd dans la profondeur des arbres ceinturant l'étang qu'on devine, frappé par la lueur de la lune fissurant l'épaisse couche nuageuse.

Il remonte dans la voiture. Au-dessus de la canopée, on aperçoit, grim pant dans le ciel bas, l'immense embrasement roux révélant la présence de la ville toute proche. Derrière lui, les lampadaires du village vibrent, secoués par l'incessant vent qui balaie les rues vides, les places désertes et les rares ombres humaines. Un chien efflanqué au pelage clairsemé traverse la rue, et s'en va lever la patte contre la bordure en pierre du monument aux morts. Pas une goutte ne s'échappe de sa bite. Pas le moindre filet d'urine. Il n'en continue pas moins son chemin. La démarche harassée, la langue haletante entre les babines frémissantes de sa gueule ouverte. Indifférent aux affres prémonitoires de la prostate des clébards. Il le suit

des yeux, jusqu'à ce qu'il disparaisse, happé par l'opacité d'une venelle. Jamais il n'avait ressenti autant de proximités qu'avec ce chien-là, à ce moment-là, dans cette solitude-là.

Une immense lassitude s'empare de lui. Il remonte le col de son blouson. L'air s'engouffre par la vitre défoncée. Il démarre et le moteur n'a pas une hésitation. La vieille guimbarde répond au premier tour. Il recule, contourne le rond-point et prend la direction de la ville. Le projecteur des diodes dilue l'obscurité visqueuse. Le caoutchouc usé des balais d'essuie-glaces raye le pare-brise d'une plainte récurrente. Dans le poste de radio, des hommes politiques en décousent avec le même langage suranné, convenu, taillé à la serpe dans le bois des portes de chiottes. Rien de nouveau. Il n'y prête pas attention, même s'il est question du montage financier de ce complexe touristique aux portes de la ville dont une des conséquences fut l'algarade qui s'est produite au château de L'Épargne ; quant à Jean Fourcasse, l'agriculteur abattu dans la propriété, il est encore trop tôt pour savoir s'il s'en sortira ou pas. Deux balles dans le dos. L'une, proche du cœur, a traversé le poumon. Pour le reste, les diverses contusions sur le corps, dues à la chute de la cabine du tracteur, ne laissent présager que des blessures bénignes dont le temps aura raison. Les gendarmes sont entendus. Balles dans le dos étant le plus souvent un facteur aggravant. L'enquête suivra son cours. Et tout le monde jure que la vérité sera mise à nu, à jour, étalée sur la place publique. D'ailleurs la justice s'est emparée du dossier et ont été nommés des juges d'instruction, des experts, toute la panoplie habituelle pour instruire des dossiers qui ne verront le jour que des années plus tard.

Les pinceaux blafards lardent la profondeur de la nuit. La fatigue rétame ses dernières velléités guerrières. Il n'écoute plus ce que diffuse la radio. Il voudrait être loin d'ici. Chez lui. Dans l'odeur fade des chaleurs emmagasinées dans les lézardes des pierres des murs mitoyens. Dans la senteur verte des verveines, des lavandes bleues et des orangers accablés de soleil. Regarder les vagues mourir mollement sur le sable détrempé. Accorder à la valse des goélands l'attention des profanes, la beauté du geste de ce corps tendu dans l'azur soutenant l'air, au-dessus du cri qui définitivement déchire le silence des torpeurs méditerranéennes.

Loin d'ici. Machinalement, il enclenche le bouton. Un piano, une trompette, une batterie, une basse. Rien de superfétatoire, Chet Backer, Almost Blue. L'envie de juste se barrer. Dans le sillage des goélands ouvrant le ciel en deux. Et soudain, il ne pense plus à rien. Garder les yeux ouverts et la nuit en dedans. Il suit la route, ses bras fourbus accrochent les courbes, la sinuosité des virages courts, la profondeur de la descente. Le pont en bas enjambe le ruisseau qui palpite et se déhanche entre les roches moussues. Les lichens tellement verts sur la pierre grise qu'on les dirait synthétiques. Il voit tout ça. Comme en plein jour.

C'est juste après.

Alors que la route remontait légèrement vers les hauteurs surplombant la ville, elle lui est apparue dans le faisceau des phares de la Passat. Il l'aurait reconnue entre mille. Pas d'erreur, c'était bien elle. Grise, massive, puissante. Le pare-brise ouvert. Le capot avant relevé. Un homme de chaque côté de la calandre de la

Volvo, dans des manteaux épais avec des chapeaux larges, l'un le cul sur l'aile de la berline et l'autre, le téléphone vrillé à l'oreille arpentant la terre en faisant de grands gestes. Il en manque un, pensa-t-il. Il passa devant eux sans ralentir, grimpa la côte jusqu'à son sommet. Jusqu'à ce que l'on n'entende plus le bruit du moteur. Il s'arrêta en bordure d'un champ. Attendit quelques minutes, que le silence revienne. La pluie mouillait toujours un vent lourd qui emportait au loin les échardes de la nuit. Après, il saisit le Star glissé sous le siège, dans la mousse de l'assise déshabillée. Un pâle halo de lune tâchait l'étendue des prés alentour. On n'entendait que le vent qui enroulait ses bras autour des branches des futaies. Il fit jouer la culasse. Monter une balle dans la chambre. Toute lassitude s'estompa. Instantanément. Une espèce de frénésie monta en lui. Il n'en ignorait pas l'origine. Même la douleur se dilua peu à peu dans une torpeur amnésique.

En lui, il ne resta bientôt plus que la violence.

Il enfonça le capot de la voiture sous un feuillage à l'entrée d'un champ fraîchement labouré, serra le frein à main et mit un pied à terre. Il tendit l'ouïe. Huma le vent. L'odeur de la terre. Des feuilles qui commençaient à joncher le sol et dont les premiers pourrissements empuantissaient l'air. Il descendit la pente en prenant soin de marcher sur le bas-côté, dans l'herbe qui amortissait le bruit de ses pas. Il entendait le son de leurs voix, sans parvenir à percevoir le sens de leurs conversations. Les feux de croisement de la Volvo étaient allumés. Il dut pénétrer dans la profondeur de taillis proches pour se dissimuler. Il continua à avancer. Évitant les branchages touffus, les bois morts sur le sol, et laissant son pas assurer l'équilibre sur la chaussée meuble.

Il ne pouvait discerner que deux silhouettes. La troisième était sans doute restée à l'intérieur. Par le pare-brise explosé, il ne parvenait pas à la distinguer. Il remonta le col de son vêtement, une pissée d'eau glissa le long de son cou. Au bout de son bras, sa main serrait la crosse du Star. Il ne savait trop comment intervenir quand apparut le troisième homme, sortant de l'obscurité derrière le coffre de la Volvo. Il tenait une cigarette à la main qu'il alluma après plusieurs tentatives infructueuses.

— Putain, ça fait du bien !

L'homme appuyé contre l'aile de la voiture se retourna.

— Je ne comprends pas qu'on puisse chier comme ça, en pleine nature par un temps pareil !

Il exhala un jet de fumée.

— Quand c'est là, c'est là, y a pas à tortiller !

Et il laissa un rire gras jaillir de sa gorge. L'autre enfourna son téléphone dans la poche intérieure de son manteau.

— Il arrive. Je me demande ce qu'il peut bien avoir à foutre !

Il remonta les épaulettes de son manteau et jeta un regard sombre vers la voiture.

— Faut la retrouver, cette salope.

— Il s'en est fallu d'un rien.

— D'un rien ! Que dalle tu veux dire !

Ils échangèrent des cigarettes, se protégèrent du vent pour les enflammer. Ils étaient tous les trois dans la lumière des phares. Immobiles. Sauf un qui ne cessait de tourner en rond, enfonçant ses talons dans la glaise jusqu'au revers de son bas de pantalon. Du rebord de leurs chapeaux, la pluie s'épuisait dans le sillon, dégoulinait le long de la gouttière et filait vers le sol. De leurs bouches s'échappait une frêle buée que la lumière rendait blafarde.

— On la retrouvera, *man*. Y a pas de raison.

— Elle ne perd rien pour attendre.

Puis ils se turent. Chacun plongé dans une pensée qui n'espérait rien de bon. Il évalua la situation. Ils étaient tous les trois dans son champ de vision et le vent calmait ses ardeurs. Laissant les feuillages s'essuyer dans la nuit. Restait la pluie. Minutieuse. Inutile. Comme une tristesse infinie.

Il avança dans la lumière et celle-ci le frappa de face. Il leva son poing bien en évidence et pointa l'arme vers les trois hommes, tour à tour.

— Retournez-vous, les mains sur le toit de la voiture, les jambes écartées.

Ils eurent le même mouvement de recul, le même geste de leur main dérapant vers le drapé de leurs vêtements. Il s'avança un peu plus encore et ajusta l'un deux. Le bruit de la balle se perdit dans le gargouillis du ruisseau qui bondissait près de là. La rotule explosa et le cri déchira le silence. L'homme tomba à terre.

— Je ne me répéterai pas.

Les deux autres se tournèrent vers la Volvo et posèrent les mains sur la tôle du toit. Il fouilla prestement l'homme au sol, le délesta d'un téléphone cellulaire et d'une arme de poing sans qu'il ne cesse de pointer le canon du Star sur les deux autres. Il inspecta les poches de l'un et de l'autre et récupéra les mêmes éléments, revolver de fort calibre et outil de communication.

— Qu'est-ce que vous avez fait du colis ?

Personne ne répondit. Il ne reposa pas la question. Les mots lui revinrent. Douloureux.

— « Putain, il faut toujours qu'on nous oblige à dépasser les bornes ! »

D'une main il balança le chapeau, empoigna les cheveux et frappa le visage contre le montant de la portière. Le canon vissé contre la tempe de l'autre.

— Tu te souviens ?

Recommença. Jusqu'à ce que distinctement lui parvienne un craquement. Et qu'un liquide chaud vienne poisser sa main.

— Tu veux que je continue, *man* ? T'as pas compris que je vais te crever !

Une violence insondable l'habitait. L'envie de tuer. Il cogna une nouvelle fois. L'homme s'effondra et lentement glissa sur le froid de la portière jusqu'à ce que ces jambes se dérobent et que la masse désarticulée de son corps atteigne le sol. C'est à ce moment qu'il entendit au loin un moteur qui dévalait la pente, à vive allure. Il éteignit les phares et maintint d'une poigne le col du manteau et le canon contre la nuque du dernier. La nuit restait profonde. Le véhicule se rapprochait. Il ne ralentit pas et passa devant la Volvo en envoyant une rageuse accélération.

Il desserra l'étreinte, une sudation glacée descendit le long de sa colonne

vertébrale. Il fit feu par deux fois, explosant les articulations du genou de l'homme à terre.

— Toi, tu me suis, *man* !

Ils remontèrent jusqu'à la Passat. Max alluma une cigarette. Il était essoufflé et l'air avait du mal à trouver son chemin.

— Il est où le colis, *man* ?

— C'est pas moi qui me suis occupé de la livraison.

— OK.

D'un coup violent, il abattit la crosse de son arme sur la tempe. Surpris, l'homme chancela, tenta de se récupérer mais ses pieds ripèrent sur l'herbe mouillée. Il s'affala sur le sol et sa tête vint frapper la portière. Il perdit connaissance.

Dans le coffre, il trouva du câble électrique. Il ligota serré les mains dans le dos qu'il relia aux chevilles. Avec un vieux chiffon, qui empestait l'essence et l'huile de moteur, il bâillonna la bouche de l'homme inanimé. Puis il fit basculer le corps dans la profondeur du coffre et rabattit le hayon.

Il était épuisé.

Un autre véhicule grimpait les lacets de la route. Max se glissa derrière le volant. Démarra sans allumer les phares. Recula. L'autre véhicule s'était arrêté plus bas, sans doute à la hauteur de la Volvo. Il entendait les portières claquer. Le moteur qui tournait. Il prit la route, tous feux éteints.

Devant, la nuit était d'une noirceur de suie.

Il allait vers les lumières qui dansaient au loin.

Les lumières de la ville.

TROISIÈME PARTIE

Il ne parvient pas à dormir. Pourtant, il clôt ses paupières. Enfermant une ultime larme dans le silence de cette nuit intérieure. La musique de l'ouverture de la « Marche funèbre » du *Crépuscule des Dieux* jaillit des enceintes, dans l'encre noire de l'obscurité tout autour de lui. Ça l'a toujours fait pleurer. Les fenêtres sont ouvertes sur la solitude du parc. La direction de Herbert von Karajan est implacable. Divinement maîtrisée. À l'allemande. L'émotion glacée. Achievée. Pourtant les notes entrent dans sa tête. Sans difficulté. Sans affect. Si ce n'est la puissance de ce crépuscule qui semble descendre sur la vie. Sur la sienne. Dehors, on entend d'autres bruits. Le vent qui renâcle, la pluie qui s'épanche. La vie des insomniaques et des communs. De ceux qui n'ont pas choisi. La nuit, ce n'est qu'un paradoxe auquel il ne peut se soustraire. Sans anxiolytique, point d'issue. Il faudra attendre le bout des aubes blêmes et des matins frileux, enveloppés dans des paletots sans manches. Les lèvres serrées sur la cape de cigares éteints. Dans la fumée grise des petits jours défaits. Il laisse entrer en lui la charge lyrique de l'orchestre. Des mots lui reviennent à l'esprit. La poésie. Éternelle.

« La chair est triste, hélas ! Et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! Là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux ! »

Il trouve que ça colle à la musique. Ces mots qu'il murmure. Pour lui. Tout seul. Et aux ombres qui l'entourent. Comme un rabâchement. À ce chagrin profond qui le chavire et qu'il n'oserait pas avouer. À personne. À Marie peut-être. Comme si elle ne le savait pas déjà. Qui d'autre ?

« Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe
Ô nuits ! Ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend. »

Personne. La poésie est juste une esthétique improbable. Comme Wagner, Mallarmé et tous les autres. Si les mots ne te font pas frémir, alors rien dans la vie ne te changera de place. Ne t'offrira une focale différente. Tu ne seras que ce que l'on veut que tu sois. Depuis le début. Un chien parmi les loups. Un veau égorgé dans des couloirs d'abattage. Une merde de chien laissée pour mémoire dans le caniveau d'une rue sur laquelle tu ne frotteras jamais les pieds. Tu seras juste une angoisse que tu nourriras avec des psychotropes et des barbituriques. Comme tout le monde.

« Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !
Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs ! »

Il entend bien un téléphone qui sonne au loin. Dont l'écho se répercute dans l'espace des vastes pièces de la demeure, qui se perd dans les hauteurs des plafonds. Il entend. Par-dessus la musique. Comme une souillure. Il ne répondra pas. Il ne répondra rien. Il laissera à l'absence le soin de mugir dans le silence.

« Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots ...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots ! »

De la pointe de son ongle, il fait glisser la cendre grise dans le cendrier. Son doigt tremble. Imperceptiblement. Il rallume le Cohiba. Laisse la fumée se répandre dans sa bouche. Puis plante sa main droite devant, bras tendu, à hauteur de ses yeux. Un frémissement qu'il ne parvient pas à contrôler. Comme le souffle d'une brise sur l'étendue plate d'un lac, un frisson de chair de poule, l'ondulation des blés dans la torpeur méridienne. Sauf que la peur le saisit à la gorge. La maladie. La sueur froide des hypocondriaques trempe son corps d'une pellicule baignée d'inquiétude. La mort. Comme Marie. L'indécence de la déchéance physique. De l'agonie, la gueule ouverte sur cette certitude qui défait la condition humaine jusqu'à accepter de n'être plus qu'un chien terrassé par les métastases de la douleur infinie. La terreur que perfuse soudain le doute. Avec cette envie d'en finir. Ce désir d'en découdre. Une bonne fois pour toutes. Comme un homme.

Il carre le cigare entre ses lèvres, laisse retomber sa main sur le plat de la table basse, puis ses doigts gagner le cul rond de la bouteille de Glenrothes et son poignet verser une bonne dose de single malt dans le verre posé devant. Il revient à lui. Livide. La douceur mélancolique de l'alcool rend à la lucidité crépusculaire une étrange lueur. Il est toujours là. Debout. Il faudra encore compter avec lui. Même s'il sent que tout autour on attend qu'il cède. Qu'il passe la main.

Vieillir, ce lent naufrage dans des eaux saumâtres. Laisser le temps bouffer

lentement l'énergie. La force. S'accrocher à ses arbres morts aux branches pourries. Suivre des yeux bouffés par le glaucome, la lente descente des grumes sur les eaux plates des rivières et buter contre les berges des rivages incertains. S'habituer à la longue patience des silences. À l'immobilité des images. Attendre que la vie se défasse. Petit à petit, comme le fil d'une couture ravaudée. Regarder l'hiver en face tel un spectre figé dans un décor glacé, cliniquement blanc, hanté par des silhouettes familières aux regards flous. Le temps qui passe immuablement au rabais.

Il s'est fait tout seul. Il a bâti son entreprise, sans état d'âme. À la force du poignet. Il en avait deux solides. Il a fait mal quand il le fallait. Il vaut toujours mieux être le boucher que le veau. Comme se plaisait à dire l'Ancien. Celui qui l'a mis sur les rails. Le pied à l'étrier. Le premier .45 dans la paume de la main. Celui qui le considérait comme son fils. Un peu comme ce sentiment qu'il éprouve pour Martin. L'Ancien, il lui a tout enseigné. Le contrôle des filles : « Suffit d'avoir de la poigne et de la faire respecter. En général, c'est tenu par des baltringues, si on a de la voix on se fait entendre, et pour se faire comprendre il y a les autres arguments, si besoin. » Celui du marché de la came. Irrationnel. Des filières improbables. La mondialisation des provenances. Et beaucoup d'argent vite fait. Par des gamins aux yeux vides, aux sentiments exsangues et à la tête pleine de conneries. Ça attire les convoitises et développe la cupidité. Aujourd'hui les enjeux sont ailleurs. Les trafics nourrissent une autre logique *Allah Akbar*. Le djihad ne se nourrit pas que de sourates. Il faut de l'argent. Des armes. Des réseaux.

La concurrence est rude. La violence totale. Obligatoire. Il faut savoir monter des alliances, sans jamais céder sur la méfiance. C'est par là qu'il avait commencé. Sa première chance. Il avait nettoyé le quartier nord et contrôlé l'approvisionnement et les livraisons des dalles, des caves et des barres d'immeubles du sud de la ville. L'Ancien n'avait rien dit mais la main sur son épaule s'était faite plus lourde. Plus paternelle. C'était sa façon à lui de transmettre sa confiance et quelque part sa reconnaissance. Il était monté dans la hiérarchie. Ouvert des plaies et des jalousies. Il avait su régler les différents, à sa façon. À sa manière. Les choses étaient rentrées dans l'ordre. Et les dents avaient cessé de grincer. Les secondes lames avaient rangé les couteaux.

Après, les choses se sont faites dans la sérénité. Le vieux gardait son pré carré. Les affaires qui avaient pignon sur rue. Les déjeuners et les dîners en ville. Les influences corruptibles. Ceux qu'on tenait par les couilles. Ceux qui n'en finiraient jamais de chanter. Il avait la maîtrise de la ville. La main mise sur le business. Les couilles en or. Et la Rolex sur la bite.

Ray Morlaf avait vite appris. En autodidacte. À l'école de la rue, de la baston et de la démerde. Un autre temps. Une autre génération. Jamais il n'avait songé à bousculer l'Ancien. À le pousser vers la sortie comme aujourd'hui il avait la certitude qu'on voulait sa peau.

Ils pouvaient compter sur lui.

Il ne lâcherait rien.

L'Ancien, il avait passé la main et était parti se retirer dans le Luberon. Un mas avec des chevaux, des hectares d'herbe rase, des champs de lavande mauve et une plantation d'oliviers. Un rêve de gosse. Il avait gardé des parts dans son affaire, la juste rétribution d'un placement de bon père de famille. Jusqu'au jour où une balle, sans doute perdue, était venue lui fracasser le crâne alors que, sur son tracteur, il parcourait l'étendue de sa propriété. On n'avait jamais retrouvé l'auteur. On ne se fait pas que des amis dans les affaires, même quand on en est retiré. Les rancunes sont parfois tenaces et les vengeance n'attendent pas toujours que le buffet soit dressé pour livrer la viande froide.

Il se leva. Un autre morceau de musique parcourut les basses des enceintes. Rachmaninov, le concerto n°2. Les douleurs vrillèrent le bas de ses reins, lui arrachant une grimace. Il gagna le bureau au fond de la pièce, la silhouette voûtée, alluma la lumière basse de la lampe de banquier en laiton, ouvrit le troisième tiroir du bas. Il sortit la boîte qu'il déposa sur le sous-main en pleine peau. Défit les charnières, fit basculer le couvercle en cuir. La lueur de la lampe accrocha le nickel des structures. Le poli de la crosse en merisier. Le 6 pouces. Le 4 pouces. La boîte de balles .357 magnum. Deux Colt Python. Lourds. Solides. On n'avait jamais rien fait de mieux. C'est ce qu'il pensait. Et son histoire personnelle lui avait souvent donné raison. Il prit la crosse dans une main. Soupesa l'arme. La braqua devant lui sur une cible imaginaire dans l'obscurité de la pièce. La main ne tremblait plus. Il fouilla la profondeur du tiroir et sortit le holster d'épaule. Ses doigts noueux attachèrent les fermetures et les lanières. Il glissa le 4 pouces dans l'étui. Plusieurs fois il se saisit de l'arme, déverrouilla la sécurité, pointa le canon sur le mur face à lui, puis la remit dans le fourreau. Le doigt sur la queue de détente n'avait pas de frémissements. À 10 mètres, il pourrait encore loger cinq balles dans une cible de 10×10. Sans problème.

Maintenant ils peuvent venir, pensa-t-il. D'où qu'ils soient.

Il éteignit la lumière. Laissa le holster et le Python dans l'étui sous son aisselle. Gagna la fenêtre. Il restait un fond de Glenrothes qu'il acheva. Le Cohiba était de nouveau éteint. Il ne parviendrait plus à dormir. Il ne trouverait rien pour éradiquer l'insomnie. Il n'aurait pas recours aux barbituriques. Il détestait la pharmacologie autant que ceux qui la prescrivaient. Mais la menace était là. Dedans ou dehors. Et ça ne l'aidait pas à trouver le sommeil réparateur.

Il pouvait compter sur Martin. Mais si ça venait d'ailleurs. De plus loin qu'il ne pouvait l'imaginer. D'autres frontières. Il savait que son business ouvrait des perspectives pour les envieux. Les médiocres. Ceux qui se nourrissent et curent les cadavres jusqu'à l'os. Le parc sentait la mort. La saison des entre-deux. Le lent pourrissement des feuilles. L'humidité de la pluie. Les décombres de la vie. Il en était là. Suspendu aux balbutiements de la nuit.

L'aube se lèverait bientôt. Plus tard.

Maintenant, ils peuvent venir. Un sourire madré passe fugitivement sur ses lèvres.

La mort aura toujours le dernier mot. Lui reviennent alors des bribes de phrases.

« Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir, »

Des vers désuets, éternels. Marie. La poésie. Il devait tout à Marie. C'était elle sa culture. Elle qui l'avait emmené dans des terres inconnues peuplées de musiques, de mots et d'art. Dans la grâce et la beauté auxquelles il n'aurait jamais accédé seul. Qu'est-ce qu'il foutait maintenant, sans elle ? Il savait bien qu'il n'aurait pas de réponse. Ou alors celle qu'il ne voulait pas entendre. Elle était partie et lui restait là. Au bord du chemin. Dans la solitude innommable. Il voudrait hurler. Mais il balbutie plus qu'il ne récite.

« Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir. »

C'est sur ces derniers mots qu'il s'assoupit, dans le fauteuil, face à l'entrebâillement des croisées, alors que s'achevait le concerto n° 2 et que le silence envahissait tout l'espace. Au loin pointait une lueur grise, aussi fine et ténue que les pages d'un missel.

Ça lui venait sans doute de son origine paysanne. De l'autre côté des frontières. De là où se lève le soleil. Et maintenant qu'il en était loin, il aimait ce rituel. Planter son regard dans le ciel. Déboutonner sa braguette. Suivre les croissants de la lune quand on pouvait les apercevoir. Prendre son bout de peau dans la main. Écarter les jambes. Bien se camper sur ses deux talons. Et en forçant, pisser droit devant. Vider la vessie jusqu'à la dernière goutte. C'était un plaisir à nul autre pareil. Solitaire. Quel que soit le temps qu'il fasse, quelle que soit la température du dehors. Pisser debout. La bite au vent. La brise sur les couilles. Après, ranger l'outillage. Et humer l'air. Comme un chien.

Au loin, le bruit d'un train fracassa le silence. La nuit était là, encombrant l'espace. On pouvait deviner la gare dont la silhouette lumineuse se découpait au-dessus des toits. La rue était vide. Les façades sombres. La voix synthétique des annonces ferroviaires parvenait jusqu'ici, selon l'orientation du vent. Il avait remarqué que celui provenant de l'est n'apportait jamais rien de bon.

Il avait pris un verre avec le dernier client. Celui qui ne souhaitait commercer qu'avec l'Ankole. « Son petit chat noir », une voix de dandy efféminé avec minaudeur accompagnée d'un regard entendu qui semblait vouloir en dire long sur la qualité de l'échange. Il avait bu une, puis deux vodkas. Il avait offert la troisième en écoutant l'insatiable souteneur du tiers-monde à qui le vocabulaire manquait pour sublimer la fusion sexuelle avec l'Ankole. Des connards énamourés, il en avait rencontré dans sa carrière. Mais celui-là faisait office de référence.

L'Ankole. Il l'attendait. Le patron était venu la chercher. Il se demandait bien ce qu'ils pouvaient lui trouver. Les peaux de boudin, ça a toujours la même odeur. Ça pue. Ce sont plutôt des buccales. Des anales. Compréhensives. Soumises et dociles. Pour le reste, ça ne vaudrait jamais une blonde de Vinnytsia au regard bleu, aux seins lourds, aux hanches larges, à la peau blême et à la chatte rasée. C'est ça qu'il pensait, Cabron. En remettant, après l'avoir longuement égouttée, sa bite dans son pantalon. Las d'attendre, le baltringue avait fini par lâcher prise et rentrer chez lui. C'est à ce moment-là qu'il avait décidé de l'accompagner et d'en profiter pour pisser. Dehors. Dans la nuit. À l'heure qu'il est, l'énamouré devait sans doute être en train de se branler, les yeux clos en invoquant les talents de l'Ankole par-delà sa mémoire fantasmée.

Le crachin avait cessé et le vent apportait un léger frémissement aux branches

des platanes dépouillés. Il regardait la rue. Guettant la venue de la voiture du patron. Il irait facilement s'allonger dans son bureau, sur la couverture usée du vieux pucier et regarder sur l'écran plasma les vieilles saisons des séries américaines, traduites en ukrainien, histoire de conserver un lien avec le pays, de retrouver le goût de la langue que l'on ne parle plus. Cette mémoire de ceux qui n'ont plus de territoire. Il se sentait fatigué. Parfois, il trompait cette mélancolie avec ce qu'il avait sous la main. C'était toujours une Némiroff Premium. 52 degrés de chaleur qui coulait dans ses muscles froids. Son ventre vide et sa tête pleine de rêves enfuis. Jusqu'à la fin de la bouteille. Jusqu'à la dernière gorgée dont le trop-plein s'échappait à la commissure de ses lèvres. Des sommeils de plomb pour des réveils douloureux. Des images d'un ailleurs qu'on voudrait partager. Mais on est seul. La nostalgie slave. Et le corps qui ne suit plus. La migraine matinale qu'on traite par le mépris d'une nouvelle lampée, au réveil. La chaudière qu'on rallume. Ça passe ou ça casse. Et le plus souvent, ça passe. Après, on n'a aucune raison d'arrêter le traitement. C'est comme les anxiolytiques ou les antidépresseurs. Tant que ça fait voir la vie en rose...

Il a senti la présence derrière. Mais c'était trop tard. Le métal froid de l'arme sur le bas de son crâne n'avait aucune ambiguïté. Surtout quand il s'est un peu plus enfoncé dans le gras de sa nuque.

— Tu poses tes mains bien à plat sur le mur.

Accompagné d'une pression supplémentaire. Il a entendu le chien de l'arme qu'on relevait. Il s'est exécuté. Une main précise l'a palpé. Poitrine, ceinture, cuisses et mollets. Il n'avait pas d'arme sur lui.

— Ça va. Repos, rouquemoute !

C'était une voix de femme.

— On va rentrer à la maison. Sans se presser. Pas de faux mouvements.

Au loin sur le trottoir, la silhouette d'une vieille dame avançait tenant en laisse un de ces clébards forts en gueule, courts sur pattes et le museau comme aplati par un retour de porte, emmailloté dans un ridicule manteau molletonné. Il lâchait une pissée sur chaque pneu des voitures garées le long de la rue, jusqu'au moment où il les aperçut et se mit à brailler dans leur direction. La femme dirigea son regard vers eux puis s'adressa à son chien comme si elle parlait à un enfant. Ce qui ne l'apaisa pas plus que ça. Il repartit de plus belle quand ils pénétrèrent dans la maison.

Elle a posé le canon de l'arme aux creux des reins de l'homme. Le hall d'entrée était dans la pénombre. L'hématome de son genou s'estompait. Les gélules de Skenan faisaient leur effet, la morphine annihilait lentement les méandres douloureux qui traversaient l'articulation.

— Tu te retournes gentiment.

La seule lumière provenait de la rue, par les carreaux opaques de la porte d'entrée. L'homme fit volte-face. Elle enfonça le calibre dans le gras du ventre. Son haleine sentait l'alcool et la dent gâtée. Ils attendirent en silence que la femme et le chien passent devant l'entrée. Elle murmura :

— Mets-toi à genoux, rouquemoute.

Il grogna. Elle dut remonter le canon du Beretta jusque sous le menton et imprimer un nouvel impact. L'homme se laissa glisser sur le sol. Ils entendirent la vieille qui parlait à son chien. Virent sa silhouette se découper à contre-jour dans le vitrail.

— Ici Nestor, ce ne sont que des femmes de mauvaise vie. Des putes, aurait dit Papa s'il était encore là. Et pourtant, tu sais comme il était, élégant et disert. Jamais un mot plus haut que l'autre. La mesure. Mais les putes, ce sont des putes. C'est comme ça. C'est ce qu'il disait, Papa. Allez viens, on va rentrer... on va laisser la mauvaise vie dans la rue.

Puis les mots et le bruit des pas déclinerent sur le revêtement de la chaussée. Elle attendit que le silence redevienne audible. Elle fouilla dans la poche de son blouson et sortit son paquet de Camel. Elle s'en carra une entre les lèvres.

— C'est qui, le type avec qui tu étais cet après-midi ?

Elle n'eut pas de réponse. Juste un haussement d'épaules qu'elle put deviner dans l'obscurité. Alors elle imprima la marque du canon sur le front luisant de l'homme qu'elle dominait. La mire juste entre les deux yeux.

— T'as craché quand il s'est barré, rouquemoute. Comme ça.

Et elle envoya un jet de salive sur l'homme à terre qui ne l'esquiva pas.

— Tu vois pas de qui je veux parler ? T'as la mémoire courte. Tu l'aimes pas ce mec rouquemoute. Ça se voit. Alors, tu parles ou il faut que je précise ?

Elle alluma sa cigarette et, un bref instant, le hall d'entrée fut incendié par la flamme du briquet. Laissant fugitivement les regards s'affronter. Quand elle croisa celui de l'homme, elle ne décela ni peur ni animosité. Que de l'indifférence. Il était bâti comme ça, le Serbe. Quand on a perdu, la mort est une sortie honorable. Il était prêt. Nasdrovie ! Il ne lâcherait rien. Intuitivement, elle sentit qu'il acceptait de mourir plutôt que de se coucher un peu plus encore.

— T'as pas compris, rouquemoute ? Je vais pas te tuer. Je vais juste te bousiller deux ou trois trucs qui te laisseront dans un fauteuil pour le reste de ta vie. La mort, ce serait trop d'honneur.

Elle recracha la fumée loin devant. Et plongea dans ce qu'elle devinait être son regard.

— Tu penseras à moi lorsqu'on changera tes couches, quand tu te seras chié dessus et que ta bite ne sera plus que le lointain souvenir d'une autre vie. Tu verras, c'est long les jours quand on n'est plus rien d'autre qu'un légume.

Il marmonna dans sa langue. Elle ne comprit pas ce qu'il dit, mais elle sut qu'elle ne serait jamais rien d'autre qu'une putain d'enculée de sa race.

— Je veux juste savoir où il crèche. Je suis un peu pressée, là. On n'a plus trop de temps devant nous, lui comme moi. Vu ?

Le rouquin ne disait rien. Il continuait de psalmodier se balançant d'un genou sur l'autre. Le buste incliné vers le sol. En une espèce de prière incantatoire.

— Tu m'obligerais, rouquemoute, en me disant ce que tu sais, sans que je sois obligée de recourir à des pratiques que je ne supporte pas.

Elle ne l'a pas vu venir. Pourtant, elle le sait, qu'on ne doit jamais se laisser distraire. Ne pas parler inutilement. Se concentrer sur l'essentiel. Ne pas écouter.

Rester sur la vigilance. Avec une souplesse inattendue pour cette masse épaisse, il s'est projeté en avant, la saisissant aux jambes et propulsant son corps au sol. Sa tête cogna le mur. Et un craquement se répercuta dans toute sa carcasse. Le temps de retrouver ses esprits, il était sur elle. Le poids du corps du rouquemoute la maintenait sous lui. Une main empoigna sa gorge tandis que l'autre tentait de se saisir du bras dont la main enserrait la crosse du Beretta. Un goût de sang inonda sa bouche. Les effets du Skenan supprimaient la douleur. Elle n'avait pas mal. Elle se déroba à la serre qui pressait sa carotide, projeta sa tête en avant. Au hasard. De toute sa puissance. Son front heurta la cloison nasale du rouquemoute. Elle entendit un borborygme et un liquide épais se répandit sur son visage. Elle envoya son genou valide dans l'épaisseur de la masse qui tentait de l'immobiliser. Elle dut le cueillir dans l'espace du plexus solaire. Il accusa le choc et se destabilisa sur le côté. À pleine main, elle se saisit de ses couilles, serra fortement et se mit à effectuer une rotation. Il éructa dans sa langue maternelle. Avant qu'elle ne lâche prise. Elle se releva, elle tenait le Beretta dans son autre main. Resté au sol, l'homme ne bougeait pas. Il hoquetait et un sifflement avait du mal à se frayer un chemin entre les voies respiratoires. Il se massait le bas-ventre. Elle avait de la difficulté à refaire surface et à retrouver son souffle. Elle revenait de loin. Ça sert de faire son poids, pensa-t-elle. Vingt kilos de trop, ça te change l'impact d'un coup de boule ! Elle récupéra la cigarette sur le sol.

— Je devrais te finir, connard !

Et elle lui balança un coup de latte dans le ventre. La colère, mâtinée de haine, grimpa en elle. Surtout que la lucidité, maintenant à froid, la ramenait à ce qu'elle avait évité. Avec de l'expérience, du hasard et de la chance. Elle le savait. Il encaissa et vomit sur le carrelage. Elle se retint de ne pas lui asséner un second coup de pied. Elle fouilla dans la poche de son blouson. Elle reprit un cachet de Skenan. Dans sa gorge, la tentative de strangulation laissait un goût du sang. Elle déglutit difficilement mais parvint à avaler la pilule.

— Je ne me répéterai pas, rouquemoute. Il crèche où ce bâtard ?

La balle était dans l'axe. Il ne restait plus qu'à percuter. Elle posa le canon entre les omoplates. Comme toujours, laisser le vide se faire.

— Je te bousille juste la moelle épinière connard ! Que tu vives longtemps comme un têtard !

Elle s'apprêtait à libérer la balle de 9 millimètres quand des phares balayèrent la façade. Une voiture se gara dans la rue. En double file. Des portières claquèrent. Le moteur silencieux de la berline tournait au ralenti. On sonna à la porte. Plusieurs fois. Le doigt agacé. Les stridences des sonneries qui se perdirent dans le silence de l'immeuble.

— Qu'est-ce que tu fous Cabron ! Tu dors ?

La voix irritée. Une nouvelle semonce. Un coup de pied dans le bas de la porte.

Elle s'avance. Le flingue le long du corps. Elle tâtonne avant de trouver le mécanisme d'ouverture. Actionne la gâche automatique. Brutalement, elle ouvre la porte.

Il est en face d'elle. Dans la découpe de la rue. Dans la lumière glacée qui

baigne les ombres d'une lueur ambrée. Une femme derrière lui.

Et tout va trop vite.

Dans son dos, le cri du rouquemoute. Instinctivement, Martin la repousse dans l'entrée. Sa jambe cède. Une nouvelle fois, elle va au sol. Lourdement. Il s'avance. Elle ajuste l'arme dans sa main. Il recule. Bras tendu. Mais il est déjà sur le seuil. Dans la rue. Au jugé elle tire. Elle entend, comme tout le monde, le miaulement de la balle qui ricoche et se perd dans la nuit.

Les portières de la voiture se ferment

Le moteur qu'un pied emballe.

Le crissement des pneus.

Et un putain de silence, soudain.

L'homme qui le regardait avait les yeux étrangement vides et fuyants. Comme si la vie s'était égarée quelque part au-delà de son champ de vision. C'est du moins ce qu'il pouvait deviner dans la pénombre que laissait la lumière du plafonnier de la Passat. Le hayon ouvert sur la nuit.

Avec beaucoup de difficulté, Max tentait de mastiquer la viande au goût fade dans un pain pita ramolli. Il prenait son temps, ponctuant le magma de chaque bouchée de longues rasades d'un mauvais vin rouge acheté chez l'épicier arabe dont la boutique jouxtait le comptoir du kebab, en bordure d'une avenue passante. Il restait silencieux. La rage s'était estompée pour laisser place à une espèce de vacuité dont il acceptait la sérénité. Le silence tombait en lui. La fatigue aussi. Comme un poids mort. L'extrême lassitude d'une situation qui le dépassait. Qu'il n'avait à aucun moment maîtrisée. Il n'avait fait que subir. Il n'avait plus l'âge pour ça. Plus la moelle. Il retrouvait la violence là où il l'avait laissée. Et rien n'avait changé. Cette putain d'adrénaline lui laisserait toujours ce même goût amer. Ce même sentiment de gâchis. Cette éternelle défaite.

Il avait trouvé à se garer sur le chantier de cet immeuble dont la grue balançait dans le ciel la sombre silhouette de sa flèche, dans le sous-sol au-dessus duquel s'élèverait, bientôt, une résidence de luxe. Appartements traversants, terrasse à l'arrière et balcon sur le devant. Une habitation qui ressemblerait aux pages déco d'un de ces magazines dont la devise est : le bon goût à portée de tous. Pour l'heure, ça sentait la palette de parpaings, le béton fraîchement coulé et l'humidité des garages. Dans les flaques laissées çà et là, la lune dévissait un quartier pour renvoyer la lumière plate de son œil immobile.

Il laissa choir le pain sur le sol. Acheva la bouteille de vin et, du revers de la main, dispersa les dernières miettes qui encombraient sa barbe de trois jours. Il se leva et alluma une cigarette. Il fit quelques pas. Dehors, le ciel s'était soudain dégagé, la température avait perdu plusieurs degrés. Il n'était plus habitué au froid. À la pluie. À l'hiver. Il était temps pour lui de rentrer. Chez lui. Au soleil. Il aurait pu reprendre la route. Dès ce soir. Encaper l'autoroute. Puisque tout était dit. Que Martin avait décidé de s'estomper dans le décor de cette ville à laquelle il aurait des difficultés à trouver du charme, de la chaleur, une complicité.

Il pouvait. Mais il savait que s'il rentrait, il aurait éternellement ce sentiment d'inachevé. On ne laisse pas tomber une amitié sur un malentendu. Un non-dit. Ça ne ressemblait à rien. Pas à lui. Pas à eux. Il ne pouvait pas revenir sous son

soleil de pacotille sans revoir Martin. Sans comprendre. Ou du moins essayer. Sans la parole de Martin.

Le quartier était paisible. Les rares immeubles alentour affichaient des façades sombres trouées de tâches claires trahissant une activité télévisuelle derrière des voilages de tulle masquant des pièces obscures. La vie des gens quand elle ressemble à celle de tout le monde. Il finit sa cigarette et jeta le mégot dans la nuit. Il garda en fond de bouche la sécheresse de la cendre.

Il saisit la crosse de l'arme. S'approcha du corps ficelé dans l'obscurité du coffre de la Passat. Il défit le bâillon. Les yeux de l'homme se plantèrent dans les siens. L'un et l'autre mesurèrent la tension. Le rapport de force. La détermination. Il releva le chien du pistolet. Les paupières du prisonnier s'agitèrent. Il restait cinq balles dans le chargeur. L'homme cracha sur le sol. Une quinte le secoua. Un moment, il crut vomir. L'odeur de gas-oil et d'huile laissée sur le chiffon empestait ses mains. Il attendit que se passe la déglutition. Que cesse le halètement de l'homme. Il braqua le canon de l'arme sur son entrejambe. Bien que marmonnant, il appuya sur chaque syllabe en maintenant une pression du Star sur les parties génitales.

— On ne va pas se la raconter. J'ai des questions. Si tu as les réponses, tout se passera comme il convient. Sinon, je t'enlève d'abord les couilles, après je te fais sauter les genoux l'un après l'autre, les chevilles et je te laisse crever dans ton sang.

Au loin, la sirène d'une voiture de police ou d'une quelconque urgence se perdait dans la ville, traversant le silence urbain.

— Qui est le commanditaire ?

Les yeux de l'homme roulèrent dans leurs orbites, s'agrandirent. L'effroi traversa son regard.

— On recevait les directives par texto. On n'a jamais vu personne.

Les mots avaient du mal à se faire un chemin dans la bave qui s'échappait de sa bouche.

— C'était juste un numéro de téléphone qui nous donnait les instructions.

— Vous travaillez pour qui ?

Un silence. Un hochement de tête. Un raclement de gorge.

— Je voudrais boire.

— Plus tard.

Il accusa un rictus. La position du corps, le fil électrique cisaillant ses poignets et ses chevilles lui arrachaient des plaintes à chaque effort qu'il faisait.

— On bosse pour ceux qui ont besoin de nous.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front dégarni, malgré le vent froid qui s'insinuait dans l'habitable.

— Des freelances ? Des occasionnels ! Des intérimaires ! Des précaires de la délinquance !

Il émit un ricanement qui se perdit dans le silence.

— Et pour moi, qui avait besoin de vous ? Quel était le négrier ?

Il ferma les yeux. Sa respiration se fit sifflante. Il était au bout. Sa voix ne fut qu'un murmure.

— Je me sens mal.

Un bref instant, il perdit connaissance. Max saisit la bouteille d'eau dans le vide-poche à l'avant. Il en répandit la moitié sur le visage de l'homme qui, peu à peu, retrouva des couleurs. Il mit le goulot contre les dents. L'eau s'écoula lentement entre ses lèvres tuméfiées. Dérapant sur les joues. Il vit le mouvement du larynx qui retrouvait des pulsations normales.

— Qui ?

Et il retira la bouteille de la bouche. L'homme inspira longuement. Il revenait de loin. Max vit qu'il cherchait des mots qui avaient de la peine à sortir. Il laissa le temps s'écouler jusqu'à ce que las, il introduise le canon du Star entre les dents de l'homme et que, dans son visage impassible, son regard se teinte d'une sombre colère.

— Je suis pressé, *man* ! Tu comprends ça ?

L'autre eut une déglutition difficile.

— Tu comprends ?

Il se rendit compte qu'il avait haussé le ton. Que la haine revenait dans ses veines. La violence. Comme une impatience. La peur fut perceptible dans le regard de l'homme. Il détourna son visage vers l'ombre.

— Au départ, on devait assurer le transfert des filles. Et puis, Bob a reçu un nouveau message sur son téléphone. Il fallait serrer une voiture qui remontait du sud, sur l'autoroute. Colis à récupérer.

Il dut se baisser tout prêt de son visage pour entendre la suite tant le filet de voix était faible.

— On t'a repéré à Brive. On t'a suivi. Jusqu'à l'aire de repos. Après...

Max sentait monter en lui cette violence froide qu'il savait ne pas pouvoir dominer. Les images revenaient avec précision. Il cherchait vainement à quoi se raccrocher. Il ne trouva rien. Alors il frappa du plat de l'arme le visage de l'homme qui accusa le choc. Une giclée de sang provenant de la pommette déchirée tâcha le dos de la main de Max qu'il essuya sur la veste côtelée de l'homme à terre.

— Et vous l'avez livré à qui, le colis ?

Un silence. Un filet rougeâtre continuait de pisser le long de la joue. L'hématome enflait jusqu'à l'œil. Dans le cerne.

— On ne l'a pas livré.

La voix encombrée. Par l'aveu. Par le sang. De la salive épaisse. Un silence encore. Le vent qui se lève de nouveau. La pluie qu'on sent menaçante entre les assauts. Un frisson de nuit. Et soudain il comprend.

— OK, vous avez voulu vous la jouer solo. 200 000 balles. Ça paye les faux-frais. Et puis, le donneur d'ordre, ce n'est jamais qu'un texto. Pas vrai ? Ça laisse le temps de voir venir. Et c'était où, le point de chute ?

Un râle. Le faciès crispé. Le bout du rouleau. Une morve rouge s'échappe de la narine éclatée.

— C'était où ?

Le ton monte de nouveau. La violence à fleur de peau. Qui revient.

Inlassablement. Il s'apprête à frapper.

— Un comptoir dans la ZUP ouest.

Sa main reste en suspens. Il maîtrise la fébrilité de son geste.

— En surface, c'est une baraque de fast-food halal. En sous-sol, des caves. Tenues par des frères. On y trouve de tout. De la came, herbe, héro, coca, des armes, des explosifs, de grosses cylindrées, des faux papiers... Tout ce dont a besoin un type en cavale, un apprenti terroriste ou simplement un dealer de quartier. Suffit d'avoir du cash.

Max écoute. Tente des liens. Des connections. La silhouette de Martin se fait de plus en plus floue. Il ne trouve rien à quoi se raccrocher. Il ne comprend rien. Des années lumières séparent cet univers de celui qui réglait l'horloge de sa vie jusqu'à aujourd'hui.

— C'est contrôlé par *Brother*, en principe. Mais la tension monte. Les frères veulent leur indépendance. Il y a des rivalités. Des clans. Les jeunes frères ont les dents longues. Comme partout. Ils voient bien que, de la part du gâteau, il ne leur reste que les miettes. Ils ont de l'appétit et l'avenir ne leur fait pas peur. Ils sont prêts à tout.

L'homme a hâte d'en finir. Il déballe, se vide. Il voudrait juste espérer croire encore un peu à la vie.

— *Brother* ?

Il a du mal à trier entre les mots et les déchets de peau et de sang qui lui encombre la bouche.

— C'est comme ça qu'ils l'appellent, ici, *Brother*. *Big Brother*. Rien ne lui échappe. Il a la main mise sur le business. Il tient le marché, les fournisseurs, les approvisionnements, la distribution et la clientèle.

Max laisse retomber le bras qui maintient l'arme. Un geste las. Il sent en lui se dénouer ses nerfs à vif. Prendre le large. L'idée revient, lame de fond. Qu'est-ce qu'il fout ici ? Il ne cherche pas de réponse à cette question qui est plus un aveu de faiblesse qu'une interrogation. Il faut juste qu'il retrouve Martin. *Brothers in arms*. Frères d'armes. Le hasard. Il n'y a jamais de hasard. Il le sait. La vie c'est tout ce qu'on veut mais la sienne n'a jamais fait la part belle au destin. Le hasard, ce sont des rencontres qui le plus souvent ont mal tourné ou tourné court.

— C'est où, la caverne d'Ali Baba ?

Il range le Star avec les autres armes qu'il a récupérées. Quatre en tout. De quoi voir venir, mais il n'est sûr de rien. Tout va si vite. Puis il prend le corps de l'homme sous les aisselles. Le descend sur le sol. Le visage contre le béton.

— C'est tout ce que je peux faire pour toi, *man*. Tâche de ne pas recroiser ma route. On n'a plus rien à se dire. Qu'à se faire du mal.

Il se glisse derrière le volant de la voiture, remonte à la surface tous feux éteints. Sort du chantier. Devant, la ville est enveloppée d'une brume grise que les lumières ont du mal à percer. Il devine les méandres de la rivière plus bas. Les quais le long des berges. Les ponts qui enjambent l'eau sombre. La circulation ininterrompue des véhicules comme un train de nuit fracassant l'obscurité.

Il est dehors. Le moteur tourne au ralenti. Elle peut entendre dans les enceintes la voix d'une femme qui chante. Qui crie. Une longue plainte animale. Un souffle rauque. Des guitares qu'on dirait désaccordées. Une émotion qui la bouleverse alors qu'elle est étrangère à cette culture, à ses mots, à ses sons. *Cry baby*, c'est ce qu'elle comprend. Une déchirure extrême qui un moment l'emporte. Alors qu'elle est tendue depuis qu'elle perçoit le désarroi du *Jefe*. Son inquiétude. Cette solitude qu'elle ressent. Ce rien, simplement la traque du chasseur traqué, soudain.

L'appareil téléphonique vissé à l'oreille, il marche, de long en large. Elle voit sa silhouette passer et repasser dans le faisceau des phares. Elle sent la nuit froide derrière la vitre latérale. Il parle et ses mains ne cessent de s'agiter. Chez elle, au bord du fleuve, on dirait qu'il palabre. Fréquemment, ses doigts cherchent une prise dans ses cheveux. Ne trouvent que de rares épis égarés. Polissent la peau de son crâne. Alors il empoigne le paquet de cigarettes, s'en introduit une entre les lèvres et mâchonne longuement le filtre avant de l'allumer.

Elle peut lire en lui. Elle sait. L'instinct. Elle voit tout ce qui lui échappe. La mécanique qui s'est dérégulée à un moment et dont il s'efforce de remonter les rouages, les uns après les autres. La panique fugitive. Puis le contrôle. Une espèce de folie que trahissent tous ses gestes. Comprendre, alors qu'il suffirait de humer. Comme les bêtes dont le destin est de s'affronter, de survivre ou de périr. Il n'y a pas de différence. Les règles sont les mêmes. Le destin de la jungle. Il devrait savoir, résister et laisser la patience descendre dans l'immobilité du corps. L'ennemi viendra de lui-même se fourrer dans la gueule du fauve. La chasse appartient aux grands prédateurs, quand lui n'a que l'appétit des charognards. Il ne fera pas le poids. C'est ce que lui dit son ventre. Qu'elle écouterait toujours beaucoup plus que sa tête.

Il sera à sa merci. À un moment. Elle saisira sa chance. Perdue pour perdue, elle ira au bout. Elle a un double avantage : celui d'avoir plus de temps que lui et celui de n'avoir rien d'autre à perdre que ce qu'elle a laissé en chemin. Elle n'a jamais fait marche arrière. Derrière, ça ne sert qu'à refuser la réalité. Elle n'a pas de regard ouvert sur sa nuque et son dos est une carapace sur laquelle se brisent les lames des couteaux.

Elle saura dominer son impatience.

Un ultime appel. Bref. Le bout de la cigarette grésille dans le vent. La braise

entame le filtre. Il la jette sur le sol. Le bout de sa chaussure en éteint méthodiquement les derniers rougeoiements. Il range son appareil dans la poche de sa veste. Laisse son regard se perdre droit devant lui. Il cherche encore une issue. La faille. Ce qu'il pense être la bonne décision tarde à venir. La chanteuse a fini quand il ouvre la portière et qu'un souffle détrempe pénètre dans l'habitacle. Il la fixe un moment, comme s'il découvrirait brusquement sa présence. Il a une hésitation. Elle sait qu'il pèse le pour, le contre. Un léger affaissement des épaules. Puis il monte et referme après. C'est maintenant un nouveau morceau de musique. Il coupe le son comme si cette présence sonore l'empêchait de fixer son attention. Elle sent qu'il est prêt. Maintenant.

Au moment où il déboîte pour reprendre la chaussée, il voit les phares d'une voiture qui se rapproche. Il laisse son regard planté dans le rétroviseur intérieur. Détaille. C'est une petite cylindrée. Il ralentit, laisse la voiture lui coller aux fesses. Il ne discerne que le seul conducteur à bord. Puis il accélère brutalement. Les chevaux de la BM caracolent et le compte-tours grimpe dans le rouge. Il aperçoit les feux de croisement derrière rester sur place. Il laisse croître la distance avant de retrouver une vitesse normale. Le feu est rouge. À l'angle du carrefour, la présence d'un véhicule de police est là. Un flic derrière le volant et un autre sur le bord du trottoir, le troisième contrôle les papiers d'une Renault qui a du ruban sous la semelle. Le conducteur, de type méditerranéen, exhibe sans conviction des papiers douteux sous la lampe torche du policier. Il s'explique, appuie son discours sur des arguments qu'il sait éculés. Face à lui, intransigeante, la maréchaussée reste de marbre. Le second détaille chaque véhicule.

Ce ne serait pas le moment, pense-t-il.

Elle, plante son regard droit devant, impassible. Hors-sol. Comme si rien n'existait autour d'elle.

Un rapide coup d'œil du jeune policier stagiaire. La berline en impose visiblement. Il scrute l'intérieur. Un sourire fugitif traverse le visage de Martin. L'assurance de celui qui n'a pas de doute. Le feu passe au vert. Il démarre calmement, contourne le rond-point. S'il en était besoin, il peut vérifier qu'il n'y a pas de délit de faciès quand on a plus de deux cents chevaux sous le capot et un physique de notaire de province.

Un moment dans le rétroviseur, les phares de la voiture qui le suivait ont disparu.

Elle cale son dos dans le baquet du siège. Étend ses jambes devant elle. Son corps se détend, la profonde lassitude qui l'envahit se coule en elle. Pour un peu, elle se laisserait aller au confort, à la sérénité de la nuit. Comme si de rien n'était. Elle abaisse sa paupière. Elle peut néanmoins percevoir au travers les taches de lumière des réverbères qui défilent. Les néons des enseignes qui bordent la rue. Les palpitations de la vie qui suintent. La rumeur du temps dehors. Comme si elle était étrangère à cette tourmente. Ailleurs et au-delà de cette tension palpable.

Elle restera vigilante. Jusqu'au bout. Elle n'a pas de doute, la violence fera partie du voyage. Et il est trop tard pour revenir en arrière. La violence. Elle connaît. Par cœur. Elle ne laissera pas sa part aux chiens.

Il reprend une cigarette. Entrouvre la fenêtre. Le vent de la nuit. L'écran de son téléphone illumine l'habitacle. Sporadiquement. Il n'y prête pas attention. Il ne répondra pas. Les doigts de sa main enserrant le cuir du volant. L'urgence. Ils traversent les boulevards de la ville jusqu'au sud. Puis gagnent l'ouest par la voie rapide. Là où le soleil s'est couché. Depuis belle lurette.

Salah n'écoutait pas la musique en continu que diffusaient les deux haut-parleurs posés au-dessus des chambres froides alignées de part et d'autre de la porte du fond de l'Oriental Snack Food. Il conservait son regard tendu braqué sur l'écran de son téléphone. Ses pouces pianotaient avec agilité sur le clavier tactile. On aurait dit des pattes de mouches polissant leurs ailes. Ousmane et Rachid également absorbés par la même activité, la tête inclinée vers le sol, ne laissaient sur leurs visages passer aucun sentiment. Parfois une agitation de la jambe venait trahir l'immobilité de leurs corps. Et alors, on pouvait percevoir un frisson de vie parcourir leurs muscles avachis. Seul derrière le piano, la fesse posée contre le bac de friture, le vieux Taieb fumait une cigarette en laissant son regard se perdre sur le boulevard désert. L'odeur écœurante du gras ne le dérangeait plus. Les années passées dans les vapeurs des jus de cuisson imprégnaient son tee-shirt auréolé de taches sombres et, même rudement lavée, sa peau conservait dans ses pores le fumet de la viande carbonisée.

Depuis longtemps, il promenait un regard désabusé sur ces jeunes laissés à la merci de la rue. Ces gamins qui avaient tous les poches remplies de billets, de tune, de cash comme ils disaient entre eux. Ces coupures qui passaient, de main en main, jusqu'à celles des mères, gardiennes d'un silence, d'un regard qui se détournait pour ne pas voir les échanges, les cartons empilés dans les chambres, dans les caves, complices de ce trafic dont elles ne pouvaient ignorer l'existence. Elles tremblaient pour leurs fils. Elles savaient la sanction. Connaissaient les risques. La plupart avaient ou avaient eu un de ces enfants ou un grand frère entre les quatre murs des maisons d'arrêt de la République. Elles pouvaient décrire le parloir. L'humiliation des fouilles. La longue attente. Et le regard de cet aîné qui, au fil du temps changeait. La barbe qui venait envahir les joues glabres. Les mots qu'elles ne pouvaient plus comprendre. Plus entendre. La religion qui soudain guidait les mots. Les gestes. Comme si elles-mêmes ne les avaient pas élevés dans le respect de Dieu et du Prophète !

Le détachement petit à petit. Le vide qui isolait le cœur de ce fils dont chaque visite se transformait peu à peu en une incompréhension réciproque. L'amour qui s'estompait. S'effaçait. Pour ne laisser qu'un mur dressé, aussi sec que la boue qui maintenait les joints entre les pierres. Il ne leur restait alors que la souffrance de leurs ventres comme si on les avait labourés et ensemencés de haine. Elles savaient. Bien sûr.

Inch'Allah. Les sourates de l'argent n'ont pas d'odeur.

Taieb n'était pas de cette génération. Il attendait encore un peu mais il n'avait qu'un seul objectif : partir. Revenir au pays, sur cette terre qu'il avait quittée il y a cinquante ans et où il n'avait jamais remis le pied. Il regardait croître son pécule en écoutant ceux qui en revenaient. Ceux dont les yeux et les mots se confondaient pour n'être plus qu'une lumière, une couleur, la musique de la terre et du vent assommés de chaleur. C'est là-bas qu'il voulait finir sa vie. Dans la paix du soir. Loin du froid. Loin d'ici. Loin de ces trafics. De cet argent sale. De ces gamins dont les yeux s'usent sur des écrans et dont les réponses aux questions se trouvent dans les paroles des charlatans et autres diseurs de bonne aventure. Ces jeunes qui n'ont comme seul repère que celui de la tune facile, vite gagnée, de la violence dont ils ne prennent pas la mesure. La violence comme si elle était virtuelle et la solution naturelle. Ces gamins qui ne respectaient rien. Ni les frères, ni l'autorité d'où qu'elle vienne, ni les vieux, les anciens. Juste le fric. Ces brassées de billets dont la provenance n'avait aucune importance.

Taieb, il taillait dans le bœuf, découpait l'agneau. Préparait les brochettes. Les tajines. Les *chakchoukas*. Les boulettes. Cuisait les merguez. Dès le matin de bonne heure. Quand l'aube blanchissait encore la nuit des dealers. Il avait toujours travaillé. Il n'avait jamais regardé les heures. Et tant qu'un client franchissait la porte de l'Oriental Snack Food, quelle que soit l'heure, même quand, le balai d'une main et la serpillière dans l'autre, il s'apprêtait à lessiver le parquet avant de fermer, il avait toujours ce sourire édenté qui barrait son visage profondément buriné. Un client, c'est sacré. Si tu veux qu'il revienne, faut savoir l'accueillir. Son argent provenait de là. Du travail. Même s'il savait qu'ici son salaire n'avait pas toujours les mains propres.

La porte du fond s'ouvrit et le grincement des gonds sortit Taieb de ses pensées. Abdelkrim Dib s'avança, suivi de Mourad et Fouad, vêtus de qamis sombres dont le drapé ne laissait entrevoir que le bas d'une chaussette et la basket au cuir râpé, la tête ceinte du kufi de prière, le regard tendu. Ils échangeaient en langue arabe. Et aucun ne semblait d'accord. Même si les mains restaient immobiles, engoncées dans le drap des manches. Les yeux parlaient d'eux-mêmes. Plus encore ceux qui se dérobaient, se cognaient au mur, se perdaient dans un haussement d'épaules. Ils s'accoudèrent au bar et Taieb leva son cul de la cuve tiède pour gagner le comptoir. Une douleur vrilla la fesse par le milieu. Il ne savait ni comment ni de quoi il était fait, mais ce putain de nerf sciatique qui lui traversait le muscle l'obligeait à chaque déplacement à afficher une grimace que ses chicots serrés avaient du mal à réprimer. Il remit la pression dans l'antique percolateur et le bruit du moulin électrique broyant les grains atténua les sons de leur conversation. Taieb ne voulait pas entendre mais il n'y pouvait rien si son oreille, bien malgré lui, percevait les bribes des échanges.

— On a voulu me baiser, et tu le sais, Fouad, et toi aussi, Mourad.

Il tapa du plat de la main sur le Formica du comptoir.

— Ça fait deux jours que j'attends cette livraison ! Je sais que la came a quitté Melilla il y a plus d'une semaine. Et lorsqu'elle arrive enfin, mes deux

réceptionnaires se font massacrer par le livreur. À coups de démonte-pneus. Et toujours rien. Je me suis fait doubler. Comme un débutant. Pris par-derrière comme une pucelle à la veille de sa nuit de noce.

Taieb dépose les soucoupes, renifle en appuyant un index sur sa narine droite. Toujours ce sinus gauche qui se bouche. Et rien n'y fait. Il faudrait qu'il cesse de fumer. Il sait. Il a essayé. Mais l'écoulement persiste. Malgré les pulvérisations. Les fumigations.

— Enculé à sec !

Le reste du borborygme se perd dans la violence froide qui tend chacun des muscles de son visage.

— Qui ?

Le bourdonnement du perco dans le silence. L'eau qui s'écoule au ras du bord de la tasse. La main de Taieb qui tangué lorsque ses doigts apportent l'anse jusqu'à la sous-tasse.

— Ça ne vient pas de chez nous, frère. Personne n'oserait s'opposer à toi. N'oserait te doubler comme tu dis. Ici, c'est toi qui commandes.

La voix de Fouad se veut rassurante. Mourad fixe le sol.

— C'est toi qui as la main, Abdel, et tu le sais.

Il pose ses lèvres sur le rebord. Le liquide est brûlant.

— Qui était au courant, frère ?

— C'est par là qu'il faut chercher.

Il hésite, rajoute du sucre, touille le café avec la cuillère. L'idée continue de faire son chemin depuis le temps qu'il la ressasse.

— C'est *Brother* qui m'a mis sur le coup.

Il enfourne une part de *makroud* qu'il saisit dans l'assiette en terre cuite sur le bout du comptoir. Abdelkrim mange trop de sucre. Mais c'est toujours comme ça quand l'angoisse gagne la partie. Le diabète que charrient ses artères se coule dans son sang. Lui enrobe le cœur. Son père a eu le pied amputé à cause de ça. L'hérédité, paraît que ça vient de là.

— Et *Brother*, il n'a aucun intérêt. Il touche sur la livraison et sur les revendeurs.

Un silence avant qu'il ne rajoute :

— Et vous deux.

Juste le bruit de ses dents broyant la pâtisserie rassie. Et quelques miettes se perdant dans les poils de sa barbe rase. La musique de fond qu'accompagne une voix de femme haut perchée. Les cordes de l'oud revisité par un synthétiseur. La musique du malaise.

— Qu'est-ce que ça veut dire, Abdel ? Tu nous soupçonnes d'avoir voulu nous emparer de la marchandise ?

Il déglutit bruyamment en fixant droit devant. Un point qui n'existait que pour lui. Il balaya du plat de la main les miettes sur le comptoir.

— Ça ne veut rien dire de plus. S'il y a un traître, il finira comme les traîtres. Comme les chiens.

Son visage fit un tour, le regard se planta dans les yeux de Fouad et de Mourad.

Y resta un instant. Intense et froid. Ne lâcha rien. Les autres non plus.

— On lui coupe les couilles et on les lui met dans la bouche avant de l'abattre. Une balle dans la nuque.

Sa main revint prendre une pâtisserie. Les doigts hésitèrent. Il tâta la fermeté avant de la reposer. Pas de sucre.

— Tu sais bien... commença Fouad.

— Je ne sais rien.

— Depuis le temps qu'on travaille ensemble...

Abdelkrim enroula ses bras autour des épaules de Fouad, puis de Mourad.

— Parfois les langues se délient. Les oreillers sont remplis de confidences. On ne sait plus toujours ce que l'on dit quand on a fini de se vider les couilles. La baise, ça rend loquace. Et souvent imbécile. Et les oreilles de toutes les putes que vous baisez sont aussi larges que leurs chattes.

Il sourit soudain. Sa main accentua une pression ferme sur les omoplates. Le bras fit plier les épaules.

— J'ai confiance. J'espère simplement que vous ne leur dites rien de plus que ce qu'elles ont envie d'entendre.

Il relâcha l'étreinte. Claqua une tape dans le dos des deux hommes.

— Qu'elles ont des bouches pour faire des pipes et des trous du cul pour ne pas tromper leurs maris.

Il partit d'un grand rire qui sonnait faux. La menace resta en suspens. Dans le silence qui suivit et que personne n'avait envie de rompre.

Sans qu'on lui demande, Taieb resservit des cafés en se massant le dos qu'il avait douloureux. C'est la voix de Salah qui s'éleva au-dessus de la musique.

— *Wesch*, y a une voiture qui vient de rentrer dans la zone. BM. La même que celle de *Brother*.

Les trois hommes se regardèrent. Une lueur terne passa dans le regard d'Abdelkrim. Puis une moue déforma son sourire. Les deux autres échangèrent ce qui aurait pu être une connivence silencieuse. Taieb glissa sa main sous le comptoir, le fusil était bien là, dans les ergots d'acier qui le maintenait attaché au Formica. Il était chargé, il avait vérifié ce matin, comme chaque jour. Ousmane et Rachid rangèrent leurs téléphones dans les poches de leurs pantalons de survêtement aux trois bandes latérales. Dépliablent leurs corps nonchalants, glissèrent une main dans leur ceinture, se rassurèrent au contact de la crosse de leur arme.

Il restait du café.

Ils n'en demandaient pas tant.

C'est un frisson qui l'éveilla. Il consulta la Breitling de son poignet, il ne s'était pas assoupi plus de douze minutes. La pièce était silencieuse. La musique depuis longtemps arrêtée et la cendre de son cigare sur le bord du cendrier à peine refroidie. Il se leva du fauteuil et déplia son corps perclus de courbatures. Il éteignit la commande du lampadaire et seule une lueur urbaine parvint des impacts lumineux provenant du parc, laissant la pièce dans une opacité laiteuse. Il ferma les persiennes puis les fenêtres. L'air de la nuit empestait l'humidité. Il n'aimait pas cette saison. Celle des entre-deux. Celle du lent pourrissement de la terre. Celle des choses qui meurent avant de renaître. Il passa la main sur la crosse de son arme qui pendait dans l'étui de son holster d'épaule. Rassurant. Il longea le couloir et traversa le hall d'entrée, son pas résonna sur les lattes du plancher. Comme celui d'une solitude dont l'écho se perdrait entre les murs d'une vaste demeure désertée. Il se rendit à la cuisine, ouvrit le large réfrigérateur mural. Souvent un léger creux venait, au milieu de la nuit, lui rappeler que l'estomac pouvait avoir quelques exigences. D'autant qu'il avait, en ce qui concernait le repas du soir, une rigueur très approximative. Il sortit un sachet de jambon sous vide et trouva un morceau de pain rassis au fond du tiroir. Avec la pointe de son couteau, il entailla la pellicule de cellophane, libérant l'odeur du jambon manufacturé, au torchon, comme l'indiquait l'emballage. Il ouvrit une bouteille de château la Lagune et emplît généreusement un ballon de bistrot. Il s'assit au bout de la table et mâcha sans appétit ce qui pourrait s'apparenter à une charcuterie industrielle, gavée de sel et d'eau. Il conserva les yeux dans le vague, plantés dans le carrelage mural de la crédence au-dessus de l'évier en inox, selon un rituel immuable, depuis que Marie s'en était allée. Il s'alimentait. Plutôt mal. Mais quand on est tout seul, on a le goût à rien. Pour lui, la solitude, c'était de survivre à l'autre. À Marie. Il fallait s'arranger avec ce vide. Pas plus d'éternité que ça.

Aucune de ses angoisses ne l'avait quitté. Il ressassait interminablement le déroulé de ces dernières heures. On voulait sa peau. Et l'idée de mourir ne lui faisait pas peur. Mais pas de cette manière. Il devait reprendre la main. Au plus vite. Il but un second verre de vin. C'est à cela aussi qu'il mesurait le temps passé. À cette inertie qui le clouait sur place.

Il consulta une nouvelle fois l'heure, 22 heures 30. Il calcula dans sa tête. Huit heures de moins. Il devait être aux alentours de 14 heures 30 là-bas. Un froid de

gueux sans doute mais s'il ne neigeait pas, un ciel d'un bleu de cobalt ponctué de masses nuageuses que le soleil poudrait. Le froid de l'hiver quand il est rude, agrippé aux versants acérés des Rocheuses. Ted devait en avoir fini de son traditionnel et quotidien T-bone steak, juste un aller et retour sur le grill. Le temps de marquer le fer de la grille du barbecue sur le dos charnu de la viande.

Il se souvenait de son arrivée à Helena. L'atterrissage sous les bourrasques de pluie épaisse. Le balancement des ailes du Boeing 767 de l'American Airlines au moment de toucher le sol. Le chuintement des pneus sur l'asphalte. La neige bordant les pistes. Ce désert blanc que les émanations de kérosène avaient souillé. Les déneigeuses près des bâtisses, au repos, seulement la syncope des gyrophares éclairant la nuit qui commençait à descendre sur la ville qu'on devinait au loin. L'aéroport au fond, comme un îlot fantomatique planté dans le décor d'une mélasse grise balayé par des vents latéraux. Après, la voiture de location et les deux heures d'une autoroute large, taillée dans une vallée bordée d'escarpements dont les sommets se perdaient dans l'épaisseur d'un brouillard tenace. La longue succession des centres commerciaux tout au long du parcours, perdus dans la ouate filandreuse de la brume. Les *American trucks*, énormes tracteurs aux roues démesurées et dont les tuyaux des cheminées de chaque côté dispensaient dans l'air glacé une vapeur bleutée. Les enseignes des motels qui défilent, trouant la nuit. La rectitude de la route. Comme un ruban qui n'aurait jamais de fin. Les States. Dans tout ce qu'il avait pu imaginer.

Et au bout, Missoula qu'on contournait par l'I-90. À une vingtaine de kilomètres, en bordure de la Bitterroot, le ranch de Ted, un colosse de 6 pieds 50 de haut pour 330 livres de viande et, bien qu'une surcharge pondérale enveloppa la ceinture, il n'en restait pas moins un athlète brasseur de fonte et adepte du tapis de course quotidien, ce qui avait structuré son imposant physique et lui avait valu le surnom de « Grizzli ». À quarante-cinq ans à l'époque, il valait mieux faire partie de son sérail que de ses opposants. Il était resté dix jours à Missoula et s'était lié d'amitié pour le Grizzli. La pêche à la mouche, la chasse aux grouses, les longues balades dans les sentiers avec les chiens avaient constitué une partie de ce voyage d'affaires ponctué de barbecues géants de côte de bœuf argentin épaisse comme deux pouces, arrosés de vin californien. Ted avait l'appétit qui allait avec son physique. Les rencontres entre gens d'un même « milieu », d'un même « monde » avaient été nombreuses. Fructueuses. La plupart étaient de cette génération pour laquelle la chaleur d'une poignée de main, la limpidité d'un regard, la parole donnée avaient un sens.

C'est comme ça que Ray avait récupéré le marché européen de différents produits dérivés en provenance d'Amérique du Sud. Le business comme aiment à dire les yankees. Le rapport de confiance. Basé sur l'observation vigilante réciproque des valeurs partagées.

Plus tard, Ted était venu en France. À Limoges, où ils avaient dégusté quelques belles tranches de côte de viande persillée, estampillée par le herd-book limousin. Bu plusieurs flacons millésimés et pêché la fario dans des torrents du plateau de Millevaches. Marie avait été fascinée par le Grizzli. Par ce personnage hors-norme

dont lui avait tellement parlé Ray. Il était bien cet Américain du Nord pour qui, « *big is always beautiful* ». À l'occasion des obsèques de Marie, il avait fait envoyer 120 tulipes jaunes qui étaient les fleurs préférées de Marie.

Ray n'était jamais retourné à Missoula. Ni aux États-Unis. Leur amitié durait comme ça, chacun se promettant de ne pas laisser filer la prochaine année sans se voir. Et, comme souvent, le temps passait, nourrissant son lot de regrets, sa dose d'ajournements. Ils s'étaient faits l'un à l'autre sans avoir besoin de se le dire, de le soumettre à l'épreuve du temps ni à l'obligation rituelle d'une convention. Le business restait le fil conducteur de cette relation intemporelle.

À la quatrième sonnerie, la voix tonitruante de Ted emplît l'oreille de Ray. Il avait toujours ce même sentiment d'explosion chaleureuse, un peu comme un torrent dévalant une cascade pour s'échouer dans la profondeur d'un lac immobile.

— *Hello guy* ! Mais il est quelle heure chez vous ?

Après avoir partagé les rituelles considérations de santé et des affaires, ils choisirent l'anglais pour continuer leur conversation. Ted n'était pas dupe. Un appel à cette heure-là n'avait rien d'anodin. C'est lui qui rompit non pas le silence mais le ton embarrassé de Morlaf.

— Qu'est-ce qu'il se passe Ray ? Tu n'es pas comme d'habitude.

Ray chercha la bouteille de vin. Il bascula le col et la robe rouge se répandit sur les bords, enveloppant le verre d'un pourpre soutenu.

— Je suis en train de boire un château la Lagune, millésime 2005. Tu te souviens ?

Un instant. Un grésillement sur la ligne.

— Bien sûr. Nous en avons bu ensemble quand je suis venu chez toi. Il était un peu jeune à l'époque ! Et Ted rit grassement avant d'ajouter : mais comment dites-vous déjà : « aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années. » Mais ce n'est pas pour ça que tu m'appelles.

Il laissa s'installer un silence avant de rajouter :

— Non.

Il déglutit lentement, laissant le vin tapisser son palais

— On cherche à se débarrasser de moi, Ted...

Le ton de sa voix devint plus âpre.

— On a essayé de m'abattre. Comme un vulgaire commis voyageur.

Ray Morlaf entendait un bruit de fond derrière le silence de Ted. Un restaurant sans doute. Des voix haut perchées, de la musique d'ambiance.

— Je ne comprends pas Ray.

— Moi non plus.

Il but une nouvelle gorgée.

— Je voudrais juste savoir si ça vient de chez vous.

Il n'hésita pas.

— Je n'ai aucune information dans ce sens, Ray, tu peux me croire.

— Bien sûr. Je n'ai aucun doute sur ta loyauté. Mais ailleurs comme ici, les dents des voyous poussent plus vite que les cépages de la Lagune...

Une fois encore, il perçut le rire franc de Ted.

— Mais ça vieillira moins bien, tu peux compter sur moi.

— J'ai encore quelques bouteilles. Ce serait bien qu'on les partage, Ted.

— Je vais mener mon enquête, Ray. Je te donne des nouvelles très vite... et si ça vient d'ici, je ferai le nettoyage moi-même. J'aime pas qu'on touche à mes amis... surtout quand ils ont des bouteilles à 130 \$!

Et il partit une fois encore de ce grand rire dévastateur.

— Prends soin de toi, Ray, l'amitié a encore besoin de nous.

— Tu peux compter sur moi, Ted.

Il se sentait fourbu maintenant. Il prit un nouveau verre de vin qu'il leva devant ses yeux. Face à la fenêtre. Le bras tendu.

— À la tienne vieux, lança-t-il au reflet dans la vitre.

La nuit du parc s'étalait devant, sereine et profonde.

Elle avait l'impression de flotter dans le bocal de sa Clio dont le vent maltraitait la carrosserie. Elle reprit un cachet de Skenan qu'elle avala avec un fond de Bally. La douleur semblait apaisée même si le volume de son genou ne décroissait pas. Son corps en lévitation ne ressentait plus les affres des élancements du liquide synovial, pas plus que ceux de ses règles, ni la brûlure de l'alcool le long de son œsophage, elle baignait dans une apesanteur qui ne parvenait pas à altérer sa lucidité. Bien au contraire. Son regard affûté ne perdait rien des allées et venues de toutes ces ombres emmitouflées dans des blousons aux capuches rabattues qui, dans le square, échangeaient des poignées de mains furtives, le heurt des poings selon un rituel établi. Pas plus que la multitude des lueurs de tous ces écrans de téléphone qui parsemaient la nuit d'éclats lumineux. Ni le roulement des épaules adolescentes balançant les silhouettes comme des fœtus fragiles ballottés par le vent.

Au fond, le néon partiellement éclairé de l'enseigne de l'Oriental Snack Food palpitait dans la profondeur de la nuit que renforçait encore la masse obscure de la barre d'immeubles qui dominait le centre commercial. Elle trouva une Camel au fond du paquet, se la glissa entre les lèvres avant de l'allumer. C'est au moment où la flamme jaillit du briquet qu'elle entendit le choc. Elle sursauta et la cigarette s'échappa de sa bouche. Elle vit le visage s'écraser sur le pare-brise, les traits déformés par la force de la poigne qui le maintenait, méconnaissable, une tête de poisson mort contre la paroi d'un aquarium. Un moment, elle crut qu'il s'agissait d'un des effets secondaires du Skenan. C'est quand le choc redoubla et que l'arcade sourcilière laissa pisser un sang épais sur le vitrage qu'elle réalisa. Elle tenta de récupérer le Beretta sur la banquette, mais la portière s'ouvrit brutalement et le visage de l'homme qui la menaçait d'une arme de poing n'avait rien d'encourageant.

— C'est mieux si tu ne bouges pas.

Une voix éraillée, culottée par la nicotine et taraudée par les abus d'alcools forts. Le canon du Star braquait son front. La main ne tremblait pas. Une ultime fois il abattit la face de l'homme contre l'aile de la Clio, avant qu'il ne s'écroule, le visage heurtant le bitume du parking. Max essuya sa main sur la carrosserie, puis sur son jean.

— T'es qui ?

Elle fixa son visage que dissimulait la lumière provenant en contre-jour. Ils

affrontèrent leurs regards dans l'obscurité puis elle sentit l'impact du canon froid se poser entre ses deux yeux.

— Si tu crois que tu as la vie devant toi, il n'y a que toi pour penser ça, ici.

Il balaya l'intérieur de la voiture d'un œil las. Il s'arrêta sur l'arme dans le baquet du siège.

— T'attendais quelqu'un ?

Elle chercha ses mots. Une salive épaisse accaparait sa bouche et elle avait de la difficulté pour assumer le décalage qu'il y avait entre sa raison et son discours.

— En quelque sorte.

— Parce que lui, il désigna d'un mouvement de tête le corps de l'homme effondré, c'était moins une qu'il te prive de deux ou trois rêves auxquels tu dois tenir, j'imagine.

Il balançait le couteau à cran d'arrêt sur le tapis de sol.

— Il y a des années que mes rêves ne ressemblent plus à rien.

Elle sentait bien qu'elle avait un temps de retard. Putain de morphine. Les yeux ouverts mais les idées dans les godasses.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

Elle n'hésita pas.

— La même chose que toi.

Elle n'a pas besoin de dérober son regard pour ajouter :

— J'attends des jours meilleurs.

La violence au bout de chaque bras. Comme un fardeau. Trop lourd. Trop désuet. Max n'en peut plus. Trop las. Son doigt se crispe. Un long moment sans doute. Avant qu'il ne relâche la pression et que le canon de l'arme quitte le front de Suzanne. Il balance un coup de latte dans le corps couché qui ne bronche pas. Comme pour évacuer un trop plein de fatigue trop longtemps contenue. À peine un geignement.

— C'est quoi cette histoire de merde ?

Elle sent bien qu'il est à bout. Au bout. Un peu comme elle, éclopée.

— Il voulait t'ouvrir la gorge, comme à un goret. Ici, tout est sous contrôle. C'est la zone. Tu as des veilleuses toute la nuit. Pas une voiture qui ne leur échappe. Celles qui sont connues n'ont aucun problème, mais au moindre fourgon de flics, les téléphones des vigies se répondent. Ils tendent le piège. Resserrent l'étau. Après ils caillassent et ils foutent le feu. Une zone de non droit tenue par des racailles. Ils n'ont rien d'autre à foutre. Leurs nuits sont blêmes et leurs jours comme leurs bras, lardés par des seringues rouillées. Ils vivent comme les rats, en bandes autonomes. C'est ici comme partout ailleurs.

Elle voudrait dire qu'elle sait tout ça. Qu'il ne lui apprend rien. Mais il conserve son arme dans l'axe de son ventre. Elle préfère se taire.

— Qui tu attends, madone des racailles ? Qu'est-ce que tu fous dans les poubelles de cette zone ?

Au son de la voix, elle sent qu'il n'en faudrait pas beaucoup pour que tout bascule. Elle cherche des mots. Rien ne vient. Putain de morphine, pense-t-elle de nouveau, avec une lucidité qu'elle ne parvient pas à maîtriser. Tente une

échappée avant de balbutier :

— J'attends le mec qui est entré dans le drugstore halal, juste en face.

Elle désigne d'un mouvement de tête l'enseigne de l'Oriental Snack Food.

— Celui à qui appartient la bagnole garée devant. La grosse allemande.

Il voit la BM. Une ombre tassée à l'avant, dans le siège passager. Une broussaille de cheveux qui déborde de l'appuie-tête.

— Qu'est-ce que tu lui veux à ce mec ?

— Personnellement rien.

— Alors ?

Elle entend l'incrédulité dans le timbre de sa voix. Elle tente de poser clairement les idées dans sa tête. Le canon du pistolet ne quitte pas ses ovaires. Éviter la violence, pense-t-elle. Le dérapage. Ce type revient de tout. Elle ressent l'usure dans sa façon de poser son corps sur l'appui de ses deux jambes. Dans un souffle, elle articule :

— Il a un contrat sur le cul.

— Un contrat ?

— Il n'a pas que des amis, faut croire.

Max fouille dans sa poche, en extirpe une cigarette qu'il carre entre ses lèvres. Des images passent devant ses yeux. C'est trop compliqué pour lui. Tout.

— Et c'est toi qui es chargée de faire le job ?

La dérision un peu méprisante dans le ton. Puis son regard revient sur le Beretta.

— Je peux avoir une cigarette ?

Il balance le paquet sur les genoux de Suzanne.

— Pas de blague, OK ? D'un mouvement de tête il désigne l'arme. Et c'est qui le donneur d'ordre ?

L'échange des flammèches fait se croiser leurs regards. Elle aperçoit les marques sur son visage. Les traces des coups reçus. Les teintes violines. Elle tire sur le filtre. Un peu de sérénité revient en elle. Elle a un haussement d'épaules.

— Je ne sais pas.

Il balance son poing dans le montant de la porte.

— Putain, ça ne va pas recommencer ! Personne ne sait rien, personne ne connaît personne et tout le monde flingue le moindre type qui passe. Tu ne vas pas me faire le coup du texto toi aussi ?

— Du texto ? Je n'ai pas de portable.

— Alors comment ça se passe ? C'est quoi le contact ?

Elle exhale une bouffée de fumée.

— Le plus vieux système. La Poste. Pas de contrôle, pas de flicage, pas de traçabilité. Poste restante. À l'ancienne. Les algorithmes m'échappent et moi, je les emmerde. J'ai reçu une enveloppe un peu épaisse avec le détail de la mission, une avance sur frais. C'est tout.

— Et tu as de l'expérience ?

Pourquoi soudain sa langue se délie ? Les mots viennent tout seul. Désinhibés. L'effet de la morphine qui, peu à peu, repousse le seuil de la peur du danger. Sans

doute.

— Je me suis fait un carnet d'adresses. Dans une autre vie, j'ai été tueuse en série.

Un silence. Max balance son mégot dans la nuit. On entend les pieds de l'homme à terre qui tentent de retrouver la stabilité du bitume.

— J'étais DRH dans une multinationale, alors les massacres, non seulement je sais faire, mais ça ne me fait pas peur. La seule différence, c'est qu'avec un flingue, t'as pas les prud'hommes sur le cul.

Il la regarde, éberlué. Comment lui dire qu'il s'en tape ? Qu'il veut juste que tout ça cesse. Et que sans vouloir se l'avouer, il sait qu'il est manipulé. Depuis le début. Et que ça, c'est la seule chose qui l'emmerde.

— Il s'appelle comment ton contrat ?

— *Brother*.

— *Brother* ?

— Oui, *Brother*, c'est celui qui contrôle le business.

Elle écrase le filtre de sa cigarette dans le cendrier.

— Non, moi, c'est Nerdal. Martin Nerdal.

Il encaisse. Un uppercut de plus. Droit au cœur. Martin. C'est à ce moment-là qu'il sent tout autour la présence d'ombres menaçantes. Ils encerclent la voiture. Deux devant. Deux dans le dos.

Il parierait qu'ils n'ont pas que des téléphones portables dans leurs mains.

Ni d'innocence sous la capuche de leurs blousons.

Peut-être était-ce le moment. Elle était seule. Enfin. Ouvrir la lourde portière. Se glisser dans la nuit. Se fondre dans l'obscurité et partir. À toutes jambes. Peut-être que c'était le moment.

Mais elle avait beau regarder tout autour. Les hauts murs sombres. Les créneaux découpés par des lumières vacillantes dans les façades abruptes. Le vent qui s'enfilait entre les barres. Elle était loin de la ville. Beaucoup trop loin. Elle se résolut à attendre. Son instinct disait à l'ankole de patienter. Qu'il y aurait une autre occasion. Plus favorable. De ça, elle était sûre.

Le *Jefe* est entré dans la boutique. Il n'avait pas l'air commode. Le visage dur. Le corps trempé de violence. Avant de quitter la voiture, il a laissé le vide descendre en lui. Dans ses poumons. Dans sa tête. Dans son cœur. C'est après qu'il a déposé un peu de poudre blanche sur le dos de son gant. Qu'il a frotté la peau souple sous ses narines. Il a vérifié que ses mains restaient calmes sur le cuir du volant de la voiture. Quelques instants. Elle n'avait pas besoin de le voir, elle savait que dans son regard gisait une colère glacée. Et il est parti. Sans lui accorder la moindre importance. Un peu comme si elle était là sans y être vraiment. De toute évidence, elle n'avait à cet instant aucune importance.

Ses longs doigts parcourent le cuir de la plage au-dessus de la boîte à gants. Puis elle actionne la manette, libérant la trappe d'ouverture. Elle fouille. Des emballages vides. Des paquets de cigarettes entamés, des carnets, des prospectus publicitaires auxquels elle ne comprend rien, des briquets en plastique. Une flasque en métal dont elle ouvre l'opercule. Une odeur qu'elle ne connaît pas. On dirait de l'éther. Elle referme avec dégoût. Dessous, un petit couteau de poche dont le manche en bois est doux sous le bout de ses doigts. Elle parcourt le guillochage du ressort. Les aspérités du dos de la lame. Le poids dérisoire de l'objet. Il loge dans la largeur de la paume de sa main. Elle ouvre la lame, vérifie le tranchant du fil, le referme avant de le glisser dans la poche de son blouson. Puis elle remet en place le désordre. Rien d'autre. Au fond toutefois, après plusieurs tentatives, l'ongle accroche une aspérité ventrue. Comme un emballage en papier bulle fixé en haut de la cavité et maintenu par une sorte de sparadrap. Avec précaution, elle décolle les extrémités. C'est une enveloppe. Mince. Elle l'ouvre. Maintenant son regard revient et fixe la boutique dans laquelle est entré le *Jefe*, elle l'aperçoit au fond de la pièce. Un peu à l'écart. Assis à une table, de trois-quart, un œil sur les trois hommes en face. L'autre sur la porte d'entrée. Sa

main droite quelque part à hauteur de la poche de la veste sombre. Là où elle sait qu'il a mis l'arme, dans son dos, entre la peau nue et la ceinture. C'est la palabre. L'heure du thé. Des secrets indicibles. Des courroux exsangues infusés dans l'art de la litote. Elle a le temps. Les hommes s'expliquent.

À l'intérieur de l'enveloppe, une liasse de billets dans une ganse en plastique. Des billets jaunes, neufs, dont la peau de son pouce et de son index ne parvient pas à froisser le filigrane. Elle s'empare de la liasse, compte dix billets qu'elle enroule autour d'un axe le plus fin possible. Laisse le reste. Se saisit de trois sachets de poudre blanche, la même que celle dont elle a vu le *Jefe* se poudrer les narines, ainsi que la plupart des hommes au cours de ce périple qui l'a amenée jusqu'ici. La poudre aux rêves. Elle se souvient au début. Dans les bivouacs des premiers camps, ils avaient obligé l'une d'elle à prendre de cette substance blanche. Ils lui avaient dit que ce n'était rien d'autre que de la farine de manioc. Plusieurs jours, elle était restée sans dormir. Violée à tour de rôle par des passeurs défoncés, des soldats ivres. Après, ils l'avaient laissée au fond du pick-up, dans son vomi, sa merde et ses urines. Elle était restée prostrée. Elle n'avait plus jamais parlé de tout le voyage. Jusqu'au croisement de cette piste de latérite et de sable, aux confins du désert blanc, où elle s'était emparée du couteau d'un des vigiles et le lui avait planté dans le ventre. Jusqu'à la garde. Jusqu'à ce qu'elle voit le sang jaillir de son ventre. Puis de sa bouche. Grande ouverte sur la mort. Par quatre fois, elle avait ressorti l'arme trempée avant de la replonger inlassablement. Ils l'avaient abattue alors qu'elle s'apprêtait à recommencer. Elle était morte sur l'homme. Le corps coupé en deux par les balles d'armes à répétition. Vidée de son sang répandu sur le corps du garde. Fatimatou n'en était pas sûre, mais il lui avait semblé qu'à ce moment-là, dans son visage enfin reposé, une lueur sereine l'habitait ; elle souriait au jour qui s'achevait et aux ténèbres qui l'emporteraient, loin des hommes. Ils avaient balancé les deux cadavres sur le sol de la piste. Pardessus les ridelles. Sans s'arrêter. Les hyènes et les caracals finiraient le travail.

La poudre, elle s'en méfiait. Mais elle en connaissait la valeur. La monnaie d'échange. Que des hommes étaient prêts à s'entre-tuer pour sa possession et à mourir pour ça. Elle repose dans l'enveloppe les cinq autres doses.

Avec dextérité, elle remet tout en place. Recolle les rubans d'adhésif. Ce sera bien pour commencer. Pour partir. Si l'occasion se représente, elle ramera tout. Sans regret. Elle a plus besoin d'argent que lui.

Elle cale son dos dans le baquet du siège. Tourne la commande. La musique instantanément couvre les rafales de vent qui mugissent le long de la carrosserie de la voiture. Une mélodie suave. Triste, pense-t-elle. Une voix de femme, lointaine, un piano et rien d'autre. Elle observe l'intérieur de la boutique. Les lumières basses. Les murs blancs. Le vieux derrière son comptoir qui fume sa cigarette. Les yeux dans le vague. Le *Jefe* et les trois hommes attablés devant. Qui s'observent. Chacun guettant l'autre. Du coin de l'œil, comme la vipère à l'affût de la geurille. Elle ressent cette tension.

La fatigue commence à peser sur ses paupières. Elle se laisse aller. Tout son corps se détend. Elle ferme les yeux. Ce qui se passe en face ne la regarde pas. Un

jour ou l'autre, quelqu'un aura leur peau. Et si ce n'est pas elle, elle sait qu'ils finiront par en découdre entre eux. Les hommes ne savent rien faire d'autre.

Mourir comme des chiens.

C'était peut-être le moment.

Ce n'est pas celui qu'elle a choisi.

Mais dès qu'elle a les yeux clos.

Elle peut s'en aller ailleurs.

Sans rien demander à personne.

— N'empêche que j'attends toujours la livraison, *Brother*.

Abdelkrim suçote une amande. Il laisse le suc du miel descendre dans sa gorge, sa salive s'engluer de sucre et se perdre contre les parois du palais. Le plaisir. Son doigt revient dans la soucoupe et récupère une nouvelle graine qu'il projette dans sa bouche par un mouvement sec du poignet. Avant d'ajouter :

— Et attendre, c'est déjà se soumettre.

Il lui manque trois dents sur la mâchoire, en bas à droite. Il mâche résolument sur l'autre partie de sa bouche. La menace induite.

— Tu parles comme dans les mauvais livres, Abdel. Ceux que tu n'as pas lus et que tu ne liras jamais.

Martin revient dans le dossier du fauteuil. Fixe les trois hommes en face. Prend son temps. Les détaille un par un.

— Je ne suis pas livreur Abdel. La logistique, c'est l'affaire du petit personnel.

Il tasse son corps. La main sur l'accoudoir. Les doigts, comme les pattes d'une araignée sur le tissage de la toile, s'enfoncent dans le bois des assises.

— Et je suis sûr que tu ne me prends pas pour le chaouch de service, Abdel. Je me trompe, Abdel ?

Le ton change. Et le silence s'installe. Court. Plus loin, Taieb allume une nouvelle cigarette. Sa main droite plonge sous le comptoir. Ses ongles raclent le soubassement du Formica. Empoigne la crosse du fusil.

— Est-ce que je me trompe, Abdel ?

Le ton monte. Ce ne sont que des regards tendus. Des voix blêmes. Des visages immobiles. Dehors, les hardes du vent et de la pluie basculent la lumière dans la suie de la nuit et le bruit des mots dans les clous du silence.

— J'ai suivi les instructions, *Brother*. Tes instructions.

Un raclement de gorge. La main qui repart vers la soucoupe. Le doigt qui s'arrête sur le bord. Il ne reste plus que trois amandes dans le fond du saladier en métal.

— Transports Girasol, quai 24, 11 heures. Tu te souviens, *Brother* ? Je n'ai pas de trous de mémoire ? Ce sont bien tes paroles ?

La voix vibre. On sent la violence contenue. Paresseuse mais tenace. Les mots qui tombent, comme des échardes de plomb.

— On était à l'heure, au bon endroit. OK, *Brother* ?

À force d'hésiter, Abdelkrim se décide. Il empoigne les trois dernières graines et

se les propulse dans la bouche, une à une, d'un jet précis, sans lâcher le regard de Martin.

— J'ai deux hommes abîmés, *Brother*. Salement.

Il mâche en grimaçant. Faisant porter la mastication sur la partie gauche. Lentement. Comme la rumination des vaches.

— Et toujours pas de livraison de la marchandise. Tu peux comprendre que j'ai quelques inquiétudes. Je n'en fais pas une affaire personnelle. Mes associés, si.

Il finit par absorber les débris d'amande.

— 300 000 balles, c'est une somme, non ?

Avec une rapidité infinie, l'arme jaillit dans la main de Martin. Les trois hommes effectuent le même mouvement de recul. Martin les toise. Le poing serré sur le bois de la crosse. Et sans le regarder, il assène :

— Taieb, c'est plus de ton âge. Alors laisse tes deux mains bien à plat sur le comptoir. Et tout ira bien.

Il relève le chien de l'arme et le bruit mécanique semble démesuré dans le silence soudain.

— Abdel, dis aux gamins de poser les téléphones sur la table et que pour ce soir, ils peuvent aller se coucher. Ils récupéreront leur matos demain, aux premières urines.

Un mouvement de tête. Abdel remet de l'ordre et de l'autorité dans les rangs. Le canon du revolver est braqué sur sa poitrine. Côté cœur. Les deux jeunes obtempèrent. À regret. Il tente de maîtriser le tremblement de sa main. Maintenant qu'elle n'a plus de sucre pour compenser le stress. Martin dépose l'arme sur la table, côté crosse tourné vers lui. Les doigts écartés. À plat. Immobiles.

— Ici Abdel, c'est toi le patron.

Il récupère un cigarillo entamé dans la poche de sa veste. L'allume, et une fumée âcre se répand dans la pièce.

— Et tant que je serai là, personne ne viendra prétendre le contraire. Mais si tu veux le rester...

Un long silence. Les yeux qui se hasardent. S'évitent. Puis se jaugent. Les uns dans la prunelle des autres. La frappe de la pluie sur les carreaux des baies vitrées. Le bruissement de l'huile des friteuses éteintes. Le staccato des ongles de Taieb contre le revêtement plastifié du comptoir. Le sentiment d'une éternité immobile avant que Martin reprenne :

— Je ne tolérerai pas de manquement à la règle. Tu dois maîtriser tes hommes. Quand on est le taulier, ce qui est ton cas, c'est à toi de dire ce qui va et ce qui ne va pas. Et si ça ne convient pas à tout le monde, tu as d'autres moyens de persuasion pour assurer que le ménage reste unilatéral. D'un mouvement de tête, il désigne l'arme devant lui. Il n'y a pas que l'aspirateur pour faire les poussières. Si tu vois ce que je veux dire, Abdel !

La voix tranche avec une infinie violence contenue.

— Je ne voudrais pas avoir à le rappeler.

Il éteint la braise du Miniaturas dans le reste de café stagnant au fond de la

tasse. Le grésillement se perd dans la soucoupe.

— À TE le rappeler.

Il fait un geste de la main et Taieb empoigne l'anse de la théière pour venir d'un pas traînant emplir les trois tasses et, de son autre main, le verre de Martin d'un liquide brun provenant d'une bouteille sans étiquette sentant le mauvais scotch. Sans glace.

— Je vais m'occuper des malfaisants qui s'en prennent à nos affaires.

Il lève son verre. L'ambre glisse le long des parois, dans la lumière.

— Les gens se sentent pousser des ailes, Abdel. Ils croient que ça vient tout seul. Que ça tombe des mains d'Allah. Ils ne savent pas ce que c'est que le travail. Le travail, Abdel, il n'y a que ça de vrai. Bosser. Tu inculques ses valeurs à tes enfants, Abdel ?

Abdel ne répond pas. Il conserve un visage fermé. Le regard ailleurs.

— Tu devrais. Laisse pas d'autre que toi s'occuper de l'éducation des mômes. Après, tu te rends vite compte que t'es dépassé et on ne te respecte plus dans ta propre maison. Explique-leur la religion avant que les prêcheurs ne s'emparent de la parole. Les charlatans, ceux qui veulent faire la guerre à la terre entière. C'est toujours au détriment des affaires.

La voix sombre d'Abdelkrim tranche les mots de Martin.

— Et pourquoi tu me dis ça, *Brother* ?

Martin avale une gorgée de whisky. Laisse sa bouche s'imprégner du malt légèrement tourbé. Puis il l'absorbe lentement en prenant soin d'espacer les salves.

— Je sais qu'ici, il y a des gamins qui ne pensent qu'à ça. Et qui n'ont peur de rien. Et qui sont prêts à tout. L'argent. C'est juste de ça qu'ils ont besoin. La tune. Regarde bien autour de toi, Abdel. Faut pas croire que l'argent arrive toujours par les voies officielles des pays frères. Le voyage, faut le financer. Même si la chaîne d'accompagnement est longue et loyale. Mais la famille, qui va la prendre en charge ? 300 000, c'est une somme. Fais attention aux pantins qui s'agitent pour des prêches à deux balles proférées par des Imams d'opérette. Ils savent savonner la tronche des gamins pour les envoyer au casse-pipe. Allah est grand et leur vie minuscule. Alors, qu'est-ce qu'ils risquent ? Quand tu as réussi à foutre dans la tête d'un type que sa propre mort n'est rien, que la cause est juste, que les martyrs sont les héros que Dieu et le peuple attendent et qu'ils n'ont rien d'autre à perdre que leur vie de merde, oubliée dans des zones de précarité, t'as juste à serrer les miches parce que t'es assis sur une poudrière. Et c'est pas toi qui vas allumer la mèche. Un temps avant que Martin rajoute : ni l'éteindre.

Mourad arrache une méchante toux à sa gorge alors que Martin accapare une nouvelle cigarette. C'est Fouad qui rompt le silence.

— Tu veux dire que chez nous, il y a des bâtards et des infidèles ?

Martin porte un œil terne sur les trois hommes. L'un après l'autre.

— Qui peut jurer du contraire ?

C'est Taieb qui vient allumer la cigarette. La démarche lasse et chaloupée. Sa propre clope au bec.

— Tu veux dire que c'est d'ici que...

— Je dis qu'il y a beaucoup de gens qui ont besoin d'argent et que, quand il arrive tout seul, sans effort, à bon port, c'est toujours plus facile que d'aller le gagner.

Il exhale un large nuage de fumée. Et envoie de sa lèvre à l'aide du bout de sa langue une brisure de tabac, loin devant lui.

— Et dans ce business, on essaie de me mouiller. C'est moi qui monte sur l'affaire et la donne à Abdel. Tout se passe bien. Conforme. Mais la marchandise est interceptée. Par qui ? Qui savait ?

Il récupère l'arme devant lui, promptement. Pleine main. Balaie les trois hommes de la gueule du canon. D'un même mouvement, ils effectuent un mouvement de recul.

— Et ça, c'est juste pas possible !

Il abaisse le chien. Le silence est épais comme la nuit. La pluie venteuse s'effondre contre la vitre.

C'est à ce moment-là qu'ils entendirent les coups de feu.

Provenant du dehors.

On entend le pétilllement des eaux gazeuses dans les verres. L'éclosion des bulles en surface. Dans le reflet des lumières douces, on aperçoit l'ambre des alcools qui teinte certains d'entre eux.

— Ce devrait être fini maintenant. On aurait dû prendre la décision avant.

La voix est sans affect. D'une neutralité glaciale.

— Plus les choses traînent et moins on avance. À rien.

Au loin, les arpèges d'un piano désaccordé, martyrisés par deux mains anonymes, parviennent à couvrir les rires de gorges largement déployées.

— Vous avez la rigueur germanique, mon cher. Mais nous avons eu, à un moment, besoin de cash dont la provenance nous importait assez peu, n'est-ce pas ?

La fumée du cigare grimpe dans le cône de lumière de la lampe. Le doigt sur la bague de la cape est large. L'ongle, bien que limé avec élégance, n'en est pas moins attaqué au ras de la lunule.

— Dans les affaires, on ne devrait jamais s'attabler avec des voyous. Seulement voilà ! Ce sont eux qui ont l'argent. La spéculation est risquée, les banques ont des frilosités de pucelle, les capitaines d'industrie font un embargo sur l'épargne avec un taux rémunérateur pour pensionnaires d'EHPAD, il ne reste, pour blanchir un argent que nos valeurs réprouvent, que le risque des placements financiers dérivant de la morale douteuse.

La cendre choit dans le cendrier. Il enlace délicatement le pied du verre avant de le porter à ses lèvres. L'autre prend son temps. Il déteste le cigare, et la fumée qui s'en échappe plus encore.

— C'est quoi la différence ? Si ce ne sont des valeurs. Nos valeurs. Faire travailler des filles avec leurs fesses ou des caissières de supermarché avec leurs bras, si la morale n'intervient pas, ce sont des recours à la même exploitation. Qu'on vende un peu de came pour que des dealers puissent s'épanouir dans le marché libre de l'offre et de la demande, où est le problème ? Tout ce qui peut faire de l'argent doit pouvoir s'affronter dans une libre concurrence. Le libéralisme, c'est que le meilleur gagne. Pour le bien commun.

— Ou de quelques-uns !

— La liberté d'entreprendre, voilà ce dont on a le plus besoin. Et qu'on ne parle pas de contrainte !

L'autre regarde ailleurs. Il évite les effluves du havane qui n'en finit pas de se

consommer.

— Ça ne vide pas pour autant nos caisses chômage !

— Vous savez bien qu'on a besoin de chômeurs. Le chômage, s'il est contenu, c'est bon pour la paix sociale. Regardez, on ferme à tout va. Les plans sociaux s'enchaînent les uns aux autres et chacun constate la fatalité. L'accepte. Je dirais même l'appréhende. L'anticipe. Finit par le trouver injuste, bien sûr, mais normal, évident. Ça sert aussi à ça, le chômage. Gérer les âmes des précaires.

Ils reprennent un verre. Les rires au loin se sont tus. On n'entend que les touches du piano qui gémissent sous les montées chromatiques.

— Il faut laisser l'incertitude avancer.

— La crainte de perdre des acquis gagner du terrain, dans les têtes.

— Ça annihile les révoltes. Ça muselle les imprécations.

— Personne ne veut ressembler à ce chômeur qui longe les mûrs. Qui boit ses maigres émoluments, en cachette dans la profondeur d'un bar-tabac PMU, en attendant de gagner au steeple-chase des éclopés, dans des vapeurs de bière éventée.

La musique se perd dans les couloirs obscurs, avant de mourir définitivement. Laisant la place au silence.

— C'est terrible, cet attachement qu'ont les gens pour leurs possessions dérisoires. Qu'est-ce qu'ils ont, en fait ? Un maigre salaire pour se nourrir et, dans le meilleur des cas, assouvir quelques plaisirs fugaces. Une maison qui leur permet de s'endetter, mais être propriétaire reste toujours le premier objectif capitalistique. Une banque qui les étranglera chaque fin de mois un peu plus. Et deux ou trois gamins pour perpétuer la race des perdants.

Une femme entre dans la lumière fanée des pampilles du lustre. Le teint blême de la peau de son visage est surmonté par une épaisse chevelure d'un noir de jais, parfaitement lissée. Elle porte un costume sombre, une veste croisée sur sa peau nue et une jupe ajustée. Son corps maigre laisse poindre des os saillants. Une poitrine creuse. Son regard est d'une absence minéral.

— C'est de ça qu'on a le plus besoin, des perdants.

— Encore faut-il qu'ils soient courageux.

— La plupart le sont, ils sont tellement persuadés de pouvoir s'en sortir.

L'homme au cigare sourit en reprenant son verre.

— Le monde n'est pas à refaire, il convient à la plupart.

— Y compris à ceux qui n'ont pas le choix.

La femme croise haut les jambes en se posant dans la profondeur du fauteuil, face à eux. Elle s'empare d'un verre d'eau.

— Et que devient Martin Nerdal ?

Le dessin de sa bouche laisse sur le rebord l'empreinte d'une trace de sang.

— Nous attendons. Comme vous.

La pâleur de son maquillage fait ressortir un peu plus encore la dureté de ses traits parfaitement dessinés.

— Je pensais que tout irait plus vite.

— Nous n'avions pas réellement prévu les excentricités de notre brave paysan.

Le rodéo en tracteur n'était pas dans les attractions programmées. À l'heure qu'il est, tout aurait dû être terminé.

Elle attrape des longs doigts de sa main une fine cigarette qu'elle glisse entre ses lèvres. Le fumeur de cigare avance son briquet.

— Tout sera achevé dans les heures qui viennent. Nous avons affaire à une organisation très professionnelle.

Le tabac a des relents mentholés. Elle projette un long jet devant elle. Regarde ailleurs, ignorant les deux hommes.

— Je crains que la nuit soit longue.

— Il n'était pas possible d'agir avant.

Puis elle s'empare de son smartphone et laisse glisser ses ongles démesurément longs sur la face plane de l'écran.

— Tout le monde pensera à un règlement de comptes entre gens d'un même milieu, et le mettra sur le compte des luttes d'influence pour le contrôle de la pègre locale. La présence de Martin dans nos affaires devenait gênante. Les bruits circulaient. Les rumeurs...

L'homme laissa son cigare sur le créneau du cendrier. Se racla la gorge.

— Les fameuses rumeurs !

— Le Consortium n'a pas besoin d'argent sale dans le montage financier de notre projet.

Le ricanement grinçant de l'autre.

— Plus, vous voulez dire.

— Si vous voulez.

— Mais l'argent propre existe-t-il ?

Encore un rire aux accents cyniques.

— Oui, quand il est passé par la blanchisserie.

On entend le vent qui fouette la façade. Le battant d'un volet claquant dans l'obscurité silencieuse de la maison.

— Ils en veulent toujours plus.

— Les voyous ont besoin de respectabilité. Ils investissent dans la pierre, comme les bons pères de famille. C'est moins risqué à long et moyen terme.

— Mais leurs méthodes restent les mêmes. On ne se refait pas.

La femme repose son téléphone sur la table basse devant elle et semble se concentrer sur les volutes que fait la fumée de sa cigarette. L'homme au cigare ne la quitte pas des yeux tout en disloquant avec ses doigts le moignon éteint du Roméo y Julieta.

— Est-ce que ce ne serait pas nous qui employons aujourd'hui des façons qui s'apparentent à la technique de négociation des gangsters ?

La jeune femme modifie le croisement de ses longues jambes et un peu de tissu de la jupe remonte sur le bas, laissant entrevoir des ombres sinueuses.

— Nous nous adaptons à la situation, mon cher.

Encore un long silence. Le bruit de succion d'un fond de verre. Celui de l'exhalation d'une bouffée de cigarette. Le martèlement régulier sur le bord de la table d'un ongle impatient.

— Avions-nous un autre choix ?

La voix de la femme. Tranchante comme une lame de couteau. Qui n'encourage pas vraiment la polémique.

— Nous l'avons pris, tous les trois.

Elle écrase la cigarette à demi entamée d'une main ferme.

— Il est trop tard pour revenir en arrière.

Et elle plante la lave éteinte de son regard dans celui des deux hommes.

— Martin Nerdal sera un accident de parcours. Une sortie de route conforme à sa réputation sulfureuse. Et comme l'argent n'est que du cash, il sera difficile de remonter la piste.

Elle consulte le bracelet-montre de sa Jaeger-LeCoultre.

— J'ai besoin d'un temps de repos. La journée a été rude.

Elle se lève du fauteuil, se tourne vers les deux hommes.

— C'est une femme qui est chargée du contrat ?

L'homme au cigare acquiesce.

— Oui, une femme.

— C'est mieux. La fiabilité féminine est toujours pleine de ressources.

Elle passe une langue gourmande sur ses lèvres purpurines.

— Bonne nuit, messieurs.

Elle sort sans se retourner.

Juste le déhanché de son corps, l'élégance d'une silhouette frêle posée sur les axes d'un compas.

— Tu verras, ça fait juste un trou dans la tête et ça t'explose la cervelle, mais comme tu n'en as pas, ça ne te fera pas mal. Tu ne sentiras rien. Chanceux !

Il laisse échapper un ricanement. Plus pour se rassurer lui-même. Quoi que. Une étrange sérénité l'habite. Comme si le danger maintenait en lui une pression désinhibante. Le canon du Star est vissé sur la tempe. La joue posée sur le capot de la voiture. Les jambes écartées. La clé au bras, dans le dos. Le corps du gamin est tendu. Comme du bois que sa main pourrait rompre.

— Si j'étais toi, je dirais à tes potes de se tirer. Pour un rien, un mauvais geste, une erreur d'appréciation et c'est vite parti.

Il déporte le flingue vers la droite. Dans l'espace où une ombre se tapit.

— Cassez-vous, les cailleras !

Il entend la voix du lascar qui invective, même s'il ne comprend pas la langue. Il sent le mouvement de repli. Le bruit des crans d'arrêt qu'on referme. Les fermetures Eclair des blousons qu'on remonte. Le poids soudain plus lourd sur le sol des semelles de baskets. Le cercle qui s'élargit. Comme les pétales d'une fleur de nuit dont la corolle s'ouvrirait dans l'obscurité, laissant l'air de la nuit poisser les ombres.

Il relâche l'étreinte. Le gamin grommelle. Un peu de bave glisse à la commissure de ses lèvres. Il le relève et le retourne, plante le canon de l'arme sous le menton, l'obligeant à relever la tête, la face en pleine lumière du réverbère dans le faisceau duquel le tissage minutieux de la bruine balance des myriades de gouttes d'argent portées par un vent de travers.

— Tranquille ! *Wesch* tranquille et tout ira bien.

Il sent dans son bras monter une colonne de fourmis. Le muscle de l'avant-bras, tétanisé, les doigts de la main, douloureux. Il baisse la garde. Le relâchement. L'attention qui s'émousse. Il évite de justesse le coup de tête. La rapidité féline. La frappe l'atteint au bas de la mâchoire. violemment. Suit un genou qui cogne la hanche judicieusement détourné de sa cible initiale. Alors, il balance son poing au hasard. Il sent le choc de la tête. Il entend le craquement des os. Sur sa main le liquide qui se répand. Le sang. La morve. Il s'apprête à porter un second coup quand une masse fond sur lui. S'agrippe à ses épaules. Sa raison se met à tourner à vide. Deux pouces s'enfoncent dans sa gorge. Douloureusement. L'air ne tarde pas à lui manquer. Sa vue se brouille. Il entend les cris. Les insultes. Il balance son pied en arrière. Le talon atteint un obstacle.

Un genou peut-être. La rotule fléchit. L'étau de son cou se desserre. Et un filet d'air passe entre ses muqueuses tuméfiées. Il sait qu'il faut profiter de ce mince avantage. Aller chercher la ressource de se battre. Malgré la douleur. Malgré la fatigue. Il se retourne et envoie son front balayer le visage capuchonné. La douleur se répercute dans son crâne, longtemps, mais il sait qu'il a tapé juste. Le nez a explosé, et sans doute quelques dents. Le sang s'étale sur son front. En face le corps a comme un coup de mou. Il décoche le bout de sa chaussure dans le ventre découvert. La silhouette se plie en deux. Il a juste le temps de voir le flot qui jaillit de la bouche grande ouverte. Le vomi et le sang mêlés. Avant qu'il ne s'abatte, la face contre le bitume détrempé.

Dans ses poumons douloureux, il cherche un fond d'air. Ces blessures ravivent les autres. Il a besoin de souffler. Il est à bout. Au bout. Autour il entend les autres qui arrivent, qui la ramènent. Il les sent dans l'espace. Ils sont nombreux. Il relève le chien de son arme. Prend un appui sur l'aile de la voiture. Son regard se brouille. La pluie, le sang. La stupeur. Il a du mal à discerner les formes dans le vent qui fouette les barres silencieuses. Il cherche des mots. Les trouve et les assène d'une voix qui a du mal à trouver son timbre.

— Il y a neuf balles dans le chargeur. À qui le tour ? Y en aura pour tout le monde ! Ce soir, c'est gratos. On liquide avant la fermeture.

Il balaie le canon du Star dans l'espace des ombres qui s'esquivent. Se fondent dans les zones sombres. Se coulent dans la nuit urbaine. Il sent la présence, entend le souffle dans son dos. Derrière le capot de l'automobile. Le danger. Et l'adrénaline qui va avec. Il n'a pas le temps de réagir. La voix s'élève tranchante comme une feuille de boucher.

— Tu poses tes deux mains bien à plat sur le capot si tu veux laisser une chance à tes couilles de te servir à autre chose que de mouiller ta couche.

Suzanne est debout. Une main agrippée à la portière. Dans l'autre le Beretta. Bras tendu. Le poignet ne tremble pas.

— Laisse tes outils sur la carrosserie et magne-toi, j'ai des crampes dans la main droite.

Une espèce de torpeur l'envahit et la porte. Les effets secondaires du Skenan sans doute. Elle ne ressent plus de douleur dans son corps et dans ses yeux dansent des lampions. Elle y voit comme en plein jour. Putain, ce qu'elle aime cet effet-là ! se dit-elle.

Mais la vie réserve toujours des aléas à ceux qui n'en demandent pas tant. La lucidité émoussée, un geste qu'elle interprète. La main du gamin qui sort de son champ de vision. Le pouce sur le chien. L'index sur la queue de détente. La fébrilité des synapses et la cartouche de 9 mm Parabellum qui s'enfonce dans le gras du ventre. La détonation comme un coup de poing dans l'atonie silencieuse de la cité. Le hurlement du veau qu'on égorge et le déferlement des armes à feu. Le corps qui se roule par terre. Le sang qui mouille le bitume. Et les mots gueulés qui basculent dans la nuit.

Tout va vite et trop vite. Les fenêtres s'ouvrent en grand. Des silhouettes se bousculent tandis que la plupart des ombres regagnent les encoignures des entrées

d'immeubles. Les recoins des caves. Les entresols mal éclairés. Une balle ricoche sur l'angle d'un banc faisant exploser le béton. Une autre se perd dans la profondeur du jardin public. Bientôt, il ne reste plus personne. Comme si rien ne s'était passé. Juste le silence. Le vent qui s'enroule dans les branches pelées des arbres. La pluie qui remet ça. Les fenêtres qui se referment. Les néons des plafonniers s'éteignent. Les rideaux tirés à la hâte. Sur le vide. Personne. Rien. La vie reprend son cours. Une péripétie de plus dans les ténèbres blêmes des insomniaques de la cité. Une mauvaise série pour une nuit sans lune. Ils ont l'habitude.

Au sol, le corps du gamin se tord. La main crispée sur la blessure d'où s'écoule, entre ses doigts, le liquide épais du sang. Il geint comme un jeune chiot qui aurait perdu sa mère. Il n'a pas un seul regard.

Max traque chaque masse devant lui. L'arme au bout de son bras tendu. Le vent constellé de pluie plaque sur son front un diadème glacé. Il n'y a plus rien, ni personne. Seule Suzanne, accrochée à l'axe de la portière. Le Beretta à la main, pendant vers le sol.

— Quel gâchis !

Il ne sait pas ce qu'elle veut dire, ce qu'elle entend par ce mot. Il range son arme dans la ceinture de son jean. Respire un grand coup. Cherche un deuxième souffle. Croise les yeux de la femme. Les pupilles dilatées. Le corps las. Il n'a rien à lui dire. Elle non plus. C'était juste un drôle d'endroit pour une drôle de rencontre. Elle réintègre la voiture avec difficulté. Il n'a pas tiré une seule balle et l'acier du canon sur sa peau imprime sa froideur. Il remonte l'allée vers la Passat en allumant une cigarette. La cité sent l'humidité et le relent des gaz d'échappement. Des phares de scooter traversent les carrefours déserts. Le gamin se tait, maintenant.

C'est à ce moment qu'il entend, au loin, la sirène d'un véhicule. Puis deux. Qui se rapprochent. La répercussion de l'écho entre les murs des avenues fracasse le silence. La frappe sèche des spasmes bleutés du gyrophare, quelque part contre les façades endormies, syncope la grisaille du béton. Les moteurs s'emballent sous la pesée des semelles sur la pédale d'accélérateur. Ils seront là. D'une minute à l'autre.

Il est temps.

Soudain, les néons blafards s'éteignent, laissant la salle dans la laitance des réverbères provenant de la dalle. C'est Taieb qui a actionné la manette murale, dès les premiers coups de feu entendus, plongeant l'établissement dans le noir provisoire. Martin s'est levé d'un bond, renversant le siège dont le choc sur le carrelage fait un bruit assourdissant. Il est debout et sa silhouette se découpe dans la faible lueur du dehors. Son arme pointée sur des cibles en face de lui, qu'il ne parvient pas à discerner. C'est d'abord le bruit du fusil qu'on arme. Puis la voix de Taieb, râpeuse et traînante, les cordes vocales imbibées de nicotine :

— Bouge pas, *Brother* ! C'est plus de mon âge, mais j'ai encore la main sûre. J'ai de beaux restes, comme on dit. Je ne voudrais pas t'expédier de l'autre côté du boulevard. La chevrotine, c'est pas une cartouche pour la grive musicienne. *Inch'Allah*.

On entend un bruit de chaises qui raclent le sol. Des verres explosés. Une table qu'on renverse. Des bruits de pas affolés. Les souffles rauques. Des corps qui se laissent tomber lourdement sur le sol. Et un silence soudain. L'ouïe tendue de chacun. Les uns et les autres perçoivent les sirènes qui, bien qu'encore lointaines, se rapprochent dans le dédale des rues grises de la ville. Sauf Taieb peut-être dont l'acouphène de l'oreille gauche perturbe l'audition.

— Je t'entends plus *Brother* ! Sors de-là, gentiment. Personne ne veut de mal à personne ici. C'est juste qu'on n'a pas envie de se faire refaire la rondelle. Tu saisis ?

Il envoie une salve au hasard. Par-dessus des têtes. Les billes ricochent sur les montants des portes. Les deux canons superposés du fusil crachent une fumée compacte, et une odeur de mâchefer se répand dans la salle. Martin reste sur le carrelage, à plat. Il relève le percuteur de son arme.

— *Brother*, c'est qui ces types qui sont dehors ? Tes amis ? Ta famille ?

Il entend le canon du fusil qu'on casse, les cartouches glissées dans le chargeur. Le deuxième round. Sans doute plus précis. Avant que se referme le magasin, il aperçoit dans la pénombre des jambes, sous le comptoir, deux moignons sans chaussette plantés dans des babouches éculées. À l'instinct, il tire. La balle rebondit sur le sol avant d'aller se planter au-dessus de la pantoufle de Taieb, dans la chair du tibia, et le hurlement de Taieb se répercute dans le moindre recoin de la pièce. Le fusil s'échappe de ses mains et le choc sur le carrelage claque comme un coup de feu. Le corps du tireur s'affale derrière, dans l'empilage des gamelles

en alu et autres récipients domestiques qui traînaient là, dans l'arrière-cuisine. Le bruit de la vaisselle quand elle se rompt.

— Putain *Brother*, tu m'as eu ! Tu m'as tué !

Les salves sonores des sirènes sont maintenant tout près. On peut discerner les lueurs bleutées des phares qui frappent les façades des barres, à l'entrée de la zone. Martin rampe sur le sol. Une main à plat sur la patine grasse du carrelage, l'autre crispé sur la crosse de son arme. Encore un mètre et il atteint la porte. Par acquit de conscience, il se retourne et expédie une nouvelle balle au hasard dans le vide de la pièce. Ils ne doivent pas avoir d'armes, sinon pas de doute qu'ils en auraient fait usage.

— Je saigne, *oueld el kahba* !

Un sifflement, comme l'exhalaison d'une canalisation rompue. Les vapeurs du percolateur. Les relents de café. Le fracas du verre. Il sait qu'il a touché le miroir au-dessus de la crédence et que dans sa chute il a entraîné au moins une rangée de bouteille sur le présentoir. Juste le temps de laisser les trois autres dans l'anxiété et la peur, le nez dans la saleté et le sphincter serré, de se relever et de gagner la porte d'entrée. Il entend encore la longue plainte rageuse de Taïeb quand il franchit la porte. Il est dehors et le vent fauche l'ombre portée de sa silhouette en déséquilibre. Il bondit sur le trottoir. Manque une marche et se rattrape tant bien que mal à la rambarde. Il saute sur la pelouse pelée, en contrebas. Se reçoit sur la flexion de ses genoux. Ça craque. Il a le souffle court et une langue de feu descend dans son œsophage, jusqu'aux bronches. Il s'apprête à ouvrir la porte de la BM quand il entend un autre véhicule freiner brutalement. Le dérapage du châssis arrière sur le gravier détrempé. La voiture finit sa course tout près du bac à sable désert. Il se retourne. Dans son poing, le flingue est braqué sur le véhicule maintenant immobile. Il hume l'air, l'oreille tendue à l'écoute du danger. L'instinct. Son doigt sur la queue de détente est crispé. La portière de la Passat s'ouvre. Le corps de Max s'extrait du siège. Un moment, ils se jaugent. Et personne ne pourrait dire ce qu'il se passe dans leurs regards. Rien d'autre qu'une infinie urgence. D'autant que la progression des sirènes se fait pressente. L'axe du bras de Martin n'a pas bougé. L'œil du canon reste braqué sur la poitrine de Max.

— Putain, Martin !

Entre la rage et l'abattement. C'est tout ce qu'il trouve à dire. Puis il abaisse le canon et range l'arme dans la poche intérieure de son costume.

— Gare ta voiture et monte ! Fissa !

La voix est sans appel. Sèche. Le moteur de la BM est déjà emballé quand il aperçoit la présence de la femme sur le siège devant, alors il grimpe à l'arrière. Il n'a pas le temps de refermer la portière. Le moteur lâche ses chevaux. L'escalade du raidillon défoncé, tous feux éteints. Puis l'immense parking de l'ancien supermarché. Les lacets entre les épaves des voitures montées sur parpaings. Les motos désossées. Les carcasses qui ont brûlé et dont il ne reste qu'un tas de rouille laminé par le temps, impossible à identifier. Les Caddies empilés les uns dans les autres. Ils traversent dans le même tempo ce cimetière de la casse organisée. Les énormes pneus de la BM encaissent les nids de poules du bitume boursoufflé sans

à-coups. Au bout du parking, il gagne le ruban lisse du boulevard. Un peu plus loin, il allume les feux de croisement.

Ils sont déjà sur les hauteurs quand il relâche la pression de son pied. Les lampes des réverbères de nouveau saupoudrent la poussière minuscule de la pluie dans la lumière oblique.

En bas les voitures de police encerclent la dalle. Il peut compter quatre voitures banalisées et trois fourgons. Des silhouettes lourdes, sans doute engoncées dans les gilets pare-balles. Le quartier est bouclé. Des ombres passent dans les faisceaux des phares. Les mains jointes sur la tête. Des cris. Des heurts. Le bruit d'objets lancés dans la nuit qui terminent leur parcours contre la carrosserie des véhicules de service. La police quand elle débarque dans un endroit où elle n'est pas la bienvenue.

— Ça va Max ?

La voix paisible. Comme si de rien n'était. Comme s'ils s'étaient quittés la veille et qu'il ne s'était rien passé depuis. Il attrape un paquet de cigarettes dans sa poche. Qu'est-ce qu'il peut répondre à ça. Rien, alors il se fiche la clope entre les lèvres et se saisit du briquet.

— Allume m'en une, s'il te plaît Max.

Il s'en met une autre dans la bouche et enflamme le briquet. La flamme danse, allant de l'une à l'autre des extrémités. Il a le temps d'apercevoir le regard de Martin dans le rétroviseur. Qui l'observe.

— C'est rien Max. C'est rien... Pas de soucis...

— Pas de soucis... La dernière fois que tu m'as dit ça...

Il lui tend la cigarette. Il s'en empare. Maintenant il a trouvé une vitesse modérée. Les maisons tout autour ne sentent pas la sueur ouvrière, mais la demeure en pierre que les placements financiers ont bâtie et dont la succession se perpétue dans la plus pure tradition de la transmission familiale. On reste entre soi. Quartier paisible. Cossu. Lumières tamisées pour intérieur cosy.

— Faut qu'on parle, Martin. Faut qu'on se parle...

Il recrache la fumée après avoir laissé ses poumons s'imbiber de nicotine. À côté, la jeune femme reste silencieuse. Les yeux clos. Comme si elle était ailleurs.

— Tout ira bien Max. T'en fais pas. On a toute la nuit devant nous.

Maintenant, on est dans ce qui doit être le centre de la ville. Des terrasses vides ceinturent une place dont les façades des bâtiments sont en briquettes rouges. Les affiches de films violemment éclairées découpent le fronton d'un cinéma. Des gens sous des parapluies, pressés. Qui vont quelque part, d'un pas décidé. Au bout de l'avenue, un campanile dont la coupole est éteinte se dresse dans le ciel. On ne distingue pas les cadrans des horloges enchâssés dans la flèche.

Le calme de Martin.

Cette envie qu'il a de tout laisser là, en plan.

Comme la déprime qui gagne.

Après une histoire dans laquelle on s'est beaucoup investi.

Mais dont on n'a plus rien à faire.

De nouveau, le bruit des armes. Comme si elle ne pouvait plus y échapper. C'est un rituel qui chaque fois la frappe. Au cœur, et qui se répercute dans toute la profondeur de son corps. Pourtant, elle n'a pas peur. Si elle doit en finir, ici ou ailleurs, maintenant ou plus tard, ça n'a qu'assez peu d'importance. La fatalité des migrants au bout de ce voyage éternellement recommencé l'accable. Comme toujours, la pugnacité vient de son ventre. Les femmes ont le goût du combat. De la vie. La balle qui l'achèvera appartient au destin et l'ankole a depuis longtemps remis le sien entre les mains des démons du fleuve. Dans la puissance du vent. Dans la rumeur de la nuit. Dans l'immobilité inamovible du regard que les ankoles posent sur les herbes rases des prairies nourricières bordant les marigots.

Pour elle, la vie sera toujours une seconde chance.

Elle conserve ses yeux clos. Elle perçoit la tension du *Jefe*. La rage de son pied sur la pédale. La force de ses bras, la douleur de ses épaules, la crispation de ses mains sur le cuir du volant. Elle pourrait dire la pulsion de son sang parcourant les artères. La pression de la veine saillante sous la peau de ses tempes. L'affolement des pupilles au fond de ses yeux. Au bord de la panique. Elle connaît le monde animal et le contemple avec résignation. Il est sans surprise. Et les hommes n'y échappent pas.

Derrière, elle sent la présence de l'autre homme. Une odeur de feuilles mouillées, de pluie, de vent et de tabac froid imprégné dans l'étoffe. Elle entend les mots, la lassitude entre les soliloques. Les espaces silencieux. Elle connaît le poids des regards qui s'échangent. Au hasard d'un éclat dans le rétroviseur. Elle n'a pas besoin de voir. Elle s'imprègne d'eux. De leurs solitudes. De leurs dérisions. Et de cette haine qu'ils portent en eux. Elle sait que l'un comme l'autre ne valent rien.

— C'est qui, elle ?

— Elle ?

Il abaisse la vitre de la voiture et balance le mégot dans la nuit. Le vent envoie la braise se perdre dans la nuit.

— Personne.

La voiture file et perfore l'obscurité urbaine. Martin ajoute :

— Une pute. L'Ankole. C'est son nom, paraît. Elle vient du Congo pour bosser ici. Après, elle partira, vers le nord, avec ses compatriotes. Ce sont des putes de passage. Elles sont toutes pareilles. Elles se gèlent le cul ici, mais c'est mieux que

dans leur pays de merde où elles baisent pour une bolée de manioc. Toutes les mêmes. À la recherche d'une main qui les éduque, qui les nourrit, qui leur apprend la vie et les bonnes manières.

Soudain, Martin se penche et ouvre la boîte à gants de la voiture. Elle entend le déclic. Tout son corps se tend mais reste immobile. Même si un tremblement imperceptible agite le bout de ses doigts dont les ongles s'enfoncent dans le cuir du siège pour l'apaiser. La main de Martin fouille. Brasse. Il peste. Enfin elle trouve. Il extirpe la flasque métallique dont il fait sauter le bouchon. Il la tend à Max par-dessus l'appui-tête.

— Bois un coup, Max. C'est japonais, Yamazaki, les Niakoués distillent du très bon single malt.

Il a refermé la boîte à gants. L'homme derrière a empoigné la flasque. Elle entend le bruit du liquide qui descend dans sa gorge. Elle se rappelle l'odeur. Un haut-le-cœur vient souiller sa salive. Il repasse la fiole à Martin. S'essuie la bouche d'un revers de manche.

— C'est encore loin ?

C'est au tour de Martin de s'abreuver copieusement. Un filet glisse à la commissure de ses lèvres et se perd dans sa barbe naissante. Il ingurgite une nouvelle dose et fait claquer sa langue contre le palais. Ne répond pas.

Elle se tasse dans la profondeur du siège et de l'obscurité. Elle ne sait pas où elle va, mais ça a toujours été ainsi. Depuis le début de ce voyage. Derrière ses paupières closes, elle perçoit les lumières de la ville qui défilent. Comme dans un tunnel qui n'aurait pas de fin.

Elle voudrait s'endormir et se réveiller ailleurs.

Elle sait que ce n'est pas possible.

Alors elle cherche dans sa tête.

Jusqu'où l'emmènera le bout de cette nuit.

Il marchait de long en large, arpentant le couloir. Le téléphone vissé sur l'oreille. Son pas faisait craquer les lames du parquet mais ne parvenait pas à couvrir les hurlements. Il entendait gueuler l'autre, celui dont le genou avait rendu l'âme. Bien que la porte soit fermée.

— On doit terminer le boulot. C'est tout.

Son visage ne traduisait aucun affect. Ses lèvres pincées laissaient passer les mots avec une sécheresse mécanique. Sur le siège de ce qui devait être une salle d'attente, la tête enrubannée et un solide pansement enveloppant le genou, un second attendait, les yeux dans le vague, effet dû à la prise d'un analgésique puissant.

— Oui, je sais Martin, ça urge. On boucle cette nuit. Comme des cons, je te l'accorde.

Il va jusqu'à la fenêtre. Pose son front contre la vitre et semble contempler la nuit, dehors. Il n'a qu'un agacement palpitant au fond de la prunelle. Ça n'augure rien de bon. Il ne voit rien d'autre qu'une envie de tuer. Le vide.

— On a tout le monde sur le cul. Je t'expliquerai. C'est plus compliqué que ça. Comme toujours. Oui, de la casse. Je te rappelle, dès que j'ai du nouveau.

Il raccroche. C'est à ce moment-là que la porte s'ouvre et que la silhouette replete d'un homme en blouse blanche apparaît. Il ôte ses gants en latex. S'essuie le front d'un revers de manche. Les hurlements ont cessé, reste un geignement plaintif qui parvient jusqu'à eux.

— Pour celui-là, je ne peux rien faire. Les dégâts du genou sont irréversibles. Il faut l'hospitaliser pour qu'il ait une chance de sauver son articulation.

Une lassitude extrême se lit sur le visage du toubib. Le bas de sa blouse est maculé de sang. Il est à cran. Harassé par une tension qui le dépasse. Sa voix se veut convaincante. Elle est juste empreinte de résignation.

— J'ai calmé la douleur. Jugulé l'hémorragie mais il a perdu beaucoup de sang. Ça devrait tenir deux heures. Après, je ne réponds plus de rien.

Tout son corps traduit la fatigue et derrière ses lunettes son regard cherche des points d'appui. Il se heurte à l'œil glacé de l'homme qui est debout. Au milieu de la pièce et dont la main gantée tient le téléphone.

— Il faut l'évacuer. Il n'y a pas d'autres solutions.

Il s'apprête à quitter la pièce quand l'autre interrompt le mouvement.

— Doc, vous savez ce qu'on va faire ?

C'est à peine une question tant on sent que la réponse n'appellera pas de commentaires.

— Vous allez commander une ambulance pour qu'on vienne le chercher et l'amener dans n'importe quelle clinique.

— Mais...

— Vous direz que vous l'avez trouvé devant votre porte. Que vous avez entendu une voiture s'enfuir à grande vitesse, après qu'un doigt ait enfoncé le bouton de votre sonnette. Et que vous avez cru bon de lui apporter les premiers secours. Ça se tient, non ? C'est dans vos cordes, secourir.

Il fouille dans la poche intérieure de son manteau.

— Mais...

Il extrait une liasse de billets qu'il dépose dans la main du toubib tout en lui refermant les doigts sur le papier-monnaie. Maintenant la poigne, longtemps. Les yeux dans les yeux.

— Ce n'est rien. Juste pour le dérangement. On m'avait dit beaucoup de bien de vous. Vous êtes ce qu'on appelle un homme de confiance. Je me trompe ?

Le toubib regarde les billets. Sur son crâne lisse un peu de sueur perle. Il a une hésitation avant de plonger la liasse dans la poche de sa blouse.

— On s'en va Doc. Il est clair qu'on ne s'est jamais rencontré. Ni ici, ni ailleurs. Merci pour tout.

Il va jusqu'à l'autre. D'une main glissée sous l'aisselle, il l'aide à se lever. Le maintient debout. Passe son bras par-dessus son épaule et en claudiquant, ils gagnent la porte du cabinet donnant sur la rue.

Le moteur tourne au ralenti. Derrière le volant, la stature massive du conducteur immobile reste vigilante, tout en trompant l'impatience du bout de ses doigts pianotant sur la structure en cuir. La porte arrière s'ouvre et il ne bronche pas. Dans l'angle des rétroviseurs, il a vu les deux silhouettes sortir, l'une soutenant l'autre. Il allonge le corps sur la banquette arrière. Il entend un gémissement. Puis plus rien. La portière qu'on referme sans ménagement. L'homme monte à l'avant.

— Décarre, la police montée ne va pas tarder. On laisse l'éclopé aux bons soins de la médecine.

Il fouille dans la poche de son manteau et sort une boîte de chewing-gums. S'en colle une dragée dans la bouche. L'odeur de la chlorophylle. Il mâche lentement. Calmer ses nerfs. Cette pression qui monte en lui.

— Deux abîmés, l'autre enlevé, on arrête les conneries.

Il reprend une nouvelle dragée qu'il laisse sur la langue.

— On réglera ça plus tard.

Et le ton de la voix est lourd de sens.

— Personne ne perd rien pour attendre.

Son poing broie l'emballage. Il abaisse la vitre et jette le paquet dans la nuit.

— On va chez le vieux, on achève le taf et on se tire.

Puis avec application, il se met à mastiquer, laissant le jus descendre dans sa gorge. La fraîcheur synthétique et le goût de la menthe frelatée.

Souvent, dans les pires moments, on se rattache à des détails. Apparemment sans importance. Et bien là, tout de suite, c'est une andouillette qui lui accapare le cerveau. Dont la peau serait juste grillée comme il faut. Avec du gras autour et des morceaux coupés épais. Au hachoir à main. Les sucres baignant une purée de pomme de terre. Avec quelques traits de fines herbes sur le dessus. Pour parfaire la déco. C'est à ça qu'elle pense. Bouffer. La faim. Le kebab du Maghrébin était loin.

C'est toujours pareil, quand rien ne va comme elle veut. Elle en revient aux fondamentaux. La tortore. Elle a beau savoir que c'est comme ça qu'on entretient un gros cul, des hanches de jument et une culotte de cheval. Son exutoire à elle, c'est le cassoulet ou le veau marengo. Elle est plus « salé » que « sucré ». Sur le salé, on peut décliner tous les tanins du vin rouge. Il n'y a pas de faute. Juste des goûts différents. Pour ce qui est du sucré, c'est tisane, moelleux à robe ocre ou « bulles » demi-sec dans le meilleur des cas. Ça n'a le goût de rien. Ou celui du saccharose beurré dans un millefeuille. Ça sent le petit-four et le dentier amovible dans le mouvoir d'une arrière-salle d'hôpital.

Quand un coup de déprime la gagne, comme c'est le cas, rien ne vaut un solide casse-croûte arrosé de pomerol. Pour oublier son putain d'échec. Cette putain de douleur qui se remet à forer la rotule, en douce. Cette application métronomique que relance chaque battement de son cœur. Comme un tour de vis. Comme la décrépitude de son estomac délabré par le Skenan. Mais elle n'a rien sous la main à se mettre sous la dent. Alors elle s'allonge une lampée de Bally. Calmer l'angoisse. À quoi ça tient, la débâcle ?

Elle s'est laissée endormir par cette putain de province, l'air pur et les vaches paissant dans la morosité des pâturages silencieux. Le croassement des corbeaux parcourant le ciel bas, gorgé de flotte. Les odeurs fanées des sous-bois. Les tracés sinueux des chemins vicinaux. La ville, taillée dans le silence et la grisaille de la mort lente de ses boutiques fermées. La violence pateline des délinquants de sous-préfecture. L'agonie des autochtones taiseux et leurs trognes d'alcooliques congénitaux. La campagne. Comme une trace de boue sur la semelle de ses mocassins. Elle sait que, non seulement, elle ne s'y fera jamais à la bouse et aux bouseux, mais qu'elle n'y refoutra pas les pieds. Jamais.

La haine ne la quittera plus.

Elle est partie avant l'arrivée des flics. De partout les ombres s'enfuyaient.

Gagnaient les entrées d'immeubles. Les profondeurs des caves et des entresols. Esquivant les zones éclairées. Restait le gamin, à terre. Elle a dû faire un écart pour l'éviter. Il était dans la même position. Foetale, la main crispée sur son blouson, maintenant le sang qui pissait entre ses doigts.

Elle a eu le temps de voir la voiture démarrer. L'autre monter à bord. Tous feux éteints. Grimper le raidillon pour gagner la hauteur. Puis le parking en friche du supermarché abandonné. Elle suivait le parcours de la masse sombre, chaque fois que la lueur d'un réverbère accrochait la carrosserie du véhicule. Elle l'a vu gagner le boulevard, allumer ses feux de croisement. Et disparaître dans le flot de la circulation.

Ils étaient trois à bord. Ça changeait la donne. Un instant, elle s'est sentie seule au monde. Mais ça n'a pas duré.

Elle est sortie de la zone par les voies d'accès extérieures. Contournant les barres d'immeubles, avant que les flics ne bouclent le quartier. Elle s'est paumée dans les axes de ces avenues qui se ressemblaient toutes. Méandre de béton et de chaussées défoncées. La même topographie pour une misère empilée verticalement.

Après plusieurs dizaines de minutes, elle a trouvé une issue. Elle entendait les sirènes dont l'écho résonnait entre les murs, au loin. Les gyrophares qui affolaient la profondeur de la nuit, balayant les façades aux volets clos. Elle est entrée dans la ville en empruntant un boulevard désert. Même quand il n'est pas tard, dans la désolation provinciale, on a toujours l'impression de ne pas être loin des 4 heures du mat.

Sur le parking d'une ancienne station-service transformée en boulangerie industrielle, un *food truck* ouvrait son comptoir. Elle s'est garée au plus près. La broche du *döner* grésillait. Le Maghrébin en tee-shirt, malgré le vent qui déboulait du nord, fumait une cigarette en attendant le client. Il s'ouvrit d'un large sourire quand il la vit se garer puis s'extirper péniblement de la voiture, avant de gagner l'étal en boitant. Elle commanda le « Big Anatolie » et une bière qu'elle but à la bouteille. Elle en profita pour prendre un autre Skenan. C'était sans doute trop. Mais il n'y avait que ça pour mettre la douleur en stand-by. Elle fuma une cigarette en attendant la préparation. Elle n'avait plus d'alternative maintenant. Une autre voiture vint échouer sur le parking. De l'intérieur de l'habitacle, par les fenêtres ouvertes, les décibels puissants du lecteur inondaient la place de rythmes orientaux. Ils étaient quatre à l'intérieur et connaissaient le patron. Ils se saluèrent en roulant leurs frêles épaules. Ils avaient tous le même accoutrement de sweet-shirt à capuche et de larges pantalons de survêtement siglés. Aux pieds, des tennis de marque. Sur les yeux, des Ray Ban aux verres sombres. Et autour du cou, de lourdes chaînes aux dorures scintillantes. Ils plaisantèrent dans une langue qu'elle ne connaissait pas. Ils laissèrent tourner le moteur et la musique pendant qu'ils passèrent la commande. Elle regarda l'ensemble, les loupiotes blêmes qui pendaient au-dessus du comptoir, l'odeur fade de la viande qui rissolait, les frites qui baignaient dans une cuve d'huile, la musique déroutante. Ailleurs. Le sentiment d'être.

Elle commanda une autre bière. Elle n'avait jamais su comment ne pas se

pourrir les mains en enfournant des bouchées de pita. Le jus gras dégueulait de chaque côté du sandwich et passait à travers le cornet en papier. Ce sera lourd à digérer, pensa-t-elle. Pas plus que le médoc, se répondit-elle.

Elle paya et revint à sa voiture. Les jeunes continuaient d'imprimer leur rythme à la nuit. Ils parlaient avec enthousiasme et mangeaient avec appétit. Ça ne la réconciliait pas avec la province et sa jeunesse abrutie.

Elle sortit du parking après avoir consulté le plan de la ville à la lueur du plafonnier. Plus d'alternative.

Elle était là, maintenant, devant l'entrée de la maison.

Le Beretta posé sur le siège passager.

Le magasin chargé.

La faim au ventre.

En finir.

QUATRIÈME PARTIE

La lecture aléatoire fait bien les choses. C'était son opéra préféré. À Marie. Et la voix enveloppait l'intégralité du silence. Quand il l'écoutait ainsi, dans le noir absolu, il pouvait encore lui prendre la main et la serrer fort. Elle était là. Encore vivante. Jusqu'à ce que les larmes viennent à sa paupière. Et qu'il laisse pisser les longs sanglots qui, sur la peau flasque de ses joues, se frayaient un chemin tortueux, jusqu'à ce que le flot gagne le col de sa chemise et s'échoue dans la trame du tissu. Alors il se rendait compte que ses ongles étaient enfoncés dans la paume de ses mains. Et avaient laissés des traces de sang. Et que les jointures de ses doigts étaient douloureuses. Crispées sur le vide de son poing fermé.

« *Casta Diva* », Maria Callas, l'enregistrement de 1960 que Marie préférerait à celui de 1954, bien que la direction de l'orchestre soit dans les deux interprétations de Tullio Serafin, mais la voix avait mûri et tendait à une forme de perfection plus aboutie. Il n'avait pas l'oreille assez juste pour apprécier ces nuances. Mais Marie pouvait en parler des heures. Et il s'abreuvait à ses paroles, cherchant un sens à ces explications dont il ne comprenait pas un traître mot, mais il se laissait gagner puis envahir par cette émotion. Incontrôlable.

Il ne parviendrait plus à dormir.

Plus maintenant.

L'heure était passée.

Il se leva du fauteuil. Gagna la fenêtre. Le vent tordait les branches des chênes et courbait les thuyas qui entouraient le mur de clôture. Les plots lumineux qui jalonnaient le parc tremblaient sous les assauts incessants. Il alla jusqu'à la bibliothèque. Il devait tromper l'ennui et il ne connaissait qu'une méthode. Il se posa devant le mur rempli de volumes dont le dos des couvertures était impeccablement aligné. Il en extrait plusieurs qu'il ouvrit, polissant les pages de la main, dans la lumière douce provenant des liseuses bornant les étagères. Il parcourut, au hasard. Puis il s'arrêta sur l'un d'entre eux. *Le fou d'Elsa* de Louis Aragon, son poète préféré. Il s'installa dans un des crapauds au cuir élimé, chaussa les demi-lunes, et se mit à lire. Il trouva que les mots du poète, la voix de Callas et la musique de Bellini structuraient une sorte d'accord parfait. Cet

instant, hors du temps, aurait mérité de durer longtemps.

C'est à ce moment-là qu'il crut entendre un bruit provenant du dehors.

Plutôt le sentiment d'une présence. Dans son dos. Son dos qui faisait face à la croisée. Il ne bougea pas. Ferma les yeux et concentra son attention au-delà de la musique, sur la répétition d'un craquement imperceptible. Au ras du montant en bois. Il n'y avait pas de confusion possible, on tentait bien de pénétrer chez lui. En tentant de fracturer l'huissierie. Il se leva du siège mais resta courbé et, lentement, dans cette position, il se rendit jusqu'à la cuisine. Dans l'obscurité. Sa parfaite connaissance du lieu lui permettait d'éviter les obstacles. Il contourna la table basse, les chaises du salon. Faillit toutefois renverser le pied du luminaire qu'il rattrapa de justesse. Enfin, il atteignit la cuisine. Le Python 6 pouces .357 était là, sur la table. Il vérifia le chargement du barillet. Ôta la sécurité et releva le chien. D'où il était, il contrôlait l'espace. La fenêtre se découpait dans la pénombre de la pièce. Tache laiteuse crevant le mur. Il avança. Tous les sens en éveil. Il retrouvait l'adrénaline. La montée moite le long de l'échine. Le goût d'un temps qu'il pensait désormais révolu. Celui de la jeunesse.

Il va de l'avant. Le bras tendu. Les semelles des chaussures glissent sur les lattes de parquet. La main gauche bloque le poignet de la main droite. À la bonne hauteur. Dans l'angle adéquat. Au bout, le canon du Python. Il a les jambes fléchies. Douleurs comprises. Juste un léger frémissement. Imperceptible. Il retrouve les sensations. L'arme dans sa main a juste le poids de la mort.

Il aperçoit le chapeau, le manteau, les gants de peau. La main qui force sur l'outil engagé dans le montant de l'huis. Le visage baissé. L'acier sombre qui pend au bout de l'autre bras. Pas de doute, c'est bien l'un de ceux qui ont tenté de le serrer au volant de la Mercedes. Il s'approche un peu plus encore. Dans l'obscurité de la pièce, il est parfaitement indiscernable. Soudain le bois cède. L'homme suspend son geste. Du bout de sa chaussure, il pousse la porte qui grince sur ses charnières. Le vent entre à plein bras.

Morlaf reste immobile. Tendue. De l'autre côté, l'homme a une hésitation. Il laisse le vent pousser le battant de la porte. C'est le moment que choisit le téléphone pour dépouiller le silence. On entend la sonnerie qui résonne dans le dédale des couloirs. L'écho des hauts plafonds. Il pense que ce doit être le Grizzli. Plus personne ne l'appelle sur son fixe. Ça fait deux heures qu'ils ont échangé. Ce doit être le milieu d'après-midi là-bas. De l'autre côté de l'Atlantique. Le Grizzli a dû sonner la charge. Il rappelle comme convenu. De dehors, rien ne vient. La porte est grande ouverte. Et le vent maintenant s'engouffre, entraînant avec lui les feuilles mortes et l'odeur de la pluie. Puis une ombre bondit. Dans le couloir. Il ajuste à l'instinct. La première balle percute la poitrine. La seconde lui enlève le haut du crâne. Le corps s'effondre en arrière, propulsé par la violence de la charge. Le râle est puissant, long. Le sang gicle sur les murs. Et l'odeur de la mort se mêle à celle de la poudre. Le bruit du poids mort sur le parquet fait un vacarme à fendre le silence. Seule la sonnerie du téléphone résiste. Il va jusqu'au corps qu'il repousse du bout de sa chaussure. Les traits de ce qu'il reste du visage sont tordus par la violence, la surprise, l'effroi de la mort. Personne qu'il

connaissance. De sa poitrine, un flot de sang noir suppure et tache l'étoffe du manteau. Il évite la mare de sang et enjambe le corps. Dans le vestibule, il décroche l'appareil, interrompant les stridences de la sonnerie. Il laisse un temps son cœur reprendre le cours de la vie. Puis la voix lui parvient. Tonitruante malgré la distance et la qualité de la ligne.

— *Hey, dude* ! As-tu fini la bouteille de château La Lagune ?

Un temps avant de répondre :

— Oui. J'ai failli la partager avec un cadavre.

Un silence à l'autre bout.

— Celui qui t'en veut est chez toi, Ray. J'ai l'assurance du Clan. C'est un de tes proches. Il a tenté de contacter quelqu'un de chez nous. Pour l'après. L'après Ray Morlaf.

Il ricane et Ray pense que le rire sonne faux.

Dans sa tête, ça va à toute vitesse. Les visages passent au Scopitone de sa mémoire. Il n'y en a pas tant que ça. Des visages. Des traîtres. Des ordures. Des crevures. La liste n'est pas si longue.

La rage grimpe le long de son bras. Serre la crosse du flingue qu'il n'a pas lâché.

— ... Comment on reprendrait les affaires, après, tu vois ce que je veux dire ?

Il ne voit rien du tout. La balle le frappe en plein ventre. Et le colle au mur. La seconde lui traverse l'épaule. Il fait feu également, mais le projectile se perd dans les moulures du plafond.

Il entend la voix déformée qui lui parvient du combiné qu'il a laissé tomber et qui pend dans le vide, au bout de son fil.

— *Fucking Ray* ! Qu'est-ce qui se passe ?

La troisième sectionne l'aorte à 4 centimètres en dessous du cœur. Le goût du sang lui emplit la bouche. Son dos glisse le long de la paroi. Laissant une longue traînée pourpre sur le mur clair. Sa tête cogne le combiné. Juste le temps de balbutier.

— C'est fini, *man*.

— *Fuck Ray ! Fuck !*

Il ne saura jamais ce qu'il est advenu de la quatrième. Avant que ces yeux se tournent vers l'intérieur des ténèbres, il revoit le visage de Marie, qui l'attend. Lui reviennent alors les vers d'Aragon :

*Le temps d'apprendre à vivre il est déjà trop tard
Que pleurent dans la nuit nos cœurs à l'unisson
Ce qu'il faut de malheur pour la moindre chanson
Ce qu'il faut de regrets pour payer un frisson
Ce qu'il faut de sanglots pour un air de guitare...*

Et personne n'aura rien entendu.

Juste le bruit de balancier du combiné téléphonique qui continue à osciller au bout de son fil, raclant le mur.

En tendant l'oreille, on peut percevoir les sonneries lancinantes de la ligne

occupée.

Elle contemple le corps à côté d'elle. Seulement éclairé par la lumière extérieure qui passe à travers le tamis des rideaux habillant les hautes croisées. Le dos nu empêtré dans les draps. Les épaules larges. La peau douce. Le duvet roux en haut de la colonne vertébrale. La naissance de la nuque. Les cheveux opulents, éparés sur l'oreiller. La sérénité de la respiration qui a trouvé le sommeil. Les songes au-dedans, au-delà. Qui sait ? L'abandon de la chair quand le plaisir en a fini. Elles ont baisé jusqu'à l'épuisement.

Elle avait besoin de ça. Vider cette énergie qu'elle avait emmagasinée tout au long de cette journée de merde.

La nuit est encore profonde. Et les rares bruits parviennent étouffés, de la rue lointaine. Au loin, un train déchire le silence. Elle aime cette heure incertaine. Et cette plénitude qui va avec. Comme elle aime voir le corps de sa maîtresse dans le désordre du lit. Avec d'infinies précautions, elle sort des draps. Son pied touche le sol. Dans l'ombre elle se déplace, sans allumer la lumière. Jusqu'à la salle de bain attenante. Là, elle récupère son téléphone, son paquet de cigarettes mentholées et un léger peignoir en satin. Puis elle regagne le salon, au-delà de la chambre. Elle allume une cigarette. Se laisse aller dans le sofa. Elle ferme les yeux. La lassitude l'envahit. Elle a besoin de repos. C'est son corps qui le lui demande. Sa tête aussi. Partir. Le temps que s'apaisent les événements qu'elle ne maîtrise pas.

Attendre l'élimination de Martin Nerdal. Tout le monde savait que c'était un homme de paille. La tête de pont de Morlaf et au-delà, d'intérêts hétéroclites de provenances plus que douteuses. Elle écrase sa cigarette. À peine entamée. Elle déteste les hommes de cette trempe. Avec ce physique de bellâtre grisonnant qui surveille son poids comme le lait sur le feu. Cette assurance des prédateurs auxquels rien ni personne ne peut résister. Cette façon de toiser, en particulier les femmes, avec la condescendance des séducteurs de sous-préfecture.

Les hommes, elle ne s'y ferait jamais.

Elle se lève. Va jusqu'à la fenêtre. Devant et dehors, la nuit s'étale malgré le ciel bas. Partir lui revient. Loin. Dans l'axe méridien du Sud. Elle a ce besoin de sentir sur sa peau la patine du soleil mêlé aux embruns de l'océan. Ailleurs. Elle pose son front contre la vitre. Partir avec Sandra ? Ou pas. Elle sait que la raison lui rappelle qu'elle est trop jeune pour elle. Elle a, jusque-là, toujours su gérer son affect. Succomber à la jeunesse et à la beauté quand elle a des arguments est d'une banalité sans nom. Mais elle a toujours su rompre avant que l'histoire s'empare de

la totalité de ses sentiments. Avant la prise au piège. Avant la dépendance.

Elle dit qu'elle vieillit pour ne pas s'avouer qu'elle se sent vieille. Que la beauté de Sandra et sa jeunesse la foudroient. Et bien que consciente de son pouvoir, de sa position sociale, de son train de vie, elle sait qu'on s'habitue vite à ne pas avoir besoin de compter, et ce ne sont pas des détails anodins dans la vie de Sandra. Qu'on prend vite des addictions qu'elle peut, elle, parfaitement assouvir. Maîtriser.

Quelle est la part de cupidité ? La question n'est pas nouvelle. Elle n'a pas de naïveté. Pas plus qu'elle n'a de doute, sur le fait que les sentiments ont parfois un coût. Quelle qu'en soit la sincérité. Est-elle prête à payer ? Elle n'a pas de réponse, mais c'est toujours quand elle retrouve le cynisme qu'elle sait qu'elle revient dans le match. Comme la certitude que celle qui a le plus à perdre, dans l'instant, c'est elle.

Elle n'a pas envie de ça. La défaite. Pas maintenant.

Elle retourne dans le salon. Va jusqu'à la cuisine. Boit un verre d'eau glacée. Il faudra qu'elle rende des comptes au Consortium. L'obligation de résultats. Pour l'instant, elle est dans les clous. Ils vont récupérer les parts de Nerdal. Mais pour combien de temps ? Un jour sans doute, pour eux aussi, elle sera trop vieille. Trop usée. Hors-jeu.

Elle entend le vibreur du téléphone quelque part dans l'appartement. Elle l'avait laissé sur la table. Le numéro apparaît sur l'écran. C'est celui de Nerdal. Elle hésite à répondre. L'horloge affiche 3 heures 47.

Elle se décide. Elle porte l'appareil à son oreille, décroche et laisse passer un long silence. Sans un mot. Sans un souffle.

C'est une voix de femme qui l'interpelle.

— C'est la vie, mec.

La fumée de leurs cigarettes monte au-dessus du comptoir, dans les LED obliques qui tombent comme des taches blêmes, laissant scintiller les ocres des alcools qui teintent leurs verres. Les lumières trop vives accompagnant la musique syncopent une piste sur laquelle s'agitent des corps jeunes, parfois élégants, habités par une transe mimétique. La sonorisation, un peu trop forte, fait résonner les basses comme des coups de poing dans le corps inerte d'un sac de frappe. Le monde de la nuit et les boîtes qui vont avec. On est là pour rien. Juste oublier que l'aube finira bien par se lever. Un autre jour. Une autre nuit. Ailleurs et plus loin. Tuer la nuit.

— Ici, t'es chez moi.

Ses doigts désignent l'ensemble du lieu avant de se refermer sur le cul du verre. Il affirme la pression. La possession. La propriété. Il fait un signe à la blonde de circonstance, plantée derrière le comptoir, peroxydée des poils du cul jusqu'aux neurones. Atone. Juste un sourire mécanique ouvert sur des dents de louve et des seins avantageux, libres sous un cachemire largement échancré.

— Remets-nous ça, ma belle.

La voix du propriétaire. Puis il se tourne vers le fond de la salle, le geste du bras enveloppant l'espace. Avant de revenir sur le comptoir et de souffler :

— Ici, tout m'appartient.

On sent, au son de sa voix, l'assurance d'une fierté que ne dément pas son regard, même s'il tente d'éviter celui de Max. La poigne de la fille enserre la bouteille de Lagavulin. Elle bascule largement dans la profondeur des verres. Il tient le culot du Glencairn Glass entre les doigts de ses deux mains, faisant tourner l'ambre du liquide. Les yeux plantés dedans, le sentiment de parler à l'alcool, le dos voûté, la tête basse et les lèvres balbutiant des mots lâchés cash.

— C'est à moi.

On pourrait presque entendre grincer les dents. La crispation des maxillaires. Il reprend de l'alcool. Bascule le godet. À sec.

— Je suis parti de rien, mec, tu le sais. On est du même quartier, de la même jeunesse. De la même misère. De la même histoire. Alors on ne va pas s'en raconter. On a toujours regardé les riches en se disant qu'on finirait bien par en croquer. Pas vrai ?

Max ne répond pas. La musique le saoule. Les lumières entrent

douloureusement dans sa tête. La fatigue se coule dans tout son corps. Il voudrait être ailleurs. Les mots de Martin n'ont plus aucun sens. Mais il continue de siroter l'alcool. À écouter même s'il a le sentiment de ne rien entendre.

— Il n'y avait pas de raison que ce soit toujours les mêmes. Nos pères ont cru aux idées. Au grand soir. L'idéologie. Le militantisme. La politique. Le communisme. L'égalité. L'équité. Le partage. Tout pour tous. Des conneries ! On ne pouvait pas couler la même glaise dans le même moule.

Il cherche les mots dans sa tête. Laisse s'installer un silence entre les percussions des enceintes. Trouvent des bribes qui sonnent comme des salves de flingue. La violence de la diatribe.

— On n'était pas tous les mêmes chiens pour curer le même os.

Cette phrase lui plaît. Un sourire fugitif éclaire son regard d'une lueur lointaine. Glisse sur ses lèvres.

— Des chiens...

Il passe un bras autour des épaules de Max. La chaleur d'une étreinte. La pression d'une main sur l'écorce d'un bois mort.

— C'est la vie, mec.

Comme s'il voulait s'accrocher à cette phrase. À tout prix.

— Après, c'est comme toujours, affaire de rencontres. La mienne ce fut Morlaf, Raymond. Un type qui ne régnait pas encore tout à fait sur la ville, ni sur la région. Il m'a pris en affection, va savoir pourquoi ? Comme si l'on pouvait expliquer les sentiments. Il m'a fait grimper sur la première marche. Puis les autres. Je l'ai aidé à prendre le pouvoir. J'étais le second. Le fils. Parce que c'était ça, en fait. J'étais le fils qu'il n'avait jamais eu.

Un type à l'autre bout du bar fait un signe de main dans leur direction. Martin répond par un geste vague et indique à la blonde le verre de l'homme. Par une série de hochements du chef et d'inflexions de doigts péremptoirs, elle se dirige vers lui et verse une dose au client qui n'en demandait pas tant.

— Il était sans doute le père que j'aurai rêvé d'avoir.

Dans un souffle. Puis Martin détourne la tête et plante son regard dans celui de Max.

— T'étais déjà plus là, mec. Barré. Hors-jeu.

Malgré la lassitude extrême qui l'accable, Max soutient le duel. Il lui semble percevoir dans la prunelle de Martin, comme un feu follet bancal, un peu fou, qu'un vent indicible agiterait.

— Je me suis gavé. L'argent ça grise, tu t'habitues vite au luxe. À la facilité. À ne pas compter. Le pouvoir de la tune, mec ! Rien que le pouvoir ! Tous ces types qui t'ignoraient avant, qui te méprisaient, la lutte des classes comme disaient nos vieux, qui te prenaient pour de la merde et qui soudain te respectent, mieux, te craignent, parce qu'ils savent que, toi, tu n'es pas de chez eux, que tu n'auras pas les mêmes règles du jeu, mais que tu es dangereux et que la violence ça fait partie de tes solutions. Pour un peu, ce sont eux qui te demanderaient un conseil, une suggestion. Ils te trouvent, soudain, tellement intelligent. Tellement pertinent. C'est à pleurer. Juste à pleurer. Ils sont prêts à te bouffer dans la main. À te sucer

comme de vieilles radasses néecessiteuses.

Il finit son verre. Il se tait maintenant. Comme si ses derniers mots achevaient un long chemin, dans sa tête.

— Le pouvoir, c'est toujours plus. Et ça ne se partage pas.

Comment peut-il lui dire qu'il s'en tape ? Que ça n'a aucune importance. Qu'ils n'ont pas choisi la même vie. Qu'il n'envie pas le pouvoir ni la vie de Martin. Que lui, c'est un besogneux, un ouvrier, un type à qui il faut des repères. Un petit bras. Il ne possède rien. C'est juste un pousse-mégots. Assez con pour rester fidèle à des valeurs, des nostalgies, des amours. La fidélité des clébards. Pourtant la question est là. Elle lui brûle les lèvres. Il ingurgite une longueur d'alcool. Mais il craint de connaître la réponse. Il grimace et son estomac essore une brûlure passagère.

— Pourquoi tu m'as fait remonter ton colis, Martin ?

Il voudrait qu'il évite de mentir. Mais la lame effilée d'un couteau est entrée dans la chair. Dans la confiance. Il fixe Martin. Qui détourne les yeux.

— Pourquoi ils m'ont cassé la tête ?

La voix est claire. Le ton serein. Dans son corps le silence et le vide ont pris toute la place. Il est prêt à tout entendre.

— Pourquoi tu ne répondais jamais ?

Pas une once de violence. La lassitude, certainement. La désillusion. La résignation. Ce goût si particulier des choses, après qu'elles ont fané, qui emplit la bouche d'un remugle de pourriture. Le sentiment d'être trahi. Comme si on ne le savait pas déjà. Avant. Il y a longtemps. Mais qu'on se refusait d'admettre. L'éternité ? Il lui semble que ça dure, depuis toujours.

Il a juste un rictus qui vient lézarder sa belle gueule en deux. Il prend son temps. Maintenant, nul n'est pressé.

— J'avais besoin de ces types. Des mercenaires qui n'avancent qu'à la tune. Capables de tout. Si tu y mets le prix. J'en pouvais plus d'attendre. Le pouvoir, tout de suite. Tu comprends ça ? Avec l'âge, j'ai revu mes impatiences. Je voulais qu'ils me débarrassent du vieux. Qu'ils le bousculent. Qu'ils lui fassent peur.

— En fait, qu'ils le butent.

Un silence. L'oscillation de la tête. L'hésitation, avant l'aveu.

— Si tu veux.

— Et qu'est-ce que je viens foutre là-dedans ?

Il prend une nouvelle cigarette et plante ses dents dans le filtre. Regarde droit devant. Dans la glace de la crédence. L'alignement des bouteilles. Les étiquettes rutilantes. Le reflet dur de sa propre violence dans le miroir. La frappe des lumières qui viennent buter dans le biseauté des verreries.

— T'avais pour 300 000 balles de came, mec. C'est pas rien.

Il a un ricanement désabusé.

— Alors, c'était toi le type au texto !

— Je voulais pas de violence. C'est tout.

Max repose son verre. Il a envie de partir. S'enfuir dans la nuit. Se perdre dans les rues froides de cette putain de ville. Se dissoudre dans l'humidité tenace.

Disparaître.

— C'était sans compter sur ta pugnacité. J'aurais dû m'en douter. Désolé.

Désolé. De quoi ? Il ne parvient même pas à lui en vouloir. Ça lui paraît tellement minable. Tellement petits bras. L'amitié soldée pour une opération de basse comptabilité. Il avait raison, l'argent ça te grise, ça te monte à la tête et ça te laisse seul, mais c'est sans importance. La solitude, c'est toujours régler ses comptes avec des morts.

— Après, tu aurais laissé les clans s'entre-tuer. Tu es un as du billard à trois bandes, Martin. Tu sais te conduire avec ton petit personnel. Le manipuler. Rien à dire. Tu aurais dû faire de la politique, t'as l'épaisseur du cuir pour ça. Une fois débarrassé de ton mentor, et chacun croyant que c'est l'autre qui l'a baisé, la guerre aurait été ouverte. T'avais plus qu'à compter les morts.

C'est la blonde derrière le comptoir qui allume la cigarette de Martin. Il aspire longuement avant de recracher un mince filet de fumée grise.

— Seulement c'était sans compter avec les nervis. Ils ont voulu la jouer solo. 300 000 balles, c'est pas rien, comme tu dis... Il ne fallait pas que la livraison arrive au quai 24, transports Girasol, 11 heures. Mais moi, j'y suis allé... Le coffre vide évidemment. Pour la suite, je connais.

— J'avais besoin de ce fric !

La violence sourde des cordes vocales usées par le tabac.

— Le fric ! Le fric ! Mais tu es le fric Martin, et on ne sera jamais du même monde !

Il parle un peu trop fort. Au-dessus des décibels. Mais personne n'entend. Un son décuplé par l'acoustique déséquilibrée de la musique à danser.

— Tu fais partie de ceux qui ne rendent jamais la monnaie. Il n'y a jamais rien pour les autres dans ta vie. Pas d'espace.

Le ton méprisant. Max finit son verre. Il lâche laconique :

— T'as un contrat sur le cul Martin.

Soudain le frottement du glaçon contre le rebord du verre cesse. Les doigts se crispent un peu plus encore. Il remonte son visage dans le champ de vision de Max. Une pâle assurance. Un doute. Une fébrilité. Avant l'incrédulité.

— Ils t'attendent, Martin. Ici. Dehors. Peut-être ailleurs. Où que tu sois, tu les auras sur le cul. T'es une cible. Parmi tant d'autres. Ta peau, ils la veulent. Et ils l'auront. Tu les connais, mieux que moi. Ils vont toujours au bout, ils ne lâcheront rien et ils ne perdent jamais. Y a quelqu'un qui a payé pour ça. Ils ne trahiront pas leur banquier. Et le retour sur investissement, c'est que tu rendes gorge, la gueule ouverte au fond d'une ruelle obscure. Comme un chien, Martin. Comme un chien !

Dans la prunelle. La flamme a cessé de danser. Ce n'est plus qu'un point fixe. Comme une bille d'ébène au fond d'un puits.

Max le voit palper son torse. Ses poches. Le bas de son dos à hauteur de ceinture. Puis il écrase son mégot dans le fond de son verre. Descend du tabouret. Sans un mot. Il se dirige vers la porte de sortie, comme s'il avait soudain le feu au cul.

Son flingue, il l'a laissé dans le vide-poches de la voiture.

Pas très loin d'ici, il y a le long déchirement d'un train qui traverse la nuit. Puis le froissement de la machine lancée à grande vitesse, tractant des voitures vides qui percutent le voile de pluie. Les staccatos des roues sur les rails usées pointillent le voyage. Reste le bruit du convoi qui se perd, enroulant la masse d'acier dans les courbes du vent. Et dont on suit le tintamarre se dissiper dans la profondeur du silence.

Elle entend tout ça.

Partir.

Elle est dehors quand elle aperçoit la porte d'entrée de l'établissement s'ouvrir, laissant passer un flot de musique et de lumières syncopées. Il jette un regard rapide à droite puis à gauche avant de se diriger droit vers la voiture. Au bout de son bras le long de son corps, dans la main de Fatimatou, l'arme est lourde. Elle paraît dérisoire entre ses doigts serrés comme une patte de moineau sur le métal de la crosse. C'est l'automatique qu'elle a trouvé dans le vide-poches. Elle s'enfonce dans l'encoignure du porche. Dans l'ombre. Elle voudrait disparaître. Son dos butte contre la pierre. La rue est vide. De rares véhicules remontent l'avenue. Les balais d'essuie-glaces chuintent sur les pare-brise. Au bout de son regard, elle peut apercevoir ce qu'elle devine être une gare. Les lumières des façades diluées dans l'humidité. Les voitures qui s'arrêtent, le temps d'un dépôt. Les silhouettes courbées sous le poids des bagages. Les pas pressés. L'agitation moutonnaire, les étreintes des départs et les enlacements des retrouvailles.

Elle voit tout ça.

Il claque la portière avec violence et elle a l'impression qu'on lui décoche un uppercut dans l'estomac. Son visage fait un tour rapide. Il plonge l'acuité de son regard dans le vide de la rue. L'étau de la main de Fatimatou se crispe sur les aspérités de l'arme. L'ongle glisse contre le pontet. Accroche la queue de détente. Elle ne saura jamais se servir de l'arme.

Plus qu'il ne la voit, il la devine. La sent. Le prédateur et sa proie. C'est un léger mouvement qui trahit sa présence. Imperceptible, mais il a perçu une palpitation dans l'air. La pulsion d'une angoisse. Dans la profondeur de l'obscurité. Elle est là. Il le sait.

Un taxi se gare devant la porte. Des voix haut perchées. D'autres imbibées. Ils s'engueulent pour savoir qui va payer. Puis ça se calme avant qu'ils ne pénètrent dans la boîte. Le pas assuré et la hanche chaloupée. La dignité enfin retrouvée.

Elle lève le canon de l'arme dans la direction de la poitrine de l'homme. La main ne tremble pas. Il avance sur elle. Elle voudrait pouvoir appuyer sur la gâchette.

— Alors, petite pute ? Tu crois pouvoir t'en sortir comme ça, l'Ankole !

Elle remonte sa main. À hauteur de visage. Son doigt tendu. La respiration bloquée. Elle ferme les yeux. Elle appuie de toutes ses forces. Mais il ne se passe rien. Elle sent juste la main de l'homme qui renvoie violemment son visage dans le mur de pierre. Sa lèvre qui éclate. Le goût du sang sur la langue. Dans la gorge. Puis une autre, de revers. Décuplée. Et sa tête lui échappe. La dent entaille la joue. En profondeur. L'arme quitte sa main. Elle l'entend choir contre le sol. Puis plus rien. L'éclair blanc qui passe derrière ses yeux. Les bruits qui s'estompent. Avant le coup de pied, dans le ventre. L'envie de vomir, plein sa bouche.

— Tu te souviens de ce que je t'avais dit, l'Ankole ?

Les sons lui paraissent lointains. Comme une voix dont l'écho se perdrait dans la résonance de sa boîte crânienne.

— Je t'avais dit : « La chance, c'est de voir mourir ceux que l'on hait, ne laisse pas passer la tienne. » Tu te souviens ? Je crois que c'est ce que tu viens de faire l'Ankole. Passer ta chance.

Il se baisse pour ramasser l'arme. Dans sa poche, la main rencontre le manche du couteau. Elle cherche un second souffle. Crache du sang. Elle parvient à ouvrir la lame. Le goût de la bile se mêle à sa salive. Des larmes brouillent son regard. Peu à peu la conscience lui revient. Lointaine. Les bruits. La haine retrouve la veine. Elle ne bouge pas.

— Tu vas crever, l'Ankole ! Comme les vaches de ton troupeau.

Il s'approche. Elle peut sentir son haleine. Les effluves d'alcool. L'odeur du tabac froid. Elle sent le canon de l'arme sur sa tempe. Elle conserve les yeux clos.

— Tes sœurs de bouse !

Il ricane. Elle entend le bruit métallique du chien qu'on relève.

Elle va chercher l'énergie loin en elle.

Son bras jaillit. Comme la gueule ouverte d'un crotale. Elle sent la lame ouvrir les chairs. Buter dans le cartilage. Riper sur l'os. Elle entend le hurlement quand elle redouble le coup. Puis un autre. Rien ne pourrait l'arrêter.

Jusqu'à ce que sa main devienne poisseuse.

Elle l'essuie sur le blouson de l'homme. Dans sa chemise.

Se remet debout.

Et d'une démarche hésitante gagne la nuit, traverse le jardin en face.

Elle s'attend à entendre des cris. Des bruits de pas. Une course dans son dos.

Mais non. Rien. Elle continue d'avancer. Comme si de rien n'était.

Au bout, la silhouette du bâtiment éclairé.

La gare.

Elle n'en a jamais été aussi près.

Le sang passe à travers le tissu imbibé qu'il a noué autour de sa gorge, entre les doigts de sa main qui maintiennent l'étoffe, tant bien que mal. Il a perdu beaucoup de sang. Le froid s'est coulé en lui, sous la peau. Il grelotte et sa conscience vacille. L'impression de baigner dans la ouate. De s'estomper comme une ombre dans l'opacité des apesanteurs.

C'est comme ça que Max l'a retrouvé. Dans la BM. Allongé sur le siège passager. Longtemps après qu'il soit sorti dans la rue. Inquiet de ne pas le voir revenir. D'abord, il a examiné la blessure. Pas besoin d'avoir fait médecine pour mesurer l'étendue des dégâts. Il a plaidé l'urgence et a voulu l'amener dans un quelconque hôpital ou dispensaire. Martin s'y est opposé. D'un mouvement de la tête. Les mots avaient un mal fou à passer. Il déglutissait avec peine et des glaires sanguinolentes s'échappaient de ses lèvres.

— On va chez moi, finit-il par articuler.

Max a mis le contact et sorti la voiture du parking. La tête de Martin a glissé sur le côté.

— Je vais te guider, Max. Ne te fais pas de soucis. J'appellerai le vieux. Il connaît du monde. Ils vont me recoudre. Mets la musique Max, à fond.

Il a pianoté sur l'écran tactile. Il est tombé sur une séquence, la voix cassée, la guitare aérienne et les paroles de Dire Straits :

*These mist covered mountains
Are a home now for me
But my home is the lowlands
And always will be
Someday you'll return to
Your valleys and your farms
And you'll no longer burn to be
Brothers in arms*

Frères d'arme. Comme ça, dans la nuit. Il avait juste envie de chialer. Les lumières de la ville s'ouvraient sur des avenues vides. La pluie s'est mise de la partie. Chialer. Il a laissé faire.

— Elle ne l'emportera pas au paradis, cette salope ! Je l'aurai ! On ne me la fait pas, Max. Pas à moi !

Les mots hachés. Presque inaudibles. Et tout ce sang qui dégueulait de la plaie. La crispation des muscles de la mâchoire sur les silences. Les yeux de Martin regardaient ailleurs. Paupières lasses. La ville défilait. Comme un mur de pierres grises.

— On est presque arrivés. Ne te fais pas de soucis.

Comment lui dire que ce sont ces mots-là qui l'ont amené ici. « Ne te fais pas de soucis ». Dans cette histoire qui n'est pas la sienne. Même pas la leur. Et qu'il n'a rien d'autre à quoi se rattacher. Que filer pour tenter d'effacer cette nuit et toutes les autres.

— Tu crois que je vais crever Max ?

Il n'a pas de réponse. Il essuie les larmes le long de ses joues. Il voudrait juste être ailleurs. N'avoir jamais foutu les pieds dans cette putain de ville.

— On doit tous crever un jour, Martin. Pas plus de raison aujourd'hui que demain. La vie, ce sont des hasards et des rencontres. Il y a toujours les bonnes et les autres. Mais c'est jamais écrit d'avance.

Et la putain de voix de Knopfler. Pour enfoncer le clou. Dans la chair. Là où ça fait mal.

*Every man has to die
But it's written in the starlight
And every line in your palm
We are fools to make war
On our brothers in arms*

Après, il y a le silence. Et la ville qui peu à peu disparaît dans des limbes de brume. On sort par les artères silencieuses. Les pavillons espacés. Les hangars des zones commerciales éclaboussées de laideur. La voiture file vers les quartiers résidentiels. Et traverse des solitudes enveloppées d'obscurité.

— On est arrivés, Max. Je crois que je vais crever.

— T'es plus solide qu'une lame de couteau, mec. C'est pas ça qui va t'envoyer de l'autre côté du mur. T'en as vu d'autres.

La voix ne tremble pas. Mais ils ne sont pas nombreux à y croire.

Devant, le mur de ceinture d'une demeure dont une tache de lumière découpe le parc s'ouvre sur les deux battants d'un portail automatique. Il engage la voiture dans une allée bordée de cyprès. Le faisceau des phares troue la brume froide qui englobe les ombres diluées de la vaste étendue boisée. Au fond, se détachent les façades aux angles morts d'une solide bâtisse dont la plupart des fenêtres sont violemment éclairées. Il gare la BM devant ce qui devait être des écuries, aujourd'hui transformées en garage.

— Faut me sortir de-là, mec.

Il coupe le moteur. Le doigté de Mark Knopfler s'achève sur les derniers accords de la guitare au corps d'acier. Il sort. La fraîcheur lui tombe sur les épaules. Il ouvre la porte opposée.

— Putain, j'ai mal.

Il attrape le bras de Martin qu'il fait glisser autour de son cou. Ça lui arrache un cri. Les jambes suivent. Flageolantes. Une gerbe de sang jaillit de sa bouche.

— Je vais crever, Max.

— Oui, comme tout le monde.

À pas mesurés, ils gagnent la lumière et se dirigent vers la maison.

Ils sont contraints de s'arrêter souvent.

Avant que le corps de Martin ne se fasse plus lourd et que ces chaussures finissent par racler la castine du sol.

Elle les voit arriver. Deux corps soudés. Maladroits et trébuchants. Hésitants sur l'assise de leurs pas. Deux ombres découpées dans la lumière crue des réverbères qui nimbent le parc. Le porteur est obligé de ressaisir le corps blessé qui s'affaisse. On dirait un échassier tirant la branche d'un arbre mort.

Elle est dans la partie obscure, le cul posé sur un soubassement de pierre, la jambe droite pend dans le vide. Une goutte régulièrement vient frapper la capuche de son trench-coat. Ici, il n'y a que des arbres que la pluie a abondamment rincés. Le froid la pénètre de part en part. Et les mains dans ses poches ne parviennent pas à se réchauffer. Elle a beau pétrir le vide et faire jouer les articulations de ses doigts. Rien n'y fait.

Dans la contre lumière, elle ne parvient pas à les identifier formellement. Qui supporte qui. Visiblement l'un d'entre eux est amoché. Elle glisse sa main dans la ceinture de son jean. Contre sa peau. Elle se saisit de la crosse du Beretta, qu'elle avait laissé là. Dans la chaleur de sa chair. De l'index, elle ôte la sécurité. Puis lentement, elle laisse reposer sa jambe sur le sol. Quand le pied atteint la terre, elle ne sent plus la douleur de son genou. Juste un engourdissement. Comme le poids d'une blessure ancienne. L'absorption massive de Skenan prolonge l'effet antalgique. La dilution de la perception. De la lucidité. Ça, plus la fatigue. Le froid. Le doute l'envahit. Pas la détermination.

Elle se campe sur ses deux jambes. Une fois encore, le corps de l'homme en face dérape. L'autre le rattrape. Elle l'entend maugréer. Elle voit la tête choir sur la poitrine. Comme le cou brisé d'un oiseau frappé en vol. Elle attend juste qu'ils soient dans le faisceau latéral. En pleine lumière. Elle assure la prise de l'arme. Le doigt sur la détente. Le vide dans la tête. Vainement, elle cherche à dissiper cette ouate qui l'enveloppe. Rien à faire.

Alors elle sort de l'obscurité. Quand elle voit leurs visages décomposés, creusés par la fatigue. Par la douleur. Dans la nudité blanche des réverbères. Elle avance. Des restes de pluie parsèment le vent et s'en vont mourir dans les frondaisons. Putain de campagne. Elle jaillit dans la lumière. Le bras tendu prolongé par l'acier sombre du canon. Elle dit :

— C'est la fin du voyage.

Elle reconnaît celui qui porte le corps. Le type de la zone. Il s'arrête. Elle peut discerner l'affaissement de ses épaules. La rupture de charge soudaine.

— C'est la fin, *Brother*.

Le poumon a un sifflement. Une toux brève. Il parvient toutefois à articuler :

— Je crains qu'il n'y ait plus grand-chose à faire.

Sa voix se perd dans le bruissement des feuilles. Le corps lui échappe. Il le laisse aller jusqu'au sol en l'accompagnant. Jusqu'à ce que ses genoux touchent l'ornière d'eau boueuse. Sortant des profondeurs, Martin parvient à articuler :

— Salope !

Max se tait. Il n'a plus rien à dire. Il ne sait pas à qui s'adresse Martin. À la femme en face ou à celle qui l'a longuement poignardé ? À la vie peut-être, qui s'en va. À la mort qui rôde.

— Je vais crever ! Putain, j'ai peur !

Un borborygme inaudible. Un jet de sang. Il voit l'arme braquée qui va de lui à Martin. Il connaît l'issue.

— Il n'y a jamais de beau jour pour mourir.

Les balles frappent Martin par trois fois dans la poitrine. La femme s'avance encore. Plus prêt. Elle fait un écart. Pose le canon sur la tempe de Max.

Elle visite les poches de l'un et de l'autre. Récupère les armes. Pas un seul instant, ni le Beretta, ni ses yeux ne quittent le corps rompu de Max. Ni ses oreilles n'entendent les larmes sèches qui secouent sa carcasse.

Elle prend le téléphone de Martin et compose un numéro.

Un moment. Le silence. Le bruit du vent. Le froid qui gagne Max. On décroche. Elle prend appui et ajuste. Une dernière dans la nuque. La signature. Le coup de grâce pour les chiens.

Puis la voix de la femme, laconique, professionnelle :

— Vous avez entendu, c'est fait.

Il ferme les yeux.

C'est tout.

Il attend le bruit. Le vide. La douleur peut-être. L'odeur de la chair brûlée à bout touchant.

Il attend.

Il ne voudrait pas que ce soit comme ça que ça se termine.

Mais il se dit qu'il est bien tard.

DESPUÉS

Et rien n'a changé. Ou presque. La lumière intense du jour, posée sur la cimaise de la fenêtre, éventre l'obscurité du dedans. Les bruits parviennent. Feutrés. Parfois le gueulement d'une mouette au loin vient fracasser le silence provisoire de la rue. La chaleur se plaque contre les murs. Laissant les ombres se dissiper dans les encoignures des patios. On entend l'écoulement étranglé de l'eau des fontaines. Les palabres des femmes dans le chuchotement des confidences.

On sent la mer.

À deux pas.

Le caquètement des perruches argentines dans les palmes des arbres, dont le plumage vert traverse la toile tendue d'un ciel à l'azur sans partage. Des odeurs de cuisine parviennent. Celle de l'ail. Du poivron. Du piment. Du poisson qui rissole dans les effluves saturés de l'huile d'olive.

Celle de l'éther.

Du détergent.

L'heure n'a pas d'importance. Le temps semble arrêté à l'heure des partages. Celui méridien des bascules. Qu'est-ce qu'il lui reste dans la mémoire ? Le vent sans doute. Des images. Le goût du sang. La main sur la hanche d'une femme au corps alangui. Le son de la guitare plus loin. Les cordes frappées par la main d'un gitan andalou.

Puis la blouse blanche qui ondule dans l'échappée d'un courant d'air.

La douleur dans la tête.

Le cathéter fiché dans la veine.

Ce mur blanc en face, sur lequel bute son regard.

Clinique.

Tout se mêle.

Tout s'embrouille.

Les mots.

Les émotions.

Les sentiments.

Et toujours cette nuit tout autour.

La vie s'écoule.
Sans à-coups.
Comme si de rien n'était.
Plus tard, il sera temps.
De reprendre tout.
Depuis le début.

ROMANS

N'oublie pas de nous dire adieu, éditions La Geste, 2018
Sans-Cible, éditions La Geste, 2017
Solo pour une nocturne, éditions La Geste, 2016
Little Bighorn, un été en Limousin, éditions La Geste, 2015
Le linceul de l'aube, éditions La Geste, 2013
Dernière sortie avant la nuit, éditions La Geste, 2011
On dira que c'est l'été, deux ou trois jours avant la nuit, Albin Michel, 1986
Loser, collection « Sueurs Froides » éditions Denoël, 1983

THÉÂTRE

On est bien peu de chose, 2014
Salle des pas perdus, 2012
Faut-il abattre les tringleurs de rideaux, 2008
Chronique du trolley, 2008
Limoges, avril 1905, 2005
Rien n'arrive pour rien, 2000
On pourra pas dire qu'il a pas fait beau aujourd'hui, 1999

Aux éditions Le Bruit des Autres

NOUVELLES

« Partir à l'heure » dans *Terminus, la gare en noir*, éditions La Geste, 2017
« Je ne me souviens de rien » dans *7 opus 2*, éditions La Geste, 2017
« Le crépuscule d'un flic » dans *7*, éditions La Geste 2015
« Quai C voie 3 » dans *Noir Express* éditions Le Bruit des Autres 2014



www.gesteditions.com

Mise en pages : SG Maquettiste & Infographiste

Dépôt légal : premier semestre 2019

© **LA GESTE** – 2019

11, rue Norman-Borlaug

79260 La Crèche

05 49 05 37 22

contact@gesteditions.com